

Les Mémoires de 'Abd
Allāh, dernier roi ziride de
Grenade

Traduction d'EVARISTE LEVI-PROVENÇAL

Fragment 1

Mort du prince Buluggin Sayf al-Dawla

Le vizir juif réunit ses confidents, et leur fit part des mauvaises dispositions de Sayf al-dawla à son égard. Celui d'entre eux, dont le jugement était le plus pénétrant et le plus sagace lui dit :

« Ne compte point que tu réussiras à te maintenir à la disparation du sayj (Bādīs ibn Habūs) et n'espère rien de Sayf al-dawla. Réfléchis plutôt à celui que tu placeras sur le trône si ton prince vient à mourir. L'as-tu trouvé ? Arrange-toi pour empoisonner Sayf al-dawla ; son frère Māksan, est actuellement dans l'effacement. Si tu fais mourir l'un et assure le trône à l'autre, celui-ci n'oubliera pas le service que tu lui auras rendu ! »

Le vizir conçut alors le dessein perfide d'administrer à Sayf al-dawla un breuvage empoisonné ; la chose lui était d'autant plus possible que mon père se livrait fréquemment en sa compagnie et dans sa propre demeure à des beuveries répétées. Un jour, donc, à son habitude, il s'en vint boire chez le vizir. A peine était-il sorti de chez lui qu'il fut pris de vomissements et tomba à terre, et ce ne fut qu'à grande peine qu'il put se remettre en route pour rentrer dans sa demeure. Il resta deux jours à agoniser et finit par mourir, que la miséricorde de d'Allāh soit sur lui ! J'ai entendu qu'un officier parmi les eunuques de Bādīs le récit suivant :

« Un jour, Sayf al-dawla m'envoya chercher et me dit : Va trouver les reines-mères (*ummahat*) et dis leur que j'ai le dessein de faire périr le juif ! Je lui dis alors, continua l'eunuque : Je ne veux pas me charger d'une pareille mission, car sans aucun doute, il en sera informé ! Si tu voulais le tuer vraiment, il faudrait alors que tu n'en avises ni moi-même ni quelqu'un autre parmi les créatures de Dieu ! Et je me rendis compte que c'était son état d'ébriété qui lui valait de pareilles inspirations. »

Une autre circonstance qui, déjà auparavant, avait contribué à envenimer les choses fut celle-ci : mon père était dans des relations qui étaient le contraire de relations confiantes avec les reines-mères qui avaient élevé son fils al-Mu'izz, mon frère : elles comblaient en effet d'argent ce prince, encore tout jeune homme, alors qu'elles en refusaient à lui-même. Aussi mon père dut-il avoir recours au juif pour se procurer de l'argent. Comme les princesses le lui

reprochaient et essayaient de l'empêcher de fréquenter le juif, celui-ci finit par s'en apercevoir ; et mon père et lui se mirent d'accord pour porter plainte contre les femmes devant le souverain et les accuser d'avoir détourné des sommes d'argent provenant du trésor royal et de les avoir envoyées dans le pays. Mon grand-père examina leur plainte et se rendit compte de la brouille qui était née entre les reines-mères et Sayf al-dawla : et ainsi ce dernier encourut à la fois des reproches de son père et des femmes. Quand à celles-ci, elles trouvèrent un moyen pour se disculper de l'accusation calomnieuse dont elles avaient été l'objet. Aussi, voyant que son père s'était rangé de leur côté, Sayf al dawla se vit-il dans l'obligation de se réconcilier avec elles, et, en fin de compte, ce fut sur la tête du juif que rejaillit toute cette histoire : ce qui ne fit qu'accroître sa haine et son désir de vengeance, au moment où l'arrêt divin allait faire de lui l'instrument de la perte de Sayf al dawla.

Le juif, au moment où leurs relations commençaient à s'altérer, avait retenu à son profit une grande partie du montant des impôts provenant de Guadix. Sayf al dawla s'en plaignit à son père. Le pourceau s'arrangea alors pour inviter mon père chez lui à boire, et quand il fut ivre, l'autre ordonna de faire venir ses fils et les femmes de sa maison en habits de deuil. Mon père, ému par leur attitude et leurs pleurs, dit au vizir : « Quelqu'un est-il mort chez toi ? La cause de notre deuil, répondit le juif, c'est le fait qu'une grosse somme d'argent n'a pu t'être versée à cause du retard mis par les sujets du royaume à s'acquitter de leurs impôts. Mais aujourd'hui sera un jour heureux ! Rassure donc ma famille en écrivant un billet par lequel tu me tiendras quitte de cette somme en attendant qu'elle te soit remise. Les miens sont tellement en proie à la crainte et à l'épouvante ! Montre –leur jusqu'au bout ta bienveillance en rédigeant cette quittance ! ». Il finit par obtenir de lui ce qu'il cherchait, et mon père lui écrivit cette quittance. Le vizir, ce papier en main, se rendit ensuite chez son père (Bādīs), et lui dit : « Ton fils ne dépense son argent que pour ses vizirs et pour boire sans arrêt ! Voici le papier par lequel il me tient quitte ! En quoi consiste dès lors sa plainte ? ». Sayf al dawla, une fois de plus, s'exposa aux reproches de son père et n'eut gain de cause ni avec le vizir, ni avec les femmes, car Allāh avait désiré qu'un terme fût mis à son existence. Veuille Allāh lui faire tirer (dans l'autre monde) le profit de ses bonnes intentions et de la pureté de sa conduite vis-à-vis des classes, supérieures ou inférieures, du royaume !

La nouvelle de la mort de mon père éprouva grandement la population, qui avait eu l'espoir qu'il ferait régner la justice ; les gens s'agitèrent et conçurent le projet de tuer le juif. Ce furent les signes précurseurs de sa perte, que seule la crainte du châtement du prince vint retarder. Il continua à poursuivre de sa haine la famille des Awlad al-Qarawi et représenta à al-Muzaffar que ses membres avaient vanté à son fils l'usage continu du vin à un point tel

qu'il en avait perdu la vie. Les Awlad al-Qarawi, à cause de cette accusation, eurent à souffrir les pires maux : ils furent expulsés des lieux qu'ils habitaient, leurs biens furent pris, et quelques-uns parmi eux, vizirs attachés à la personne de mon père, furent mis à mort pour les accusations dont ils furent l'objet. Et cependant le véritable coupable demeurait à l'abri de tout soupçon.

Quand Sayf al-dawla fut mort, le juif joua au Barmécide et s'efforça d'assurer la succession à mon oncle Māksan. A cette époque mon grand-père était devenu un vieillard : il délaissa toute activité et s'abstint, vu son grand âge et la mort de son fils, de poursuivre des conquêtes territoriales, abandonnant au juif le soin de s'occuper à sa place des affaires de l'Etat. Le vizir put alors exercer le pouvoir à son gré. Le seul désir de mon grand-père, le plus vif et pour la réalisation duquel il déploya tous ses efforts, fut seulement la prise de Malaga. En effet, chaque fois qu'il s'emparait de quelque places forte d'al-Andalus, on lui rapportait les paroles suivantes d'al-Mu'izz ibn Bādīs :

« Le prince de Grenade m'écrit pour m'aviser qu'il a pris des campagnes et des bourgades ! S'il s'agissait de Cordoue, de Malaga ou de capitales semblables, c'est alors que j'aurais à lui reconnaître sa supériorité sur moi ! »

Ces propos poussèrent Bādīs à tenter contre Malaga un effort décisif, par ailleurs, il s'était rendu compte de la situation précaire des dynastes de cette ville et avait craint qu'elle ne fût prise par quelque autre prince qui l'eût mis ainsi dans l'embarras. Pendant plusieurs années, il ne cessa d'essayer de s'en rendre maître, sans lassitude ni trêve, et il finit par y réussir.

Il édifia alors l'Alcazaba de cette ville, d'une manière telle que personne à son époque n'eût pu faire de même ; il la pourvut abondamment d'armements et de vivres ; il consacra à sa construction tout l'argent qu'il avait hérité de son fils et d'autres sommes qu'il ajouta ; craignant en effet que les princes musulmans d'al-Andalus, s'étant alliés contre lui, ne vinssent l'attaquer, il voulait faire de l'Alcazaba de Malaga la dernière position stratégique où il pourrait leur tenir tête le plus longtemps possible et, s'il n'avait plus d'autre ressource, s'embarquer pour gagner, avec sa famille et ses richesses, la terre africaine où se trouvaient ses cousins les zirides d'Ifriqiya.

A partir du moment où Malaga fut prise, mon grand-père n'eut plus d'autre ambition. Ibn 'Abbad tenta de lui ravir la possession de cette ville et reçut la soumission des habitants, à l'exception des occupants de l'Alcazaba. Bādīs dut envoyer des troupes qui mirent Ibn 'Abbad en déroute, et il récupéra Malaga après avoir désespéré de la voir revenir en son pouvoir. Aucun souverain n'eut à endurer pires soucis pour une ville que ceux que Malaga causa à mon grand-père, par les révoltes prolongées qui y éclatèrent et l'argent qu'il lui fallut

dépenser pour en venir à bout. Etant enfin, par l'entière soumission de la ville, parvenu au but de ses espérances, il se jugea satisfait et ne pensa plus qu'à jouir de sa souveraineté. Ce fut la raison pour laquelle bientôt des ennuis l'assaillirent, car il accorda son entière confiance aux vizirs et aux gouverneurs du territoire, comme je le raconterai par la suite. Si mon désir n'était pas d'écrire tout spécialement l'histoire de notre maison, j'aurais pu rapporter ici quelques détails sur la dynastie des Hammûdides à Malaga et la décadence progressive de leurs règnes, jusqu'au moment où leur principauté passa entre les mains de mon grand-père, (qu'Allāh lui fasse miséricorde !) Je me bornerai seulement à rapporter les faits qui seront nécessaires à ma relation, s'il plaît à Allāh !

Une période de paix, marquée par des événements heureux, s'ouvrit alors ; les caisses du trésor se remplirent, et plusieurs années se passèrent sans qu'on entendît parler de troubles ou que l'on vît le moindre désordre. Puis la situation devint mauvaise : le juif, (qu'Allāh le maudisse !) nous trahit, et Guadix avec tout son territoire, passa au pouvoir d'al-Mu'tasim Ibn Sumadih, les princes se jetèrent sur nos possessions, au point qu'il ne nous resta plus autre chose que Grenade, Almuñécar, Priego et Cabra. La nouvelle courut bientôt que le « prince excellent » (*al-ra'is al-ayall*, qui était le titre que Bādīs faisait figurer dans son protocole) Bādīs était mort : il s'était en effet depuis longtemps soustrait aux regards de ses sujets ; les places-fortes furent alors évacuées par leurs garnisons et furent occupées illégalement par les habitants du territoire, dans des circonstances que j'exposerai par la suite, s'il plaît à Allāh !

Relations du Royaume de Grenade avec la principauté d'Almería

Mais il convient que je relate comment Abu-l-Ahwas Ma'n Ibn Sumadih devint le prince d'Almería et l'aide que mon grand-père lui prêta à cette occasion et grâce à laquelle il lui assura son trône et l'y établit solidement :

Ibn Abi 'Amir était en guerre contre mon grand-père ; pourtant al-Muzaffar lui avait rendu jusque-là des services comme jamais il n'en avait encore bénéficié de la part de quelqu'un de sa propre race. Mais Ibn Abi 'Amir, pour récompenser mon grand-père de ses bontés, eut l'audace d'envahir le territoire du prince d'Almería et accepta les offres d'alliance des Catalans *Ifrāny* auxquels il promit de grandes sommes d'argent. Muyaḥid, prince de Dénia Abu-l-Yays Muyaḥid al-Amiri al-Muwafaqq qui régna jusqu'en 436 (1044-45), de son côté accueillit favorablement son projet quand il le lui exposa, mais ensuite il réfléchit aux inconvénients qu'il présentait. Aussi, quand Ibn Abi 'Amir fut sur le point de se mettre en route de Lorca en direction d'Almería, Muyaḥid tarda-t-il à le rejoindre. Une fois qu'il fut arrivé, al-Mansur se rendit compte que l'autre lui ferait défection et qu'il l'abandonnerait, et il lui demanda des explications. Muyaḥid dit alors, s'adressant à la fois à Ibn Abi 'Amir et à ses principaux généraux :

« Si, les uns et les autres, vous ignorez ce que sont les berbères et n'avait point éprouvé ce que c'est que de faire la guerre contre eux, moi, par Allāh, je sais ce qui en est ! Prenez garde que votre perte ne soit due qu'à vous mêmes et d'apprendre à vos dépens qu'une guerre soutenue pendant vingt ans dans les conditions habituelles est moins grave qu'une rencontre d'une seule heure avec eux, car il en peut résulter à la fois la chute d'une dynastie, le transfert d'une souveraineté et le massacre des combattants. Ne prenez pas de décisions précipitées ! »

Ibn Abi 'Amir lui dit alors :

« Tu n'es qu'un poltron ! Retourne à Dénia et ne viens pas m'aliéner mes troupes ! » Muyaḥid s'en alla sur le champ, irrité de l'injure qu'il venait de recevoir. Mais des dissensions se produisirent dans l'armée d'Ibn Abi 'Amir ; le départ de Muyaḥid remplit de crainte les soldats ; quand aux Catalans, ils émirent des exigences d'argent telles qu'il ne put les satisfaire. Il fit donc demi-tour, en se couvrant de discrédit. Al-Muzaffar réunit alors les personnages de sa cour et leur dit :

« Que pensez-vous de la défaite subie par ces troupes sans qu'un combat ait été livré ? C'est une marque de la providence en ta faveur ! Et vous autres, rois, le pouvoir ne vous a été donné sur les gens qu'après qu'Allāh vous a élus pour ces fonctions et qu'il a fait que vos esprits

sont plus distingués et plus nobles que ceux du commun ; grâce à quoi, vous dépassez de loin ceux qui restent derrière vous ! »

Al-Muzaffar revint dans ces conditions victorieux de cette expédition. Abu-l-Ahwas (Ibn Sumadih) devint son très fidèle vassal ; Bādīs ne pouvait exprimer le moindre désir concernant Alméria sans recevoir satisfaction, et tout ce qu'il commandait dans cette ville arrivait en sa possession. Et la situation se prolongea ainsi pendant plusieurs années.

Cordoue à cette époque se trouvait dans les mêmes conditions qu'Almería : en effet elle était alors entre les mains d'Ibn al-Saqqā (Ibrahim Ibn al-Saqqā, vizir de la dynastie cordouane des Yahwarides qui fut mis à mort en 454 ou 455 (1061-1062) à l'instigation du roi de Séville al-Mu'tadid, par 'Abd al-Mālik Ibn Yahwar, qui n'aurait su se refuser à satisfaire à la moindre des demandes d'al-Muzaffar. Il en fut ainsi jusqu'au décès d'Abu-l-Ahwas, qui laissa un fils, celui qui devait mourir à Alméria, (qu'Allāh lui fasse miséricorde !) au moment où les Almoravides se rendirent maîtres de cette ville. Il était alors encore tout jeune. Il envoya à son avènement un message à al-Muzaffar pour le prier de lui réserver le même appui et la même protection qu'à son père, en lui déclarant qu'il lui témoignerait une soumission encore plus grande que ce dernier et qu'il lui accorderait un droit de regard encore plus important dans ses Etats. Il lui demanda de renouveler le traité de vassalité existant et de lui accorder une entrevue. Al-Muzaffar répondit favorablement à chacun des points de sa requête, lui promit une protection encore plus complète que celle qu'il avait assurée à son père ; il le reçut et renouvela un pacte avec lui. La souveraineté du prince d'Almería fut ainsi bien assise et solide. Les relations avec mon grand-père demeurèrent excellentes durant un long espace de temps, au cours duquel on n'entendit pas parler de révoltes et l'on n'eut point de troubles à endurer. Cette situation paisible fut le résultat de l'entente qui régna entre ceux qui étaient au service de notre dynastie et le juif, car celui-ci était le vizir du sultan et son collaborateur intime ; parmi ces fonctionnaires, certains étaient des créatures du juif, avec lequel ils s'étaient enrichis, d'autres au contraire étaient ses ennemis, mais sous des dehors de déférence, de façon à se soustraire à ses sévices. Grâce à ces circonstances, l'ordre régnait ; chacun s'apportait un concours réciproque au service du prince, et assuré de la confiance du juif et de l'appui éventuel de ses collègues, jouissait de tranquillité. Quand à al-Muzaffar, lorsque les affaires furent rétablies et son royaume consolidé après la période de guerres et de troubles que j'ai rapportée, d'autre part une fois Malaga prise, non sans peine et presque contre tout espoir, il renonça à toute nouvelle activité, se consacra aux loisirs propres aux souverains, et se déchargea du soin de l'administration sur son vizir et ses fonctionnaires.

Arrivée d'al-Nāya à Grenade

Ce fut l'époque la plus puissante et la plus florissante de son règne qu'al-Nāya vint trouver al-Muzaffar : c'était un ancien esclave d'al-Mu'tadid ibn 'Abbad (qu'Allāh lui fasse miséricorde !) qui avait fait partie du groupe de conspirateurs qui avaient comploté contre ce prince sous la direction de son fils dont on connaît bien l'histoire. Ce personnage arriva donc à Grenade poussé par le sort contre lequel il n'est point de refuge, et là, un certain nombre d'importants 'Abid s'occupèrent de lui et demandèrent au souverain des donations en sa faveur. Il accueillit favorablement leur requête pour se concilier leurs cœurs et faire en sorte qu'ils le servissent avec encore plus de fidélité.

« Cet homme, lui dirent-ils, est venu te trouver après avoir fait du tort à un autre et placé sa confiance en toi. Il a mis en toi tout espoir ! Ce que tu feras pour lui ne sera que la récompense de ses bons sentiments à ton égard ! »

Il entra donc à Grenade ; ce fut une chance pour lui, mais un danger pour le gouvernement. Tout d'abord il se comporta avec les fonctionnaires de manière excellente ; il leur témoigna de telles marques de respect qu'ils louèrent sa conduite et le servirent auprès du sultan, qu'il finit par l'employer dans l'un de ses services et lui confia un poste dans le commandement militaire. Poussé par son désir de tirer vengeance des 'Abbadides, il fit preuve de ses capacités au cours de la guerre de Malaga et s'attira les sympathies de groupes de gens de l'armée régulière dans cette ville, où il exerçait un commandement sous les ordres de Muqatil ibn Yahya, le général qui y commandait. Ce Muqatil, chaque fois qu'un raid militaire était exécuté sur le territoire d'Ibn Abbad, ne manquait pas d'informer al-Muzaffar de la capacité dont cet al-Nāya y avait fait preuve, à tel point qu'il n'était pas loin de lui attribuer tout le mérite du succès. Tant et si bien que le sultan finit par lui envoyer une lettre par laquelle il les associait l'un à l'autre au gouvernement de Malaga, où al-Nāya devint *qa'id* avec Muqatil. Al-Nāya continua de déployer une grande activité et sa réputation alla augmentant. Al-Muzaffar redoubla de faveur à son égard, et lorsqu'il se rendait à Malaga, le sultan descendait chez lui et buvait en sa compagnie. Le temps passant, il ne fit que le combler davantage d'honneurs et accroître sa situation. Grâce à son intimité avec le sultan, il profitait des instants où il était seul avec lui et où il pouvait tirer parti à sa avantage de son état d'ivresse pour ruiner le juif dans son esprit et lui dire :

« Il a mangé ton argent, s'est rendu maître de la plus grande partie de ta fortune et s'est construit un plus beau palais que le tien ! Allons ! Allons ! il te faut l'écarter du pouvoir et, en le supprimant, te valoir la reconnaissance des Musulmans ! »

Al-Muzaffar alors lui faisait des promesses et lui disait :

« Il faudrait de toute nécessité que j'en vienne là, et c'est toi que je chargerai de le tuer ! »

De tels propos parvinrent sans doute aux oreilles de 'Abid ou de serviteurs du souverain, auxquels il ne prêtait pas attention et qui allèrent, dans l'espoir d'une gratification, les rapporter sur le champ au juif. Ce pourceau ne faisait qu'en devenir plus furieux et plus effrayé, et il en mourait presque de souci et d'irritation, sans compter la haine qu'il portait à al-Nāya pour le rang considérable auquel, à son propre détriment, l'autre était parvenu. Et il désirait de toutes ses forces le perdre aux yeux du sultan, mais celui-ci n'acceptait pas ses doléances. Voyant que la situation d'al-Nāya ne faisait qu'augmenter et craignant qu'il ne poussât le sultan à le faire périr, le juif perdit complètement espoir et dit :

« C'est seulement pour la gloire du prince que jusqu'ici j'ai traité des gens avec mépris ; je croyais que sa protection et sa sollicitude me mettrait à l'abri de leurs violences ! Mais maintenant, toute espérance est perdue, car ce n'est pas le souverain à qui je puis me fier, alors qu'un homme sans scrupules me poursuit auprès de lui de sa haine et que la populace désire ma mort, cependant que nous-mêmes, les Juifs, ne sommes qu'un petit nombre et peu de choses sur la terre ! ».

Expulsion du prince Māksan ibn Bādīs

Le juif, dès avant cette époque avait essayé de se concilier mon oncle Māksan, dans l'espoir qu'il pourrait s'appuyer sur lui. Mais celui-ci le traitait avec la plus grande sévérité ; il n'avait personne à ses côtés pour le diriger et lui conseiller de faire preuve de ménagements. Et il avait fini par dire au juif, face à face :

« Est-ce que tu désires me tuer comme tu as tué mon frère ? » Ces paroles firent grande impression sur le juif. Māksan avait au surplus une conduite détestable, n'avait guère de respect pour n'importe qui et parlait grossièrement ; il faisait de telles menaces qu'il finit par être haï des gens de la cour de son père ; on le détesta et il fut l'objet de nombreuses plaintes auprès du souverain. De son côté la mère de Māksan avait cessé d'entretenir des rapports d'amitié avec le vizir qui avait essayé de se concilier son fils, et elle avait marqué sa préférence pour son oncle maternel, un juif du nom d'Abu-l-Rabi Ibn al-Matuni, qui était

receveur du montant des baux des domaines royaux. Elle lui écrivait à chaque instant pour lui demander de l'argent à titre de prêt. Le vizir en conçut de la jalousie et décida de le poursuivre, ainsi que la mère de Māksan et l'entourage de ce dernier. Il forgea contre eux, auprès du sultan une accusation mensongère, pour laquelle il s'assura des témoignages de la part de gens de la cour qui en voulait à Māksan, comme je l'ai déjà rapporté. On excita tellement le souverain contre les accusés que celui-ci, plein de répulsion pour le crime qu'on leur avait imputé, ordonna l'exécution de la mère de Māksan, de ses nourrices et d'un certain nombre de femmes de service. Quant à l'oncle du vizir, celui-ci l'assassina traîtreusement dans sa demeure alors qu'il était sous l'emprise du vin, pour les marques qu'il lui avait données, à cette occasion et à d'autres, de son désaccord. Il évita les reproches du prince pour cet assassinat, en lui remettant en compensation une somme considérable. Le souverain l'accepta et eût désiré qu'il tuât chaque jour un juif pour recevoir ainsi de lui chaque fois de l'argent.

Al-Muzaffar donne, quelque temps plus tard, l'ordre d'expulser son fils de son territoire. L'une des causes principales de cet arrêt fut la circonstance suivante : le sultan sortit un jour pour passer en revue les troupes régulières, au moment des hostilités contre Ibn Sumadih. Un des sayjs de l'armée se présenta à lui et lui dit :

« Il n'est point convenable de ta part de placer à notre tête des Abid ou d'autres personnages, et d'écarter du commandement ce fils que tu as. Envoie-le avec nous en expédition, nous le suivrons, quelle que soit la fortune de nos armes ! »

C'était de Māksan qu'il parlait. Ces propos tourmentèrent son père, étant donné l'irritation que lui causait la conduite de Māksan, telle qu'il la voyait ou qu'on la lui rapportait ; et il craignit que derrière cet avis, il n'y eût le projet de l'écarter et de confier le pouvoir à son fils. De son côté, le juif en éprouva une vive frayeur et disait par la suite :

« J'avais ce jour-la la conviction que j'allais être mis à mort ! »

Il fit part de ses soupçons au sultan, qui, sur le champ, ordonna que son fils fût expulsé de ses Etats. Il fit partir avec lui un de ses 'Abid qui devait l'accompagner lui-même jusqu'en dehors du territoire. Le juif (qu'Allāh le maudisse !) recommanda à cet esclave (*'adb*) de l'emmener à un certain endroit qu'il lui précisa, où, loin de tout le monde, il pourrait lui couper la tête. Mon frère al-Mu'izz avait été élevé par mon grand-père ; les princesses furent bien traitées par lui et elles lui portaient de l'affection en souvenir de son père. Toutes ces femmes se mirent d'accord avec le juif pour faire périr Māksan et faire désigner al-Mu'izz comme héritier présomptif ; elles craignaient en effet que Māksan (une fois au pouvoir) ne commît sur elles les pires violences et ne les châtiât de l'affection qu'elles témoignaient à son neveu et

du soin qu'elles avaient pris de son éducation. Aussi son arrêt d'expulsion vint-il mettre le comble à leurs espoirs. Mon oncle quitta donc Grenade dans les pires conditions, rempli d'angoisse et de terreur : les uns conseillaient de le mettre à mort, d'autres s'y opposaient et trouvaient qu'il suffisait de lui refuser de séjourner sur n'importe quel point du territoire ; et il finit par s'en aller par une certaine route. Mais la mort du juif, dans les conditions que je vais exposer, allait le délivrer de ses tourments.

Complot du vizir juif. Sa mise à mort

En effet, ce pourceau (qu'Allāh le maudisse !) devant l'agitation des femmes du palais et voyant que chacun des clans qu'elles formaient désirait l'avènement de celui des fils ou petits-fils du sultan que les unes ou les autres d'entre elles avaient élevé, se rendant compte d'autre part du changement de dispositions de son maître à son égard et de l'application d'al-Nāya à essayer de le ruiner et à porter de plus en plus atteinte à son honneur, ne trouva plus sur la terre aucun moyen de fuite et ne sut plus comment se sauver. Il consulta sur ce point les gens les plus sensés parmi les docteurs juifs de son entourage, et l'un d'entre eux lui dit :

« Tâche de sauver ta tête et envoie devant toi le gros de ta fortune dans le pays que tu voudras ; tu iras l'habiter, riche et en sécurité ! Ce serait possible, répondit-il, si je ne savais par avance ce qui se passera alors : le « prince excellent » ne manquera pas d'envoyer un message à mon sujet au souverain du pays où je me suis réfugié pour lui dire : « Mon vizir est parti, emportant mes richesses : ou bien tu vas me le renvoyer, ou bien je te ferai la guerre ! » Crois-tu alors que l'autre prendra mon parti contre le roi de Grenade ? C'est donc une solution à laquelle il ne faudrait s'arrêter qu'au cas où je pourrais donner à ce souverain une portion du territoire de mon maître, de façon à faire éclater entre eux deux des hostilités. Alors je serai en sécurité auprès de celui que j'aurai mis en possession de ce territoire, il ne pourra pas me livrer, alors que grâce à moi, il aura obtenu à la fois un nouveau domaine et une grande gloire ! »

Ils tombèrent alors d'accord pour écrire à Ibn Sumadih, car c'était lui qui convenait le plus, vu la proximité de ses Etats et la facilité avec laquelle on pourrait obtenir de lui tout le concours qui serait nécessaire. L'envoyé d'Ibn Sumadih, Ibn Arqam, qu'ils avaient choisi pour cette mission, m'a raconté ce qui suit :

« Je fus un jour reçu par al-Muzaffar (qu'Allāh lui fasse miséricorde !), c'était dans l'une de ses résidences de plaisance, où il s'était rendu. Il était en compagnie d'al-Nāya, et le juif était

derrière lui. Al-Nāya s'aperçut de la présence d'un médecin juif de la suite du vizir : il ordonna alors de lui faire un affront et de le faire descendre de sa monture en présence du prince. Il montra en la circonstance la plus grande insolence et fit une grave offense au juif, qui en fut violemment irrité et dit à Ibn Arqam :

« Que penses-tu de ces mauvais traitements, que je ne peux plus supporter ? Si vous ne pouvez rien pour moi, il va me falloir me rabattre sur d'autres que vous ! »

Ibn Arqam lui dit alors : « Tu es bien capable de tenir bon dans un cas de ce genre ! Quelle est donc la nécessité qui te pousse à t'adresser à nous, alors que tu tiens en main la population, que c'est par tes soins que les impôts sont levés ? Le sultan n'a rien changé à ta situation. Il n'y a rien de plus que les coups d'aiguillon que tu reçois de ce diffamateur ! Arrange-toi pour supporter les choses avec patience et attendre le moment où le sayj (Bādīs) mourra, d'autant plus qu'il est devenu vieux. Alors tu prendras de l'empire sur son petit-fils al-Mu'izz et tu jouiras à ses côtés d'une situation analogue à celle que tu avais eue auprès de son grand-père. Tel est pour toi le moyen le plus simple de te sauver ! ».

Le juif lui répondit alors : « Je ferai bien ce que tu me dis, mais al-Mu'izz est encore bien jeune, il est sous l'influence des reines-mères et d'un grand nombre de catégories de princesses et de femmes du palais. Comment pourrai-je espérer réussir malgré elles ? Ma situation même dans ce cas serait encore plus critique, vu l'opposition de leurs intérêts ! Je sais par ailleurs de source sûre que le jeune prince me tient rigueur de l'accusation dont je suis l'objet parmi les gens d'avoir empoisonné son père. J'ai déjà bien réfléchi à toutes ces circonstances, et elles ne me permettent d'autre solution que celle de me rabattre sur al-Mu'tasim ! ».

Ibn Arqam continua alors ainsi le récit qu'il me faisait : « Je pénétrai auprès d'al-Muzaffar, lui rapportai à mots couverts mon entretien avec le vizir, et lui dis : « Tiens-toi sur tes gardes qu'Allāh t'assiste ! Tu n'es pas encore si vieux, tu n'as pas encore atteint un âge qui t'oblige à négliger ton gouvernement ! » J'espérai par ces mots l'amener à me demander des explications supplémentaires et pouvoir ainsi lui raconter une partie de l'histoire. Mais il manda le juif et lui dit : « Va trouver Ibn Arqam, demande-lui la raison pour laquelle il m'a dit : « Tiens toi sur tes gardes ! », et fais-toi donner par lui les explications nécessaires ! ». Ibn Arqam continua : « Le juif vint me trouver et me mit au courant de l'affaire. J'en demeurai stupide et comme mort et ne sus quoi lui répondre. Le pourceau alors conçut des soupçons à mon endroit, écrivit à al-Mu'tasim à mon sujet et lui conseilla de me relever de ma mission et de la confier à quelqu'un de sûr qu'il enverrait. Il désigna à cet effet son frère de lait et lui prescrivit de tramer le complot avec le juif. Comment d'ailleurs aurait-il pu trouver un

stratagème pour faire passer entre ses mains le gouvernement de Grenade, alors que cette ville était un réservoir de soldats et que les Sanhadja qui s’y trouvaient n’auraient pas accepté qu’il en fût ainsi ? Aussi l’envoyé dit-il au juif :

« Ne te plonge pas toi-même, ni al Mu’tasim, dans une affaire qui ne pourra être menée jusqu’au bout et ne va pas t’y compromettre vis-à-vis d’al-Muzaffar, qui est riche et peut soutenir la guerre ! Nous risquons qu’il nous couvre de confusion, tu seras la cause de ta perte et des dommages qu’al-Mu’tasim subira ! ».

Le pourceau, devant cet avis, jugea alors qu’il devait expulser de Grenade tous ceux dont il pouvait craindre la sédition.

Il fit donc choix d’un certain nombre de personnages importants parmi les Sanhadja et les ‘Abid, dont il redoutait la trahison, conseilla au sultan de les envoyer dans les principaux châteaux-forts, et fit rédiger les rescrits qui les y nommaient. Il leur dit sous le sceau du secret :

« Vous êtes mes frères ! Vous avez été humiliés comme je l’ai été, vous en êtes témoins ! Je sais quels sont les points que vous avez à désapprouver dans le gouvernement de ce sultan : il met à votre tête des gens qui ne sont pas des vôtres ; ce qui l’intéresse ne vous intéresse pas ! Son règne demeurera pour vous un sujet de honte et un déshonneur pour la suite des temps. J’ai donné au sultan des conseils sur la conduite qu’il eût dû suivre, mais il ne les a pas acceptés de moi ! On ne peut pourtant pas agir au contraire de ses ordres ! Mais je crains aujourd’hui qu’il ne confie les commandements de ce noble territoire et de ces forteresses magnifiques à des gens du parti d’al-Nāya dont tout le monde souffrira, dont la présence nous empêchera de rester maîtres du gouvernement et qui nous tiendront sous leur coupe ! Nous ne pourrons alors avoir recours, malgré nous, qu’à al-Nāya. Mais si au contraire, nous tenons bon dans nos châteaux-forts, tandis que vos contribules seront dans la capitale, il n’osera pas vous disperser. Dès lors, il ne tardera pas à perdre toute influence : s’il veut changer l’ordre des choses, nous le tuons ; si le sultan veut faire peser sa rigueur sur l’un de nous et ordonne son exil, sur le conseil d’al-Nāya, celui qui sera frappé par cet arrêt n’aura qu’à aller se réfugier dans la forteresse de son allié ! ».

Ses interlocuteurs approuvèrent ses paroles, d’autant plus facilement qu’ils étaient avides d’obtenir des postes de gouverneurs dans le pays, et ils s’empressèrent de rejoindre ces postes. C’est ainsi qu’il fit envoyer Yahya ibn Ifrān dans la ville d’Almuñécar, Musakkan ibn Habūs al-Magrāli à Jaén, et d’autres personnages dans d’autres chefs-lieux. Le juif représenta au sultan que ces nominations étaient excellentes pour lui et que la défense des villes importantes ne pouvait être assurée que par de grands personnages ; quant aux gouverneurs destitués, le

souverain croyait fermement qu'ils avaient fait preuve de négligence et d'incurie ; en effet, Bādīs avait tellement confiance dans le juif qu'il n'écoutait aucune autre parole que la sienne, pour s'assurer ce qu'il y avait de vrai dans ces fausses accusations.

Le juif écrivit alors à Ibn Sumadih pour l'aviser que les séditeux avaient quitté Grenade et qu'il ne restait plus dans cette ville que des personnages sans importance, que son sabre faucherait dès qu'il y entrerait. Il ajoutait qu'il était prêt à lui ouvrir les portes de Grenade dès qu'il entreprendrait son expédition et se mettrait en route vers cette ville. Et il se désintéressa de toutes les places-fortes autres que les chefs-lieux et, comme s'il n'en savait rien, s'arrangea pour que les approvisionnement nécessaires aux garnisons et à l'armement de ces places ne leur fussent plus envoyés, afin qu'elles fussent évacuées. Cependant, al-Muzaffar ne se doutait de rien et se plongeait dans la boisson et l'oisiveté. Et au moment où les places-fortes furent évacuées, les occupants, voyant qu'on se désintéressait d'eux et que le sultan ne se montrait plus à leurs yeux, acceptèrent comme une certitude le bruit qu'il était mort. Alors, à la suite d'un mot d'ordre, elles furent abandonnées, ainsi que les régions qu'elles commandaient. Les soldats d'Ibn Sumadih s'en saisirent alors les occupèrent ; il ne resta plus de ces forteresses au pouvoir du royaume ziride que celle de Cabrera (*Qabrira*), à proximité de Grenade, sur la route de Guadix. Le juif envoya alors un message sur le champ à Ibn Sumadih pour le presser de se mettre en marche contre la capitale, et l'avertir que personne ne l'empêcherait d'avancer. Mais Ibn Sumadih trouva un prétexte pour n'en rien faire et eut peur d'entreprendre une expédition vers une ville telle que Grenade. Cependant, le fossé creusé entre le juif et la population allait s'élargissant et les troubles augmentaient. Le juif, par crainte de la populace, déménagea de sa maison pour aller résider dans l'Alcazaba, jusqu'au moment où ses espoirs seraient réalisés. Cela lui valut la désapprobation des habitants, de même que la construction par ses soins de la forteresse de l'Alhambra ; où il comptait se transporter avec sa famille lorsque Ibn Sumadih pénétrerait dans Grenade, jusqu'au moment où la situation se rétablirait. Toute la population de la ville, aussi bien la plèbe que l'aristocratie, finit par être outrée de la perfidie des juifs, à cause des changements apportés par eux à l'ancien état de choses et de leur accaparement des postes contrairement à la tradition ; cela coïncidera avec le décret divin qui décida de leur perte, le samedi 10 de safar 459 (31 décembre 1066). Au cours de la nuit précédente, le juif avait convié à boire un certain nombre de 'Abid d'al-Muzaffar qui étaient devenus ses alliés et s'étaient mis d'accord avec lui : parmi eux il y en avait qui le détestaient en secret. Il les informa de l'affaire d'Ibn Sumadih, les prévenant qu'il allait arriver et qu'il leur donnerait en toute propriété telle et

telle bourgade de la « vega » (*fahs*) de Grenade. L'un de ces 'Abid, qui lui portait une haine cachée, s'avança alors vers lui et lui dit :

« Tout cela, nous le savons ! Dis-nous plutôt, au lieu de nous promettre la propriété de ces fiefs, si nôtre maître est vivant ou mort ? ». Des gens de l'entourage du juif le firent taire et le blâmèrent d'avoir parlé ainsi. Cet esclave en fut mortifié et il s'en alla, fuyant tout droit devant lui et ivre, en appelant la foule par ses cris et en disant : « O gens, savez-vous qu'al-Muzaffar a été assassiné par le juif, et voici qu'Ibn Sumadih va entrer dans Grenade ! ». Tous les gens, de la plèbe ou de l'aristocratie, prêtèrent l'oreille à ses propos et vinrent, bien décidés à tuer le juif. Celui-ci trouva un moyen de faire sortir al-Muzaffar en leur présence et leur dit : « Voici votre sultan bien vivant ! » Le prince essaya de les calmer, mais il y fut impuissant, et les choses allèrent de mal en pis. Le juif s'enfuit à l'intérieur du palais, mais la plèbe l'y poursuivit, finit par s'emparer de lui et le tua. Elle fit ensuite périr chacun des juifs de la ville et s'appropriâ de grandes quantités de leurs richesses.

Les Sanhadja dès lors s'enhardirent et montrèrent par leurs actes leur peu de soumission à l'égard du prince, qui avait à faire face à la révolte qui éclatait de tous côtés, alors qu'eux mêmes avaient dans l'Etat les postes de vizirs et de conseillers. Al-Muzaffar était alors plein de crainte et ne comptait que pour peu de chose : il leur gardait rancune du sort qu'ils avaient réservé à son vizir, sans savoir quels méfaits il s'était rendu coupable et sans croire ce qu'ils lui en disaient. Il s'accommoda de leur présence, tâchant de se les concilier et de faire preuve de patience, jusqu'au moment où il put recouvrer son territoire par les armes et le ramener à l'obéissance, dans les conditions que j'exposerai ensuite s'il plaît à Allāh !

Lorsque, comme je l'ai déjà rapporté, Musakkan était parti pour Jaén, il avait rencontré sur sa route mon oncle Māksan qu'emmenait al-Siqilli. Il l'avait délivré du péril dans lequel il se trouvait alors et conduit à Jaén, en se disant : « Rien ne pourra m'être plus utile. La présence à mes côtés de ce fils du souverain favorisera le dessein que j'ai de me rendre maître de Jaén ou d'un autre endroit. Les gens lui obéiront et j'acquerrai ainsi des richesses considérables ! ». Ce fut bien ce qui arriva. Il devint gouverneur de Jaén au nom de Māksan et se partagea l'administration de cette ville avec ses contribuables. Il s'y appropriâ une quantité incalculable de bien appartenant aux juifs et y demeura dans la rébellion, jouissant d'une situation excellente.

Campagnes contre Guadix et Malaga

Voyant les attaques dont il était l'objet de la part de l'ennemi, les convoitises sur son royaume et les événements qui surgissaient de toutes parts, al-Muzaffar réunit les principaux personnages de l'Etat et leur dit :

« Que pensez-vous de l'affaire de Guadix, du passage de cette ville aux mains d'Ibn Sumadih et de l'invasion de mon territoire par ce prince ? ».

Les généraux et son entourage militaire lui répondirent : « Le seul remède à cet état de choses, c'est que tu consentes à dépenser de l'argent, à sortir de ton inaction et à t'occuper personnellement des affaires ! ».

Il leur dit alors : « Ce qui m'arrive avec Ibn Sumadih me rappelle l'alouette qui vit près d'elle un nid d'oie sauvage ; les œufs de ce nid lui plurent et elle se dit « Je vais couvrir ces œufs, qui vaudront mieux que les miens ! » Mais malgré son désir elle fut incapable avec ses deux ailes, de couvrir ces œufs ; et quand elle retourna pour couvrir ses propres œufs, elle s'aperçut qu'ils étaient gâtés. Il en va de même avec Ibn Sumadih : il a envahi mes états, mais il ne tardera pas à s'en sortir, et même à abandonner beaucoup de territoires qu'il possède depuis longtemps ! ». On reprit alors confiance ; le souverain s'arma d'énergie et de fermeté et prépara à partir en expédition. Les troupes régulières à ses côtés ; il leur distribua des gratifications et alla camper près de Guadix, pour mettre le blocus devant cette ville.

Au début de la période de soulèvement, al-Muzaffar, voyant ses sujets se révolter contre lui et craignant que cette révolte ne s'étendît à l'ensemble du pays, avait envoyé un message à Ibn Di-l-Nun , prince de Tolède, pour l'informer de ces circonstances inattendues et lui demander de venir l'assister, en lui promettant qu'il lui donnerait ce qu'il voudrait du territoire recouvré. Ibn Di-l-Nun se hâta d'accepter et rejoignit al-Muzaffar sous les murs de Guadix assiégée et déjà prête à se rendre. Il se rencontra avec lui à la tête d'un cortège magnifique et suivant un protocole parfait. Dans l'Alcazaba de Guadix se trouvaient alors des vizirs et des hauts dignitaires du prince d'Almería. Les attaques contre la ville devinrent très fortes et l'argent coula à flots : les dépenses qui furent faites pour ce siège, suivant un écrit de la propre main de mon grand-père que j'ai vu moi-même, épuisèrent le contenu de six chambres de Trésor pleines de dirhems *tulutis*, chacune chambre contenant de ces pièces pour une valeur d'un million de dinars *tulutis*. L'opiniâtreté de mon grand-père fit alors preuve et les fonds qu'il consacra à la prise de Guadix passèrent en proverbe. Quand les grands personnages d'Almería qui se trouvaient dans l'Alcazaba se rendirent compte de la tournure des événements, qu'ils

n'avaient d'autre moyen de salut que la fuite pour échapper à la mort et qu'ils ne voyaient pas comment ils pourraient le faire, ils s'arrangèrent pour envoyer, en désespoir de cause, un message à Ibn Di-l-Nun : ils l'informaient de leur situation, lui disaient qu'ils avaient renoncé à l'espoir de recevoir des renforts de leur prince, et lui demandaient d'intercéder en leur faveur auprès d'al-Muzaffar, d'obtenir par eux son pardon et leur départ en sécurité. Ils lui promettaient en outre, s'il les sauvait, de lui livrer le royaume d'Almería. Or Ibn Di-l-Nun était d'une cupidité bien supérieure à celle de tout autre prince. Leurs promesses excitèrent sa convoitise, et il entreprit mon grand-père et s'entremet en leur faveur. Mon grand-père lui donna satisfaction. Les occupants de l'Alcazaba de Guadix s'en allèrent et évacuèrent cette forteresse qui fut occupée par nos soldats. Ibn Di-l-Nun demanda à mon grand-père de tenir sa promesse et lui dit :

« Ce que je désire de ce territoire, c'est Baza ! » Al-Muzaffar fut dans l'obligation de tenir parole et dut faire évacuer Baza à son profit. Le *hayib* conquit au cours de cette campagne un territoire considérable bien plus étendu que celui qu'il avait perdu précédemment.

Ibn Sumadih lui envoya ensuite un ambassadeur pour lui demander de lui pardonner et de fermer les yeux sur sa dernière attitude, qu'il n'eût jamais osé prendre s'il n'y avait pas eu le juif et s'il n'avait pas craint que, par suite de l'anarchie dans laquelle le pays pouvait être plongé, il ne fût l'objet d'une attaque de ceux dont il redoutait les mauvaises intentions. Il implora mon grand-père, vint en personne pour avoir un entretien avec lui sur cette question et obtenir le renouvellement d'un traité d'amitié. Il en fut ainsi, et al-Muzaffar accepta ses excuses. On raconte que lors de son entrevue avec ce dernier, les premières paroles d'Ibn Sumadih furent celles-ci : « O mon père, pardonne moi mes péchés, car j'ai commis une faute ! » Et al-Muzaffar lui fit cette réponse improvisée ; « Je n'ai pas de reproches à te faire ! Qu'Allāh te pardonne ! »

Tout le territoire ayant été récupéré, la situation du royaume d'al-Muzaffar se consolida. Avant de prendre Guadix, il avait déjà pris Malaga, à la suite d'une expédition à laquelle il avait donné la priorité. Le général de ses troupes, pour cette campagne, avait été Yahya ibn Ifrān : c'était l'un des principaux personnages des Talkata, qui jouissait d'autorité auprès de ses contribuables et qui avait causé à mon grand-père de graves soucis tout le long de la période de troubles : quand, comme je l'ai déjà relaté plus haut, les Sanhadja, après le meurtre du juif, s'agitèrent, ce Yahya devint leur chef et obtint du prince à la fois beaucoup d'argent et de considération. Mais celui-ci lui garda rancune de son attitude. Yahya était résolu, quand il reviendrait après la prise de Malaga, à chercher le moyen de déposer mon grand-père et de se révolter contre lui avec ses contribuables. Mon grand-père avait été mis au courant de son

projet. Mais Allāh décréta la mort de Yahya au cours de cette campagne : il y fut en effet tué. Al-Muzaffar dit alors : « J'ai eu le même jour deux satisfactions : la mort de Yahya et la prise de Malaga ! ». Et sur le champ, il se mit en route vers Guadix et fit pour prendre cette ville ce que j'ai déjà rapporté.

Avant qu'elle ne fût ainsi reprise, Malaga avait été conquise par Ibn 'Abbad dans les conditions suivantes : il était entré dans la ville elle-même, mais l'Alcazaba avait résisté, car elle était tenue par d'intrépides Magribins : le gouverneur de cette citadelle était alors Majluf ibn Mallul, un sayj important qui jouissait de la confiance d'al-Muzaffar ; il attendirent l'arrivée des forces de ce prince avec constance, confiants dans le grand nombre de leurs survivants et répugnant à se couvrir de déshonneur en capitulant. Les troupes de Grenade finirent par arriver et la garnison 'abbadite sortit à leur rencontre. Mais les premières obtinrent la victoire et entrèrent de vive force dans Malaga. Cette ville avait pu passer au pouvoir d'Ibn 'Abbad grâce à la connivence de ses habitants et à la préférence qu'ils lui témoignaient par rapport à nous, en dépit de la bienveillance qu'al-Muzaffar leur avait montrée : celui-ci, qui avait en effet trouvé la population de Malaga dans la misère, avait fait beaucoup pour elle ; il avait doté de montures les faqīhs et les lecteurs du Coran (*muqri'un*) de cette ville, et il leur avait octroyé d'excellents appointements ; il avait été célébré pour ce geste dans tout le pays, car auparavant ils étaient dans la pauvreté et sans aucune solde. Mais ces gens le récompensèrent de sa générosité en livrant leur ville à Ibn 'Abbad ! Quand al-Muzaffar ensuite eut raison d'eux, il leur pardonna leur conduite et augmenta leurs appointements. Pendant son séjour à Malaga, le prône du vendredi (*jutba*) avait été fait au nom d'Ibn 'Abbad, et l'on raconte même que dans ce prône on alla jusqu'à dire de sa part : « Aujourd'hui je puis rendre sa perfection à votre foi, parachever mes bonnes intentions à votre égard et donner un agrément officiel au choix que vous avez fait de l'Islam pour religion ! »

Mais en dépit de ces paroles outrageantes pour mon grand-père, celui-ci ne jugea pas de bonne politique de les en châtier, car tous les habitants en étaient également responsables, et parce qu'on ne possède véritablement une ville qu'avec le concours de sa population. La situation du royaume de mon grand-père redevint donc solide ; les frais qu'il avait dû engager furent récupérés, les impôts rendirent davantage.

A son retour à Fiñana (*Finyana*), après la campagne contre Guadix, al-Muzaffar convoqua ses deux généraux al-Nāya et 'Abd Allāh Ibn al-Qarawi, qui avaient commandé les troupes pendant la campagne contre cette dernière ville, et, trouvant que les dépenses faites pour cette campagne étaient exagérées, il exigea des comptes sur l'emploi des fonds mis à leur disposition, pour savoir s'ils avaient été employés régulièrement ou détournés. Il réunit les

deux généraux et les secrétaires des finances et fit à ce sujet une enquête approfondie. Or al-Nāya, homme expérimenté et se méfiant toujours de la possibilité d'un châtement ultérieur, s'était douté par avance de la chose et s'était lui-même mis en dehors d'une accusation possible : en effet, quand des fonds arrivaient de Grenade au camp en vue des paiements, il s'abstenait d'y toucher, n'en prenait absolument rien et disait au porteur : « Apporte cet argent dans la tente du sayj 'Abd Allāh Ibn al-Qarawi : il sait mieux que moi ce qu'il y a lieu d'en faire, car il est plus âgé et plus expérimenté que moi ! »

Grâce à l'attitude qu'il avait ainsi prise, al-Nāya trouva des arguments en sa faveur auprès d'al-Muzaffar, fit la preuve de son innocence et se disculpa. Le *hayib* fut alors irrité contre 'Abd Allāh Ibn al-Qarawi et ordonna son expulsion du territoire. Mais la plupart des troupes régulières, pour les raisons que j'ai dites, détestaient al-Nāya et lui préféreraient 'Abd Allāh, car il appartenait à leurs cadres normaux. L'arrêt pris contre lui par mon grand-père leur fit de la peine et elles en conçurent une telle blessure d'amour-propre qu'elles désertèrent toutes par amour pour 'Abd Allāh et abandonnèrent le camp. A leur suite, tous les grands personnages des Sanhadja s'en allèrent. Le lendemain matin, il ne restait plus personne parmi eux auprès du *hayib* à Fiñana ; ils espéraient que celui-ci les supplierait de revenir et qu'ils l'effrayeraient en agissant de la sorte. Al-Nāya vint trouver le souverain, en tremblant de peur, et lui raconta ce qui se passait. « Je n'ai rien à gagner, se dit al-Muzaffar, à rappeler ces gens, car ce serait alors les inciter davantage à la rébellion, et ils prendraient l'habitude, chaque fois qu'ils voudraient montrer leur mécontentement, de prendre exemple sur leur conduite d'aujourd'hui ! Je n'ai aucunement besoin qu'ils demeurent. Leur départ me vaudra à la fois la possession de tout le butin et la tranquillité ! »

Il ne bougea donc pas et les laissa agir au gré de leurs passions. Ils s'en allèrent par groupes dispersés : les uns gagnèrent Jaén pour y retrouver leur contribule Musakkan ; d'autres se dirigèrent vers le Levant d'al-Andalus ; les autres enfin rejoignirent Grenade en se cachant, pour essayer de faire croire qu'ils n'appartenaient pas au groupe des mécontents. Al-Muzaffar se mit en route de Fiñana et gagna Grenade sans avoir de ce fait subi de préjudice et sans manquer de troupes. Il nomma al-Nāya vizir et jouit d'une longue période de repos et de puissance.

Reprise de Jaén

Mon grand-père avait conçu de l'impatience à la nouvelle que Māksan s'était rendu maître de Jaén et que Musakkan avec ses contribules l'avaient suivi dans la rébellion. Al-Nāya eut peur d'eux pour lui-même et craignit qu'à la suite d'un accord entre les berbères de Jaén et les autres qui se trouvaient à Grenade, ils ne le missent à mort et s'efforçassent de confier le pouvoir à Māksan. Mais al-Muzaffar (qu'Allāh lui fasse miséricorde !) n'était nullement d'avis de réduire ce dernier par les armes ; il pensait au contraire qu'il valait mieux le ménager et essayer de le ramener à la raison par la douceur ; s'il lui faisait la guerre, on jugerait le procédé honteux et on parlerait mal de lui ; on pourrait dire : « Al-Muzaffar n'hésite pas à soutenir une guerre contre son fils, alors que pour des circonstances plus graves il est incapable d'agir ! » Il laissa donc les choses en l'état, jugeant qu'il valait mieux s'efforcer de le circonvenir. Cependant, al-Nāya s'affairait, car il craignait pour lui-même : il distribuait de l'argent aux Magribins et envoyait certains d'entre eux à l'Alcazaba de Jaén sous des déguisements pour essayer d'en travailler la garnison. Musakkan avait à cette époque rabaissé la condition de mon oncle Māksan, prenait lui-même les décisions et amassait de l'argent en dehors de lui : Māksan n'était plus à ses côtés que comme un faucon qu'on utilise pour la chasse ; il ne pouvait faire autrement que de supporter cet état des choses, car il n'avait pas d'autres partisans, et il en était même satisfait, car c'est Musakkan qui l'avait sauvé du trépas : il pensait qu'avoir conservé la vie était déjà un bien suffisant pour désirer autre chose. Al-Nāya ne cessa d'essayer de circonvenir au moyen d'argent la garnison contre lui et finit par s'assurer le concours de tous les Magribins de l'Alcazaba de Jaén. Pendant tout le temps qu'il demeura dans cette ville, Māksan recevait des lettres de groupes de Sinhāyā qui l'assuraient de leur affection, et ils proclamaient la même chose dans les fêtes et les réunions, en particulier et en public, en pensant qu'il valait mieux qu'il prît le pouvoir que de voir nommés à leur tête des 'Abid, des Juifs ou des gens du même ordre : cela les exaspérait et ils en concevaient à l'égard d'al-Muzaffar une telle haine qu'ils l'auraient déposé s'ils en avaient eu la possibilité. Mais rien ne pouvait réduire, si peu que ce fût, la félicité et la durée du règne de mon grand-père. Celui-ci ne dissimulait d'ailleurs pas la gravité de la chose. Quand à al-Nāya, il craignait d'être tué soir et matin : à chaque heure qui passait, les propos séditieux allaient croissant contre lui. Enfin les efforts qu'il déployait à Jaén produisirent leur effet : les Magribins, se soulevèrent dans l'Alcazaba de cette ville contre Māksan, qui dut prendre la fuite avec tous ses compagnons, ainsi que Musakkan qui ne fit rien pour résister ; ils ne cherchèrent qu'à sauver leurs vies ; l'effet de surprise eut raison d'eux, car ils ne surent ce qui se passait,

quand dans la nuit ils entendirent crier : « N'obéissons plus à personne qu'à al-Muzaffar ! » Le hayib se hâta d'occuper solidement Jaén et fut délivré de cette bande de rebelles. On a raconté que lorsque cette heureuse disposition de la fortune atteignit al-Muzaffar, il vit qu'al-Nāya était soucieux. Il lui demanda pourquoi et l'autre lui dit : « Ce qui me tourmente, c'est que cette bande de scélérats ait pu échapper vivante. Nous ne sommes pas à l'abri de leurs méfaits dans le pays. Ce n'est pas (comme dit le proverbe), « en peau de bœuf vivant qu'on peut chausser des sandales », d'autant plus que ton fils jouit du prestige de son nom ! » Al-Muzaffar lui répondit par ces mots : « Ce qui leur est arrivé est pire que la mort, car ils ont dû abandonner leurs résidences et ont été obligés en déménageant avec leurs familles d'aller à la recherche de quelqu'un qui veuille bien les prendre à son service, leur donner des montures et des fiefs ! Par rapport à leur condition présente, la mort serait pour eux une délivrance ! » Māksan se dirigea vers Tolède et y fut bien traité par Ibn Di-l-Nun, qui lui donna un poste militaire ; quant à Musakkan, il alla d'un point à l'autre du territoire, offrant ses services militaires ; bref, ils se dispersèrent.

Prise de Baeza par Al-Nāya

L'importance d'al-Nāya augmenta encore à Grenade ; il humilia les Sanhadja et leur manifesta la haine qu'il leur portait, à cause de l'attitude hostile que, d'après lui, ils avaient eue contre le juif et contre le *hayib*, en prenant le parti de son fils. Il montra au contraire des égards aux Banū Birzal, les favorisa et les rapprocha de lui, car c'étaient ses partisans et ses défenseurs, et il les combla de cadeaux. Quant au sultan, il se replongea dans l'oisiveté. Puis al-Nāya, une fois que le souverain lui eut confié l'exercice du pouvoir, jugea qu'il devait faire parler de lui avec éloges et mériter la faveur populaire en obtenant des agrandissements du territoire soit par les armes soit par des négociations. Il jeta à cet effet son dévolu sur Baéza et dit à al-Muzaffar : « Je me suis assuré le concours d'une partie des habitants de cette ville ! » Celle-ci appartenait alors au fils de Muyaḥid. Le *hayib* lui dit : « Ne fais rien contre cette ville, alors que nous sommes bien tranquilles ! » Comment pourrais-je trouver bon de dépenser à cet effet de l'argent et de faire tuer des soldats, sans avantage pour moi ? » Mais al-Nāya insista tant et lui présenta l'affaire sous de si belles couleurs que le prince finit par lui accorder une réponse favorable et lui prescrivit de se mettre en route. Il lui donna des troupes mises sur le pied de guerre et lui remit de l'argent. Mais al-Nāya éprouva les plus grandes difficultés à prendre Baéza et eut à faire face à des circonstances qui semblaient lui ôter tout espoir de s'en rendre maître, si bien que le sultan éprouva de la lassitude à dépenser de

l'argent à cet effet et lui supprima les fonds. Il y avait au conseil un personnage qui cherchait à cette occasion à faire du tort à al-Nāya : c'était un secrétaire d'al-Muzaffar connu sous le nom d'Ibn Adha ; il disait au hayib : « Baéza et dix autres villes pareilles ne valent pas une simple partie de cet argent que tu dépenses, alors que tu aurais pu t'en dispenser ! » Toutes ses médisances parvenaient aux oreilles d'al-Nāya ; il faisait faire des razzias et s'emparait de butin qu'il envoyait à son maître pour le dédommager d'une partie de ses dépenses de guerre. Mais Ibn Adha vendait ce butin à vil prix, faisait apporter le produit de la vente au prince et lui disait : « Quel rapport y a-t-il entre cet argent et celui que tu as déboursé ? » Il excitait ainsi la colère d'al-Muzaffar contre al-Nāya, mais celui-ci fit preuve de patience et demanda aux sayjs de Jaén de lui prêter une grande quantité de vivres. Il avait décidé qu'au cas où sa tentative demeurerait vaine, il prendrait la fuite directement, sans revenir à Grenade. Il finit toutefois par s'emparer de Baéza, à force d'application et de persévérance. Et cela lui permit de faire peser sa rigueur sur ses détracteurs à propos de cette entreprise. Il rentra à Grenade avec une auréole de gloire et fut l'objet d'honneurs considérables de la part du sultan ; il éclata en menaces contre ses calomniateurs et les blâma au grand jour. Avant même de rentrer à Grenade, il avait envoyé à al-Muzaffar le message suivant : « Je ne pénétrerai pas dans la ville avant que tu n'aies ordonné l'expulsion d'Ibn Adha ! Sinon, je ferai demi-tour de l'endroit où je suis actuellement ! » Le *hayib* estima que l'expulsion d'Ibn Adha valait mieux que du désordre parmi ses soldats. Il le fit donc expulser, après l'avoir condamné à payer une amende et l'avoir avili. Ibn Adha s'en alla, et fit dès lors tout le mal qu'il put à notre dynastie par ses calomnies, jusqu'au moment où, étant monté moi-même sur le trône, Allāh finit par me faire triompher de lui, dans les conditions que j'exposerai par la suite.

Complot contre al-Nāya. Sa mise à mort

Les vizirs et une grande partie des 'Abid de la cour se rendirent compte que grâce à la prise de Baéza, la situation d'al-Nāya et la considération dont il jouissait avaient encore augmenté et qu'il gouvernait à la place du sultan ; ils allèrent jusqu'à dire qu'il convoitait de s'emparer du trône, en se soulevant avec les Banū Birzal. Cela leur parut d'une extrême gravité et al-Nāya devint l'objet de leur vive répulsion et de leur haine profonde. Ils se mirent tous d'accord (c'étaient les gouverneurs des villes du royaume : Walad al-Qadi, seigneur de Priego, Ibn Ya'is, seigneur de Cabra, Wasil, seigneur de Guadix et le qadi Ibn al-Hasan al-Nubahi de Malaga) sur la résolution suivante : dès qu'al-Nāya se rendrait dans l'une de ces régions, on

l'y ferait assassiner ; on enverrait chercher Māksan et on l'investirait du pouvoir, que son père le voulût ou non. Ces conspirateurs réfléchirent ensuite aux conséquences fâcheuses qui pourraient résulter pour eux de cet assassinat et furent d'avis qu'il fallait en charger Wasil le renégat (*'ily*) à Guadix : c'était la façon la moins compromettante pour eux de s'en débarrasser et celle qui les ferait le moins soupçonner ; car si le souverain voulait châtier l'auteur de ce crime, il lui faudrait châtier son affranchi et les disculper eux-mêmes. Ils promirent en récompense à ce Wasil le vizirat à la place d'al-Nāya et lui garantirent qu'ils arrangeraient l'affaire avec le souverain. Ils finirent par persuader le renégat, qui se prépara à commettre son crime. Une affaire fut en effet bientôt suscitée à Guadix, qui mettait le sultan dans l'obligation d'y envoyer son vizir : il s'agissait d'une vérification de comptes et d'une enquête sur l'origine de certaines fortunes. Al-Nāya se mit donc en route, à ce moment néfaste et au devant de son destin malheureux. Ce Wasil était l'une des créatures d'al-Nāya qui lui devaient le plus : il l'avait comblé de ses bienfaits, recommandé à l'estime du souverain et élevé de rien. La nouvelle déjà s'était ébruitée parmi les gens que Wasil se proposait de tuer al-Nāya.

Un berbère m'a raconté ce qui suit : « Je prévins al-Nāya de ces rumeurs et l'avertis qu'il ne fallait pas qu'il se rendît chez Wasil, qu'un personnage tel que lui ne pouvait descendre dans la demeure de ce dernier. Il me répondit entre autres choses : « Vous désirez vous débarrasser des soupçons qui pèsent sur vous et faire en sorte qu'ils soient reportés sur la personne qui se conduit avec le plus de sincérité à mon égard ! »

Il partit donc pour Guadix et descendit dans la résidence de Wasil ; celui-ci l'accueillit avec des marques de considération et de respect telles que jamais encore il n'en avait reçu de pareilles. Al-Nāya, tout confiant, laissa partir les exempts qui l'accompagnaient, une fois la nuit venue. Wasil vint alors le trouver, alors qu'il était ivre, armé d'une lance dont il le frappa d'un coup mortel, avec une telle force que la pointe vint marquer le mur de la chambre. Il lui coupa la tête et la fit promener le lendemain matin (dans les rues de Guadix par un héraut qui criait) : « Voilà le châtement de l'homme qui s'est occupé de ce qui ne le regardait pas ! »

La nouvelle de l'assassinat d'al-Nāya parvint à Grenade au milieu de la surprise générale et provoqua la stupéfaction des gens ; personne ne savait ce qui s'était passé exactement. Certains disaient : « C'est le sultan qui a armé le bras de Wasil, car il est impossible que ce renégat ait pu commettre un geste de rébellion ! » Le souverain fut très vivement affecté par l'événement ; il se rendit compte que c'était le résultat d'une conspiration ourdie contre lui ; cela le préoccupa si profondément qu'il demeura éveillé toute la nuit et s'abstint de toute distraction. Il montra néanmoins aux gens qu'il faisait contre mauvaise fortune bon cœur,

calma les esprits des soldats de l'armée régulière et envoya à Wasil un message par lequel il lui accordait l'*amān*, lui prescrivait de venir le trouver et le remerciait de ce qu'il avait fait : cette conduite lui fut dictée par son sens politique et son désir d'aplanir les difficultés, afin de pouvoir réfléchir et examiner tout à son aise la situation. Cela ne fit qu'augmenter la stupidité du renégat, qui dit publiquement : « Je n'ai pas mis tout seul la main à cette affaire, il a fallu pour cela que j'aie le concours de gens que personne ne peut atteindre ! » Et il arriva, en se vantant de sa prochaine accession au vizirat. Walad al-Qadi parla en sa faveur à al-Muzaffar et lui dit : « Cet esclave, même s'il s'est rendu coupable à ton égard en tuant ton vizir, n'a commis ce crime que par amour pour toi et afin d'obtenir à tes côtés une situation. Il en est plus digne que l'autre, car il a été élevé par toi ! » De leur côté, les gens de la cour le soutinrent et réclamèrent son absolution. Le sultan réfléchit à leur attitude, acquit la conviction que toute cette affaire était la conséquence d'une conspiration ourdie contre lui et jugea qu'il serait certainement bientôt détrôné. D'autant plus qu'au moment même du meurtre d'al-Nāya, on avait envoyé chercher Māksan à Tolède, avec l'anneau de la victime pour qu'il eût bien la preuve qu'il avait été tué, et on lui avait fait dire : « Il n'y a personne à Grenade pour s'opposer à toi ni pour t'empêcher d'y rentrer ! » Mais Māksan n'eut pas l'audace nécessaire et préféra attendre la suite des événements. Le hayib ne laissa donc pas transparaître sa colère, bien qu'elle enflammât son cœur, mais au contraire fit bonne figure à tout le monde et laissa croire qu'il approuvait le geste de Wasil, se disant : « Voilà un foyer d'incendie dont je ne pourrai me sauver qu'en mettant tout le temps qu'il faut pour l'éteindre ! » Et il ordonna la désignation de Wasil au commandement de la cavalerie.

Rappel du prince Māksan ibn Bādīs

Les gens de la cour, ainsi que certaines femmes du palais d'al-Muzaffar, se mirent d'accord pour faire revenir son fils même contre le gré du souverain et déposer ce dernier en sa faveur quoi qu'il arrivât. Al-Muzaffar, en présence de cette coalition, prévoyant l'aggravation de la situation et n'ayant personne à sa disposition sur qui il pût se reposer, envoya lors chercher Abu-l-Rabi le chrétien. Ce personnage, au cours des années précédentes, avait été secrétaire du service des mercenaires (*kātib hasam*) ; il connaissait la façon de servir du juif et avait travaillé à ses côtés. Al-Muzaffar le manda donc secrètement, après avoir reçu des lettres de lui et lui avoir répondu de sa propre main. C'était là un mal de plus, une nouvelle cause de perturbation pour l'Etat. Se doutant de ce qui allait se passer, le seigneur de Priego, Walad al-

Qadi, en entretint al-Muzaffar et lui dit : « Si tu fais appel à Abu-l-Rabi, nous autres ne resteront pas avec toi, et personne ne demeurera à tes côtés ! » Mais al-Muzaffar lui répondit : « Plaise à Dieu qu'il ne fasse rester personne parmi vous ! » Et il abandonna en l'occurrence sa fermeté habituelle, d'autant plus qu'il savait bien qu'il n'avait guère qu'une souveraineté nominale sur Priego. Sa réponse fit une grande impression sur le seigneur de Priego et le gens de la cours ; les esprits s'altérèrent et les propos séditieux augmentèrent ; le seigneur de Priego conclut un accord avec le seigneur de Cabra Ibn Ya'is qui était son ami de longue date. Abu-l-Rabi finit par arriver : al-Muzaffar, sur le champ, se reposa sur lui de la conduite des affaires et l'informa de ce qui lui arrivait. Ce personnage venait de Dénia, où il se trouvait depuis l'époque du meurtre du juif. Il dit à al-Muzaffar :

« J'ai la certitude que ces gens ont envoyé chercher ton fils et que personne ne lui fera opposition ! Il n'est pas en ton pouvoir de tenir tête indéfiniment à la plèbe et à l'aristocratie. Voici donc l'avis et l'expédient que je te propose : arrange les choses ; fais venir ton fils, et écris-lui de ta propre main que tu lui pardonnes, que tu le préfères à tous les gouverneurs qui ne te conviennent pas et que le préposes à ta succession et à l'héritage de ton royaume. En agissant ainsi, tu apaiseras les esprits du monde et tu gagneras la sympathie. Une fois ton fils arrivé, en ta présence, tu auras le choix de décider et le temps d'agir en ce qui concerne son histoire : il vaut mieux en fait lui résister alors qu'il sera près de toi que de résister à ses méfaits alors qu'il est si loin, car, où qu'il aille, tu ne seras pas à l'abri de sa méchanceté ! »

Al-Muzaffar agréa ce conseil et envoya sur le champ, pour le ramener, un faqīh âgé de son entourage, le chargea d'assurer Māksan de son *amān*, de le tranquilliser, de lui apporter la bonne nouvelle de l'attitude de son père à son égard et de son désir de l'avoir pour successeur, et de lui dire que parmi ses descendants il était le seul en qui on mit de l'espoir pour cette succession. Il écrivit en même temps à Ibn Di-l-Nun pour le prier de donner congé à son fils. Tous les gens furent satisfaits de cette décision, le calme renaquit dans les esprits, et que l'on se prit de vive affection pour Māksan et d'espoir en lui pour l'avenir. Il arriva donc, mais sous les signes les moins favorables et zélé à mal faire. Son père l'accueillit avec bonté, lui prodigua de l'argent et se mit à lui donner des conseils qui ne pouvaient lui être utiles ; il voulait ainsi lui faire du tort et lui aliéner la sympathie des gens : la première qu'il lui prescrivit fut de se montrer dur et cruel. Il lui fit haïr les Sanhadja et lui dit :

« Tu sais ce que j'ai pu souffrir de leur fait quand j'ai succédé à Habūs ! Traite-les avec rigueur, pour qu'ils te craignent ! Il n'y a d'autre prince de la famille royale que les fils de ton frère, mais ceux sont de tout jeunes gens ! » Māksan était d'une sottise, d'une faiblesse de jugement, et d'un manque d'intelligence que personne n'ignorait. Il ne fit alors que donner au

double et au quadruple la mesure de ses défauts, et les mauvais conseils de son père s'accommodaient très bien de sa méchanceté naturelle. Aussi fut-il complètement dominé par son amour du mal, et sa première préoccupation fut d'insulter les gens et de les tourner en dérision. Chose étonnante, ceux qu'il haïssait le plus étaient ceux qui lui porter de l'affection et s'employer en sa faveur. Il se mit à s'attaquer à leurs honneurs et à leur imposer des obligations impossibles, de telle sorte que tout le monde en arriva à le détester et eut la preuve de sa faiblesse d'esprit. Et l'on s'accorda unanimement à juger qu'il n'y avait rien de bien à espérer de sa part.

La cousine germaine de Māksan, Umm al-'Ulu, convoitait de l'épouser : cette femme jouissait d'autorité parmi ses contribuables et s'était concilié la majorité des femmes des soldats de l'armée régulière. La première chose que fit Māksan fut de lui témoigner son dédain, de l'insulter et de lui prétendre qu'elle ne lui convenait pas : cette attitude ne fit qu'accroître l'antipathie et les efforts qu'on déployait contre lui par tous les moyens. L'épouse d'al-Muzaffar, qui s'était dépensé en faveur de Māksan après avoir tout fait pour faire tuer la mère de ce dernier, s'opposa de son côté par jalousie au mariage du prince et de sa cousine, car elle eut peur que celle-ci ne la tînt elle-même à l'écart et ne lui interdît l'entrée du harem de son mari. Les mêmes craintes furent éprouvées par Wasil et sa femme, qui dirent à l'épouse d'al-Muzaffar : « Quel bénéfice tirerais-tu du mariage d'Umm al-'Ulu ? C'est qui vaudrait mieux pour toi serait que tu donnes à Māksan comme femme une jolie fille élevée par toi, grâce à qui tu seras la maîtresse de sa maison ! » Elle en fit ainsi et envoya à Māksan cette jeune fille avec de l'argent ; et de peur qu'al-Muzaffar, son mari, ne recherchât cette fille dans son palais, elle lui fit croire qu'elle était morte, profitant de la circonstance du décès chez elle d'une autre jeune femme. Tout cela indisposa beaucoup la cousine de Māksan et elle se mit à travailler contre avec les autres femmes des berbères ; elle allait trouver successivement la femme de Wasil et l'épouse du *hayib*, à laquelle elle disait :

« Si tu veux être la seule à garder Māksan, quelle est la raison qui pousse la femme du renégat (Wasil) à habiter avec lui ? »

Interdiction fut alors faite à celle-ci de pénétrer dans la maison de Māksan, ce qui la piqua. Au surplus, son mari Wasil lui préférait une jeune femme qu'elle avait eue, à cause de cette dernière, maltraité sa propre femme. Celle-ci à la fois jalouse et furieuse d'avoir été chassée de la maison de Māksan, ne tarda pas à aller trouver Abu-l-Rabi le chrétien et lui dire :

« Je suis l'esclave d'al-Muzaffar ! Qu'il réfléchisse ! Car on s'accorde contre lui de telle et telle façon ! » Et elle fit le détail des choses qui se tramaient contre lui. Abu-l-Rabi alla alors, tout content, trouver le *hayib* et lui dit :

« Vois comment se présente ta chance, qui va te permettre de disperser ces gens ! La femme de Wasil m'a mis au courant de telle et telle chose ! Ne t'ai-je pas déjà dit ? »

Fragment 2

Hostilités contre Ibn ‘Abbad. Prise de Belillos

Lorsque Alphonse fut renseigné exactement sur ces difficultés intérieures, il se rendit compte que c'était là pour lui une bonne fortune et la meilleure occasion de demander de l'argent. Il m'envoya son ambassadeur ; c'était la première fois que nous entrions en négociations. Cet envoyé, Pedro Ansurez, vint en effet me trouver pour me demander de lui payer tribut. Je lui opposai une fin de non-recevoir, jugeant qu'il ne fallait rien faire et qu'il n'y avait rien à craindre de la part d'Alphonse, puisque en avant de mon territoire s'en trouvait un autre, c'est à dire celui d'Ibn Di-l-Nun (le territoire du royaume de Tolède agrandi considérablement avant sa mort par al-Ma'moun.

Je ne supposais pas que quelqu'un de notre religion pourrait s'allier à lui contre un musulman. L'ambassadeur s'en alla donc, sans avoir obtenu de résultat. Ce fut là une occasion que saisit Ibn ‘Ammar. Il attendait l'ambassadeur à Priego, pour savoir quel serait le résultat de sa démarche. Quand il sut qu'elle était demeurée vaine, il se mit sur le champ à sa disposition et lui dit : « On refuse de vous payer vingt mille dinars (c'était le montant du tribut qu'il me demandait) ! Eh bien ! nous vous en donnerons cinquante mille, mais en échange d'un traité contre Grenade : vous me donnerez cette capitale, et vous autres, vous prendrez les sommes d'argent qui s'y trouvent ! » Ils traitèrent avec lui sur ces bases et tombèrent d'accord pour édifier contre Grenade un château-fort destiné à mettre cette ville à la gêne jusqu'au moment où elle tomberait. Le personnage dont il a été question auparavant, Ibn Adha, qu'al-Nāya avait fait expulser de Grenade, s'était joint à eux pour leur montrer les points faibles de cette ville et leur indiquer les endroits d'où elle serait le plus menacée si l'on construisait là une forteresse : on y placerait une garnison qui pourrait se livrer à des raids contre elle et la harceler. Il leur indiqua l'emplacement du château-fort de Belillos (*Balillus*). La construction en fut activement entreprise par Ibn ‘Ammar, grâce à un contingent de soldats d'Alphonse, dont il loua les services moyennant d'importantes sommes d'argent, en en différant parfois la remise au moyen de promesses et de flatteries, jusqu'au moment où les travaux furent terminés. Al-Mu'tamid vint lui-même se rendre compte de la progression des travaux et, durant tout le temps qu'il resta là, il fit régulièrement des parades militaires à proximité de Grenade, dans l'espoir que les habitants de cette ville se soulèveraient en sa faveur. Quand le château-fort fut terminé, il y plaça une forte garnison avec tous les vivres nécessaires et lui

ordonna de commencer sa besogne de harcèlement. La situation était grave, assez pour me faire oublier l'affaire d'Alcalá (*al-Qal'a*). Une fois al-Mu'tamid parti, ainsi que les troupes chrétiennes, je mis sur le pied de guerre un fort contingent de soldats et partis pour essayer d'enlever Belillos. Mais je ne pus rien contre cette place. Mes sujets désespèrent alors de mon règne, contre lequel ceux qui voulaient sa chute venaient de faire cause commune avec le roi chrétien. Et je regrettai d'avoir négligé dès le début de traiter avec ce dernier suivant ses conditions. Il était, certes, excellent qu'un prince musulman comme moi pût prendre un château-fort à la force de l'épée ; mais ce qui arrivait le plus souvent, c'était qu'il se présentât mais n'y put pénétrer, arrêté par les moyens de défense et les dispositions prises dans la place ; il ne pouvait guère non plus compter pouvoir l'investir jusqu'à l'épuisement de ses réserves, car des renforts ne pouvaient manquer de lui arriver ; il lui fallait donc renoncer à l'enlever, sauf s'il avait été le plus fort ; mais en réalité, nous luttions, les autres princes et moi, à forces égales : l'un de nous recrutant des troupes moyennant une certaine solde, l'autre, s'il voulait lui faire pièce, n'avait qu'à offrir davantage, et pouvant ainsi se délivrer des ennuis qu'il aurait pu lui causer. Cependant la garnison de Belillos continuait ses ravages et ses raids dans la vega (*fahs*) de Grenade, et la situation demeurant sans issue, je finis par promettre à Alphonse le versement des sommes qu'il m'avait en vain demandées auparavant, en reconnaissant que c'était de ma faute si les négociations avaient été rompues entre nous, et en repoussant ainsi implicitement ce qui était à craindre de sa part, à savoir des demandes continues d'argent. L'intermédiaire en cette affaire fut Ibn Di-l-Nun, qui s'efforçait de procurer de l'argent au roi chrétien : non seulement ainsi il s'attirait ses bonnes grâces, mais aussi il attendait l'écroulement de mon royaume, pour s'en saisir lui-même, ou tout au moins en prendre sa part. Comme je l'ai déjà dit, c'était pour moi en apparence un ami, mais intérieurement un ennemi. Il faisait faire alors de la propagande en sa faveur à Cordoue, pour la possession de laquelle il déployait tous ses efforts. Allāh finit par décréter la prise de cette ville, et Ibn Di-l-Nun put s'en rendre maître par surprise, grâce à la connivence de certains habitants sans foi ni loi. Le fils d'al-Mu'tamid, 'Abbad, y fut tué, ainsi que son général Ibn Martin. Ces événements tragiques s'étant déroulés à Cordoue et la nouvelle en étant parvenue à la garnison de Belillos, elle évacua sur le champ la place : celle-ci fut occupée par mes troupes et entra en ma possession, avec ses constructions intactes ; grâce à elle, je pus me rendre compte des améliorations défensives à apporter à l'Alcazaba de Grenade. Cette ville fut délivrée, au moment où l'on ne s'y attendait pas, de l'étreinte qui l'étouffait par la présence de l'ennemi dans le château-fort.

Accord avec Ibn Sumadih

Le gouverneur de la ville de Baza, Ibn Malhan, était un homme infatué et avide d'obtenir le pouvoir souverain. Al-Muzaffar (Bādīs) (qu'Allāh lui fasse miséricorde !) lui avait confié le gouvernement de cette ville en remplacement de son père. A mon avènement, quand l'influence prise par les vizirs augmenta, chacun de ces derniers se mit à lui demander de l'argent et des cadeaux ; ceux auxquels il ne donna rien cherchèrent à lui nuire et à le molester, en profitant de ma jeunesse. Ne trouvant aucun moyen de se défendre ni de se plaindre à qui eût pu le protéger, il implora le secours d'Ibn Sumadih ; celui-ci lui fit bon accueil et s'appropriâ la ville de Baza, sachant qu'il ne serait point combattu tout le temps que dureraient les hostilités entre Ibn 'Abbad et moi. Par la suite, il arriva encore à prendre par surprise le château-fort de Siles sans que, pour mon compte, je pusse lui rendre la pareille en ravageant son territoire. Nous finîmes par convenir d'un échange, et Siles me fut restituée moyennant l'abandon d'un de ses châteaux alors en mon pouvoir, celui de Sant Aflay : je signai un accord de trêve, pour me permettre de gagner du temps et de voir ce que je ferais avec Ibn 'Abbad.

Tentatives d'Ibn 'Ammar et d'Alphonse VI contre Grenade

Quant à Ibn 'Ammar, il avait à faire face aux obligations auxquelles il s'était astreint vis-à-vis d'Alphonse, lors de sa location de main d'œuvre militaire pour la construction de Belillos : c'étaient de nombreuses redevances et d'importantes sommes d'argent qu'il devait lui payer et qu'il lui avait promises. Il mit par là son souverain (Ibn 'Abbad) dans l'embarras, car il ne voulait pas le laisser en repos, afin de se rendre indispensable au cours de cette période troublée, sans hésiter ainsi à susciter le mal contre les Musulmans. Et chaque fois qu'al-Mu'tamid s'efforçait de calmer les choses, que je désirais moi-même faire la paix avec lui, ou bien encore qu'une trêve était décidée, Ibn 'Ammar ne laissait pas de la rompre et d'allumer le feu de la guerre. Il alla une seconde fois trouver le roi Alphonse, lui montra les avantages que lui vaudrait la prise de Grenade et me dépeignit à ses yeux comme quelqu'un d'impuissant, vu ma faiblesse et mon jeune âge ; il lui garantit la possession totale des richesses de Grenade, s'il s'engageait, une fois la ville prise à la lui donner en toute souveraineté et à lui laisser mon trésor personnel. Il déploya tous ses efforts pour engager

Alphonse à se porter contre elle, et lui donna dans ce but des sommes considérables ; il alla jusqu'à lui promettre, une fois l'affaire terminée à son gré, cinquante mille mitqāls en plus de l'argent qu'il trouverait à Grenade, s'il lui accordait de se mettre en marche sans délai. Toutes ces promesses remplirent d'une grande avidité le chrétien, qui se dit : « Voilà une affaire dont je ne manquerai pas de tirer parti, même si la ville n'est pas prise ! Mais quel profit aurais-je à l'enlever à l'un pour la donner à l'autre, et lui fournir ainsi des moyens contre moi ? Plus les révoltés seront nombreux et rivaliseront entre eux, mieux cela vaudra pour moi ! » Il s'en vint donc avec l'intention de dépouiller aussi bien son allié que celui contre lequel il marchait, et de les perdre l'un par l'autre. Il n'avait pas, par ailleurs, l'espoir de prendre la ville pour son propre compte ; il tint à ce sujet le raisonnement suivant : « Je suis étranger à leur nation, et tous parmi eux me haïssent. Pour quel motif pourrais-je désirer prendre Grenade ? Qu'elle se soumette sans combat, c'est impossible ! Il me faudrait donc mener la guerre, exposer mes soldats à la mort, dépenser de l'argent : j'aurais alors plus à perdre que ce que j'en espère tirer si elle tombe en mon pouvoir ! Dans ce cas même, je ne la conserverais qu'autant que je serais sûr – ce qui ne serait pas le cas – de la fidélité de sa population. Je ne puis pourtant pas faire massacrer cette dernière et peupler la ville de gens de ma nation ! Non, ce qu'il y a lieu de faire, en vérité, c'est de dresser les princes musulmans les uns contre les autres et de leur prendre continuellement de l'argent afin d'affaiblir leurs ressources et de les épuiser. Une fois qu'ils en seront arrivés là, ils n'auront plus qu'à se soumettre et à venir se livrer à mon spontanément. C'est bien ce qui s'est passé à Tolède, que je vais obtenir sans fatigue grâce à l'appauvrissement et à la dispersion de sa population, ainsi qu'à la fuite de son souverain ! »

Je savais fort bien qu'elle était sa ligne de conduite, par ce qu'il en disait à ses ministres. Cela me fut répété par Sisnando de vive voix au cours de cette campagne : « C'est aux chrétiens qu'au début appartint al-Andalus, jusqu'au moment où ils furent vaincus par les Arabes qui les refoulèrent en Galice, la région du pays la moins favorisée par la nature. Mais maintenant que c'est possible, ils désirent recouvrer ce qui leur a été ravi par la force ; pour que le résultat soit définitif, il faut vous affaiblir et vous user avec le temps quand vous n'aurez plus ni argent ni soldats, nous nous emparerons du pays sans la moindre peine ! »

Tous les princes musulmans s'accommodaient des circonstances et laissaient les jours se succéder, en se disant : « Avant que notre argent ne s'épuise et que nos sujets, comme ils le prétendent, soient tous allés à leur perte, Allāh nous apportera le salut et fera triompher les musulmans ! » Et tous cas, la venue d'Alphonse en compagnie d'Ibn 'Ammar me causa le plus grand trouble ; j'acquis la certitude que le second n'arrivait que pour me déposséder de

mon royaume après avoir obtenu d'Alphonse les accords dont j'ai parlé plus haut. Le roi chrétien m'envoya bientôt un messenger pour m'avertir de son arrivée et m'inviter à me porter à sa rencontre, en laissant croire qu'il avait pour but de renouveler notre traité et de me consulter sur la conduite qu'il tiendrait à l'égard des autres sultans. Mais je ne doutai pas qu'il voulait me faire prisonnier et exécuter la promesse qu'il leur avait faite. Mes conseillers, réunis autour de moi, me dirent :

« Pourquoi aller le trouver ? C'est un ennemi qui vient te chercher querelle, et tu n'as pas le pouvoir de tenter de lui résister. Le résultat sera le même, que tu ailles le voir ou que tu restes. Mais si tu restes, les pires calamités s'abattront sur toi, ce sera la rupture définitive, et ceux qui te veulent du mal trouveront là un moyen d'agir. Cette éventualité sera encore plus pénible que ce qui nous est arrivé la première fois, lorsque nous avons repoussé les propositions de Pedro Ansurez et qu'Ibn 'Ammar a obtenu d'Alphonse de pouvoir fortifier contre nous la place de Belillos. Nous ne serions tirés de ce mauvais pas que pour retomber dans une situation plus cruelle et plus amère ! Si tes sujets s'aperçoivent qu'il y a dans ton armée quelque dissension, ils ne resteront pas avec toi, car ils ont déjà été échaudés une première fois. Tout espoir sera alors vain, ce sera la perte de tous, et l'on finira par se saisir de ta personne sans que tu aies obtenu le moindre traité de paix. Et nous nous trouverons sans garantie ! Il vaut donc mieux que tu ailles trouver Alphonse, et cela pour deux raisons : si le résultat obtenu est la paix, on louera ta sagesse, et ton pouvoir s'affermira ; si c'est le contraire, tu pourras t'en aller en toute sécurité et être assuré de ta tranquillité. Va donc te rencontrer avec lui, dis-lui des paroles douces, et c'est à Allāh qu'appartient le soin de décréter ce qui se passera ! » Je fis donc mes préparatifs de mon mieux, m'entourai de mes gens de confiance pour me former un cortège convenable et me rencontrai avec Alphonse à proximité de Grenade ; et par nécessité, je lui témoignai les marques du plus grand respect. Il me montra un visage ouvert et bienveillant et me promit de me défendre de la même façon qu'il défendait son propre territoire.

Puis les négociations commencèrent. Je lui adressai des ambassadeurs, et il m'en envoya pour me mettre au courant des engagements qu'il avait tenus et qu'il avait été entraîné à prendre par les circonstances, et me faire dire : « J'ai tenu à régler cette affaire, et n'ai point hâté mon départ, afin de pouvoir être mis au courant de tes intentions. Si tu te comportes bien avec moi et donnes satisfaction à mes demandes, je m'en irai en bons termes avec toi. Sinon, je suis ici, en compagnie de ceux qui ont traité avec moi ! » Et il me demanda cinquante mille mitqāls. Je me plaignis du peu de ressources du pays, en lui exposant que ce serait pour lui une charge impossible, et qu'il était à mon avis certain qu'au cas où un tel tribut serait payé, mon

royaume serait si affaibli qu'Ibn 'Abbad saisirait la première occasion pour s'en emparer. Et j'ajoutai : « Si ce souverain prend Grenade, ses possibilités grandiront, et il ne te témoignera plus sa soumission. Prends donc ce que je puis t'offrir, et laisse-moi quelque chose qui me permette de subsister. Ce que tu laisseras, tu le trouveras chez nous quand tu le demanderas. » Il n'accepta ces raisons qu'après bien des difficultés, et je finis par conclure un accord moyennant le paiement d'une somme de vingt-cinq mille mitqāls, c'est-à-dire la moitié de ce qu'il avait demandé. Puis je fis préparer à son intention, pour me prémunir contre ses mauvais sentiments, des tapis, des étoffes, des vases, qui furent rassemblés dans une grande tente. Je l'invitai à y pénétrer, et quand il vit les étoffes, il ne les trouva pas assez belles. Nous nous mîmes d'accord sur une augmentation de cinq mille mitqāls, ce qui porta le montant total du paiement à trente mille. Je lui complétais cette somme, pour ne pas risquer, en refusant le moins, de compromettre le plus. Alors il m'exprima ses remerciements et, satisfait, il s'en retourna auprès d'Ibn 'Ammar, à qui il dit : « Tu m'as menti en me parlant de la faiblesse de Grenade et en m'affirmant que son prince, à cause de son jeune âge, est dépourvu de raison. Ce que j'ai vu de l'organisation et de la situation de cette ville est en contradiction avec ce que tu m'as dit ! » Un peu plus tard, Ibn 'Ammar revint trouver Alphonse et lui demanda qu'un accord, qui serait respecté, fût conclu entre nous. Et il conseilla de prendre, parmi ses possessions, Estepa (*Istaba*), un important château-fort situé à la limite du territoire de Séville, dont mon général Kabbāb s'était emparé au cours des hostilités. Je lui demandai moi-même ce qu'il comptait faire au sujet d'al-Qal'a. Un accord finit par intervenir, aux termes duquel Qal'at Astalir serait échangée contre Estepa.

Castro (*Qastrub*) et Martos (*Martus*) étaient les deux places-fortes qui commandaient Jaén ; c'est à cause d'elles que le seigneur de cette ville, mon oncle paternel (Māksan), s'était trouvé isolé, Jaén ne valant que par leur possession. Ibn 'Ammar insista auprès d'Alphonse pour qu'il lui cédât ces deux places ; il promit au roi chrétien, pour Martos, qu'il lui remettrait beaucoup d'argent, comme s'il s'agissait d'un achat. Alphonse alors m'engagea à abandonner cette place, poussé par sa cupidité. Il me promit d'autre part de donner en échange de Castro le château-fort d'al-Matmar, une possession d'Ibn Di-l-Nun qui se trouvait à la limite de nos territoires respectifs. Il me garantit cet échange, dont j'essayai de mon mieux de repousser le principe, mais en vain, comme il arrive le plus souvent quand il s'agit de tractations entre un personnage puissant et un homme faible. Un accord en conséquence fut rédigé en présence d'Alphonse ; ce document défendait toute agression d'un prince musulman contre un autre. Il y fut stipuler quel serait le montant du tribut annuel que nous aurions à lui verser. Pour ma part, il le fixa à dix mille mitqāls par an. Il me parla avec douceur, me disant :

« Ibn ‘Ammar aurait voulu que je fasse preuve de mauvaise foi à ton égard ! A Dieu ne plaise que l’on sache par le monde qu’un homme comme moi, puissant parmi les Chrétiens, soit venu te trouver, toi qui es un grand personnage de ta race, pour te trahir ensuite ! Demeure en paix ! Je ne t’assujettirai à rien d’autre chose qu’au paiement du tribut que tu m’enverras chaque année sans retard. Si tu en diffères l’envoi, tu recevras la visite de mon ambassadeur, et ton séjour t’occasionnera des dépenses ! Il faudra donc mieux pour toi t’empresse de verser l’argent ! »

J’acceptai ses paroles, étant d’avis que le paiement de dix mille mitqāls par an, grâce à quoi je me mettrai à l’abri de ses méfaits, valait mieux que la perte des Musulmans et le ravage du pays, moi-même n’étant point en tout état de cause en mesure de le rencontrer sur un champ de bataille et de lui faire pièce, en sachant bien que je ne trouverai parmi les sultans d’al-Andalus pour m’assister que des gens qui le pousseraient à me perdre. La situation redevint paisible, et cette période de paix, de trêve et de bien-être ne fut obscurcie par aucun trouble.

Prise de Tolède par Alphonse VI

La faveur divine me valut ensuite d’être délivré du mal que m’avaient causé les interventions d’Ibn ‘Ammar, lorsque je fus débarrassé de son voisinage et qu’il alla s’occuper des affaires de Murcie ; ce fut également l’époque où disparurent de mes côtés Samaya et ses partisans. Déjà auparavant, (al-Ma’moun) Ibn Di-l-Nun était mort, au moment où il avait vu ses espérances se réaliser à Cordoue : tout al-Andalus avait tremblé devant lui, et il avait rempli de crainte les autres princes du pays. Il ne survécut en effet que peu de temps à son entrée dans cette ville. Il en advient souvent ainsi des choses, au terme de leur perfection ! Ceux qui savent dévoiler l’avenir avaient d’ailleurs prédit que lorsqu’il prendrait Cordoue, ses jours seraient à leur fin, car le déclin suit l’apogée. Puis, son petit-fils, (al-Qadir), qui lui avait succédé, fut déposé, les habitants de son royaume s’étant révoltés contre lui, et il alla se réfugier auprès d’Alphonse. Celui-ci le renvoya à Tolède, en le tenant sous son joug et sa tyrannie, pour obtenir de sa part le versement de sommes considérables. La plus forte charge qu’il s’imposa vis-à-vis du roi chrétien fut lorsqu’il acheta à celui-ci un château-fort situé près de Tolède pour cent cinquante mille mitqāls en monnaie de bon aloi, et qu’il fut lui verser chaque soir cinq cent boisseaux de grains, à titre de *diyāfa*, tout le temps qu’il séjourna auprès de lui. Ce furent ses sujets qui durent lui fournir de quoi faire face à ces obligations, et il les réduisit ainsi à la misère. Alphonse demeura campé auprès de Tolède, qui finit par passer en

sa possession. Il donna en échange au prince de cette ville celle de Valence, et il ne s'opposa pas à ce qu'il y transportât sa famille et ses richesses, à l'exception toutefois de l'or et de l'argent. Le petit-fils d'Ibn Di-l-Nun, pendant son si court règne à Tolède, n'avait eu d'autre préoccupation que la perte du vizir de son grand-père, al-Hadidi, grâce aux efforts déployés dans ce sens par les ennemis de ce personnage ; qui ne cessaient de le calomnier. Dans sa méchanceté, il jugea même que son exécution aurait plus de portée s'il en confiait le soin à des gens que son grand-père avait fait incarcérer en toute connaissance de cause. Il les fit relâcher et les excita contre le vizir. Celui-ci étant tombé entre leurs mains, ils lui firent subir les pires outrages dans leur désir de vengeance. Ces gens furent la principale cause de trouble dont souffrit le royaume d'Ibn Di-l-Nun : c'étaient les Banū-l-Lawaranki, les Banū Mugit et ceux qui avaient embrassé leur parti. Ce prince aurait pu se passer de leur concours pour faire périr le vizir ; mais son apathie et la faiblesse de son jugement l'empêchaient d'accomplir le moindre acte judicieux.

Prise de Dénia par Ibn Hūd

Ce fut également dans le même temps qu'Ibn Hūd se rendit maître de Dénia, en profitant du manque de troupes et de l'amour de l'argent du seigneur de cette ville. Le vizir de ce dernier, Ibn al-Royolo, l'avait quitté pour se rendre à Saragosse et avait engagé Ibn Hūd (**al-Muqtadir ou al-Mutamlan**) à jeter son dévolu sur Dénia. Il intrigua si bien auprès de ce prince que celui-ci s'empara de la ville par surprise et sans difficulté et s'y appropria de grandes richesses, car le trésor de cette ville était considérable. Le seigneur de Dénia, le fils de Muyahid, devait demeurer chez Ibn Hūd, entouré d'égards, jusqu'à sa mort.

Le prise de Dénia fut d'une influence néfaste sur l'esprit d'Ibn Hūd, qui aspira à s'emparer de nouveaux territoires et cessa de se consacrer comme auparavant à la guerre sainte contre les Chrétiens. Il fut pris du désir de s'approprier Valence et, dans ce but, donna des sommes considérables à Alphonse. Or, comme nous l'avons déjà montré, Alphonse, tout en prenant l'argent, se gardait bien de donner à qui que ce fût l'assurance formelle de son concours en vue de la prise d'une ville. D'ailleurs, peu après la prise de Dénia, Ibn Hūd mourut, ayant vu se réaliser ses espérances concernant cette ville. L'astrologue Ibn al-Jayyat avait prédit tous ces évènements, et j'avais lu dans l'un de ses écrits sa prédiction avant d'en être le témoin personnel. Ce qui arriva à Ibn Hūd à Dénia fut du même ordre que ce qui arriva à Ibn Di-l-Nun à Cordoue : la prise de possession de Dénia secoua en effet fortement al-Andalus, dont

tous les princes furent saisis de crainte quand ils surent que cette ville avait été enlevée sans combat et dans le minimum de temps ; chacun d'eux se mit alors à prendre les dispositions nécessaires pour se prémunir contre une attaque éventuelle de sa part, jusqu'au moment où Allāh les en délivra ; il mourut au cours des hostilités et sur le point de voir se réaliser son espoir. Il eut pour successeur son fils al-Mu'tamin, qui mourut bientôt. Ce prince s'aperçut des mauvais agissements du vizir de son père, Ibn al-Royolo, qui essayait de jouer à ses côtés vis-à-vis d'Alphonse le même rôle qu'Ibn 'Ammar et de prendre sur ses contemporains une influence prépondérante, par ses artifices et son souci de dominer. Il ordonna alors son exécution. A sa mort, al-Mu'tamin eut pour successeur son petit-fils al-Musta'in, celui qui aujourd'hui gouverne (Saragosse comme vassal des Almoravides). Al-Mu'tamin était un personnage savant, qui avait étudié les livres ; il s'intéressait en même temps à la divination, ce qui lui permit de savoir que sa fin était proche. Il ne se réjouissait pas du fait d'être roi et menait une vie le plus souvent ascétique. Un des principaux officiers de son armée, qui prenait part à son conseil, m'a dit qu'il leur montrait son trésor, bien supérieur à celui de n'importe quel autre roi. Comme les personnes présentes l'en félicitaient, il leur répondit : « Qu'en ferai-je ? La vie est courte, et quand j'en sortirai, je n'entrerai dans ma tombe qu'avec un linceul ! » Ces propos les attristaient, et il finit par mourir. Le frère d'al-Mu'tamin, Mundir, commandait à Dénia ; leur père al-Muqtadir, qui dans sa vieillesse, l'y avait envoyé, ne lui avait pas laissé d'argent, dans la crainte qu'il ne fît opposition à son frère, tant il était irritable et violent. Mais quand al-Muqtadir mourut, la brouille se déclara entre les deux frères. Mundir ne voulut pas se soumettre à al-Mu'tamin, ni même le juger son égal, car il était sûr de la fidélité de ses troupes, grâce aux largesses qu'il leur faisait sur ses propres ressources. Il mourut, postérieurement à son frère, et eut pour successeur un jeune fils, dont le vizir administra la principauté.

Révolte d'Ibn 'Ammar contre al-Mu'tamid

Quant à Ibn 'Ammar, il était déjà à cette époque sur le point de se trouver en désaccord avec al-Mu'tamid. Il obligea son maître à entreprendre la conquête de Murcie, et lui causa ainsi des soucis et des dépenses. On sait comment le fils d'al-Mu'tamid fut fait prisonnier au cours de cette expédition. Ibn 'Ammar resta longtemps occupé par cette affaire de Murcie, rassemblant des troupes et déboursant de l'argent, en faisant croire à son souverain que c'était pour son compte personnel ; il voulait en effet prendre Murcie comme siège d'une principauté

indépendante dont il serait le chef, et c'est bien ce qu'il fit. Les gens versés dans la science des prédictions et l'astrologie disaient que le royaume des 'Abbadides durerait jusqu'au moment où ils parviendraient à Tudmir et qu'ensuite leur dynastie prendrait fin. On craignait donc pour elle, en voyant les efforts déployés par Ibn 'Ammar pour prendre Murcie ; mais la chute des 'Abbadides ne se produisit que quelque temps après, au moment fixé par le destin. Une fois Murcie prise, Ibn 'Ammar s'y conduisit de la façon la plus détestable ; son mépris des gens, sa mauvaise conduite, sa passion du vin lui valurent bientôt la haine des habitants. A al-Mu'tamid, il ne témoignait qu'une soumission qui frisait la révolte, et il alla jusqu'à s'attaquer en public à son honneur et à le ridiculiser pour des travers dont Allāh lui avait fait la faveur de le dispenser pourtant : il agissait ainsi à la façon des gens vils et des hommes de la rue. Ibn Rasiq vint à ce moment à Murcie, où son influence était grande ; il tressa un réseau d'intrigues dans les châteaux voisins en y plaçant des acolytes, et dans la ville même, il se fit des partisans en profitant de l'inattention d'Ibn 'Ammar, tout occupé à ses plaisirs. Quand Ibn 'Ammar se rendit compte de ce qui se passait, il quitta Murcie, afin de se charger d'une mission auprès du roi chrétien, sous le prétexte de s'occuper du sort des territoires du Levant, qui se trouvaient au voisinage et qu'il arriverait peut-être à annexer, ainsi Santa Maria (Albarracin), et pour réparer les dommages que lui avait causé à Murcie Ibn Rasiq, contre lequel il était impuissant, vu l'acharnement de celui-ci à le perdre. Il se mit donc en route pour aller rejoindre Alphonse. La première chose qu'il fit fut d'essayer de se gagner des Tolédans en tâchant de convaincre ces derniers d'avoir à se gouverner eux-mêmes et de payer le tribut au roi chrétien en se passant d'un prince. Dans ce but, Ibn 'Ammar se rendit à Tolède, comme s'il était chargé de mission, alors qu'Ibn Di-l-Nun se trouvait dans cette ville ; son arrivée coïncida avec la présence devant Tolède du camp d'Alphonse : c'était l'époque où le prince (hayib) de Tolède avait été ramené dans sa capitale, après sa déposition par les habitants. Ibn 'Ammar était soi-disant venu pour tenir sa promesse (de rétablir Ibn Di-l-Nun sur son trône), mais avec l'intention d'agir tout au contraire et de le faire périr. Ce complot fut éventé, et le prince tolédan eut le dessus sur la bande des révoltés. Ceux qui échappèrent se réfugièrent auprès d'Alphonse, et Ibn 'Ammar prit la fuite.

N'ayant pu mener à bien son entreprise auprès d'Alphonse, Ibn 'Ammar alla trouver le prince de Saragosse et se mit à son service pour lui procurer la possession de Segura (*Saqura*), où il devait être pris par la suite pour être envoyé à al-Mu'tamid. Quand il fut assuré qu'Ibn 'Ammar s'était établi auprès d'Ibn Hūd, Ibn Rasiq prit le pouvoir à sa place à Murcie, dont il s'était concilié la sympathie des habitants, et ceux-ci se félicitèrent de la façon dont il les gouverna. Dès lors, Ibn 'Ammar n'essaya plus de revenir à Murcie et demeura au service

d'Ibn Hūd, le prince de Saragosse. Mais à peine installé dans ce pays, il y mit le feu par ses intrigues. Il fut chargé d'une ambassade auprès des Catalans (*Ifrāny*), et Ibn Hūd le traita avec égards et le rapprocha de lui dans l'espoir d'en retirer les mêmes bénéfices qu'al-Mu'tamid ; Ibn 'Ammar avait en effet acquis (aux yeux d'Ibn Hūd) une réputation que lui avaient valu non ses propres actes, mais la chance de son maître. L'inimitié qui venait de se faire entre Ibn 'Ammar et al-Mu'tamid avait été provoquée par al-Rasid, le fils de ce dernier ; car Ibn 'Ammar, dans sa scélératesse, faisait preuve à l'égard des fils de son maître d'un vain orgueil, les tenait étroitement en tutelle et s'aliénait, par sa méchanceté, les proches du prince qu'il aurait dû traiter avec respect. Al-Mu'tamid cependant faisait preuve à son égard de patience, en tenant compte aussi du fait qu'il avait su s'attirer la sympathie des Chrétiens et s'était ingénié à gagner leur confiance : aussi, quand survenait de leur part quelque ennui, c'est lui qu'il envoyait auprès d'eux, et la situation, jusque-là critique, redevenait meilleure ; mais ces résultats n'étaient acquis par Ibn 'Ammar que grâce à l'argent de son maître et la fortune de son règne, tandis que lui, dans son ignorance, se figurait que c'était grâce à ses dons personnels, et il s'en faisait attribuer le mérite. Pour tous ces motifs, al-Mu'tamid en arriva à concevoir à son sujet une telle irritation qu'il employa pour le perdre tous les moyens dont il disposait. Allāh finit par le faire tomber en son pouvoir et il lui réserva le châtement indispensable, que personne n'avait plus que lui mérité. Voici comment : Segura avait été évacuée par al-Mu'tamid, et celui qui s'y était installé, un esclave de Siray al-dawla, avait formé le projet de la faire passer aux mains de ce dernier prince. Quand Ibn 'Ammar arriva à Saragosse, il alla trouver cet esclave, dans l'espoir de le ramener à l'autorité d'Ibn Hūd. Mais l'autre le fit prisonnier et l'envoya à al-Mu'tamid, qui le fit exécuter de la façon la plus honteuse. Après ces évènements, Ibn Rasiq prit la décision de rejeter l'autorité d'al-Mu'tamid, et crut se justifier en disant : « Il ne m'a point donné le commandement de Murcie ! » Il prétendit que c'étaient les habitants de la ville qui l'avaient choisi et qu'Ibn 'Ammar, en la quittant, l'avait mis à sa tête. – Je raconterai plus loin ce qu'il advint de lui par la suite, quand je parlerai des Almoravides (qu'Allāh les illustre !) et de leur tentative contre Aledo, au cours de laquelle il joua le rôle que l'on sait.

Signature de la paix avec le roi de Séville

Tous les gens ne savent pas les dessous des affaires telles que je les expose moi-même. Ce qui prouve bien ce que j'ai dit plus haut des bonnes dispositions d'al-Mu'tamid et de son amour de la paix, c'est que du jour où ce scélérat d'Ibn 'Ammar disparut de son gouvernement, aucun trouble ne s'éleva plus dans nos rapports à tous deux. Il me témoigna en toute chose de l'exactitude, et j'en fis autant à son égard. Nous conclûmes un nouveau traité, relatif à des échanges acceptés de part et d'autre, mais qui ne s'appliquaient pas à mes anciennes possessions tombées depuis longtemps en son pouvoir, sous le règne d'al-Muzaffar : c'était une conséquence de la guerre, et je n'avais aucun intérêt à les réclamer et à risquer de compromettre la paix. La situation se stabilisa et chacun de nous se serait jugé satisfait de son royaume, s'il n'y avait eu un danger extérieur, la menace chrétienne contre notre pays. Là, le péril ne faisait qu'un pour nous, et l'assistance mutuelle nous était dictée par les circonstances. Si notre affaiblissement ne nous permettait pas de la concevoir sous la forme de secours matériels réciproques, du moins pouvions-nous nous associer pour les négociations et les décisions à arrêter, et pour nous avertir l'un l'autre des circonstances pouvant échapper à l'un de nous. J'en suis venu dans ce qui précède à rapporter quelques-uns des événements qui se déroulèrent dans al-Andalus à cette époque et dont l'histoire est bien connue, et à ne pas faire état des autres versions de ces événements, la vérité se trouvant toujours d'un seul côté et une nouvelle répandue dépassant toujours la réalité telle qu'on l'a vue. Aussi n'en ai-je relaté que ce qui peut être saisi par la raison et en ai-je retranché les points provenant d'exagérations ou sujets à controverses. Quand il m'est arrivé de faire le récit d'un événement de mon règne auquel j'ai pris part ou dont j'ai été le spectateur, j'ai pu au contraire m'y étendre davantage, l'exposer jusqu'au bout en toute connaissance de cause, en donner les motifs secrets et non les motifs extérieurs et l'expliquer de la façon la plus subtile ; car on est, pour s'étendre sur la relation d'évènements auxquels on a pris part, plus persuasif et plus précis que lorsqu'il s'agit d'en décrire d'autres dont on a été le témoin sans y avoir été personnellement intéressé ; de même, relater de *visu* une chose, même sans qu'elle vous concerne, vaut mieux que se faire l'écho d'une autre qu'on a entendue de tiers et de la vérité de laquelle on n'a pu se rendre compte : il n'en faut alors rapporter que ce qui est raisonnablement acceptable et préférer lui donner une forme plus vraisemblable que celle qui a davantage cours parmi la masse, mais on risque alors d'être accusé de ne pas dire la vérité. Telles sont les raisons pour lesquelles j'ai résumé de nombreux détails des événements

connus relatifs à al-Andalus et je me suis borné à m'étendre sur ceux d'entre eux qui me concernaient, y ayant pris une part active ou en ayant été le témoin oculaire : la vérité historique est d'un grand secours à l'homme qui veut faire une description en vers ou en prose, qu'il s'agisse de louange ou de blâme ; s'il a en effet le moyen de laisser courir sa veine, il peut développer son récit et s'y montrer éloquent, même s'il fait preuve d'un peu d'exagération, ce qui n'est possible que s'il s'agit de choses communes et courantes ; dans les deux cas, il sera cru, puisqu'il s'agira de choses bien connues. Une autre raison est que mon livre a pour objet particulier la description de mon royaume ; mais de même qu'une tradition prophétique suppose parfois le rappel d'autres traditions, il peut arriver qu'on soit dans l'obligation de faire une digression dans son récit, ou citer un proverbe, qui s'applique à un fait relaté, pour enjoliver son discours, renforcer un argument ou contourner la vérité à l'aide de périphrases.

Destitution du vizir Samaya

Lorsque la situation fut devenue meilleure et que mon royaume eut recouvré la tranquillité, grâce à la paix avec al-Mu'tamid et le traité de trêve avec le roi chrétien, auquel je me résignai à payer un tribut annuel, je pris la décision de remettre de l'ordre à l'intérieur de mon territoire, de faire des enquêtes sur mes sujets et de me rendre compte si les gouverneurs de mes districts étaient équitables ou injustes. Quand les gens à mon service et ceux dont j'étais en droit de supposer la fidélité s'aperçurent de mon intention, ils se mirent tous à qui mieux à me faire connaître ce qu'ils savaient et à m'éclairer sur ce que j'avais ignoré à l'époque de troubles qui avait précédé. Mais je n'acceptai les dires de l'un sur l'autre qu'après mûre réflexion et en ne cherchant que la vérité, de peur qu'un rapport défavorable sur quelqu'un ne fût dicté à son auteur par des motifs de haine personnelle ou de vengeance impie. Samaya, le vizir de mon gouvernement dont j'ai déjà parlé, eut vent de mon dessein. Cela lui causa du trouble et du souci, et il s'en plaignit à ses contribuables. « Notre seul désir, leur dit-il entre autres choses, a été de dominer ce prince et d'avoir la haute main sur son gouvernement pendant tout le temps de sa jeunesse. Mais maintenant, nous ne trouverons pas le moyen de l'écartier de la conduite des affaires : nous n'avons pas de partisans pour nous assister, et nous ne pouvons plus prétexter son jeune âge, ni pour justifier aux yeux du peuple sa mise à l'écart, ni pour nous valoir de la faiblesse de son jugement ; d'autant plus qu'actuellement ce qu'il se propose, c'est de se rendre compte de la situation de son royaume et d'enquêter sur elle. » On

lui répondit : « Tu ne pourras rien faire de plus que d’user de ménagements avec lui, de flatter ses désirs et de le contrecarrer le moins possible. Sans quoi, tes ennemis pourraient te faire tomber entre leurs mains et ceux qui te haïssent se réjouir de ton malheur ! Quant à lui, s’il te voit lui accorder ce qu’il désire, il ne tardera pas à trouver ennuyeux le soin des affaires et le travail qu’elles nécessitent et à te confier le pouvoir. Tu seras dès lors libre d’agir comme il te plaira, tandis qu’il sera distrait par autre chose et plongé dans ses plaisirs. Tu n’auras qu’à l’occuper avec des femmes, et c’est pourquoi hâte-toi de lui acheter des esclaves. Nous ne sommes pas sûrs qu’il ne te garde pas rancune de l’avoir jusqu’ici empêché de se livrer à ces plaisirs, car nous pensons de lui ce qu’il faut penser de quelqu’un de son âge ! »

Samaya fit donc ce qu’on lui dit, mais cette décision qu’il prit alors fut une chance pour moi et fournit le moyen de réaliser mon espérance d’arriver à avoir seul en main les affaires de mon royaume. En effet, il commença à fomenter dans les places-fortes des intrigues contre moi au moyen de ses cousins, en particulier et avec le plus de force dans la ville d’Almuñécar. En même temps, il me laissa faire tout ce que je désirais, acheta des esclaves, et m’incita à sortir dans la campagne pour des parties de plaisir, afin de faire ainsi étalage de bons sentiments à mon égard. Cet homme savait d’ailleurs réfléchir et avait peur de voir les choses prendre une mauvaise tournure. Déjà auparavant, il avait été saisi de crainte pour le motif suivant : des gens qui étaient ses ennemis avaient fait de toutes pièces des lettres à mon nom adressées à un groupe de Sanhadja et leur donnant l’ordre de le mettre à mort. J’étais tout à fait étranger à cette affaire. Il arriva à se procurer ces lettres, me fit partager ses soupçons et ordonna l’exécution des personnes nommées dans cette correspondance et aussi de certaines femmes du harem de Bādīs supposées avoir trempé dans le complot.

Toutes ces circonstances furent comme les prémisses de sa destitution. Au moment de notre départ pour Guadix sur son conseil, je me rendis compte du fond de sa pensée en y réfléchissant et en rapprochant certains faits les uns des autres, et je me dis : « Voilà un homme qui a pris l’habitude d’exercer l’autorité à sa guise et s’aperçoit que, contre sa volonté, je préside maintenant aux affaires du gouvernement. Ce n’est pas de son plein gré qu’il vient de se comporter comme il l’a fait, car, dans toute affaire où l’homme est contraint d’agir, on ne saurait être sûr qu’il n’en viendra point à délaïsser cette affaire et à s’en détourner, du moment où il se sentira à l’abri des conséquences dangereuses de son acte ! Je devrai donc toujours supporter de sa part des gestes contraires à la bonne marche des choses ! Si je laisse échapper l’occasion présente, je serai comme ayant été mis en garde contre soi-même, va se jeter spontanément dans les pires dangers. Que je ferme les yeux cette fois-ci et

qu'il recommence, que je constate de nouveau qu'il me dessert, je ne pourrai plus rien contre lui, car les précautions qu'il prendra pour sa personne seront plus efficaces que ma décision ; celle-ci surviendra contre lui à l'improviste, sans que je l'aie longuement pesée et sans y avoir longtemps réfléchi. Or les occasions passent aussi vite que les nuages ! Tant que je suis libre de faire de lui ce qui me plaît, que je n'attende pas un autre moment où il risquera d'être libre de faire alors contre moi ce qui lui plaira.» Samaya aurait voulu que la nouvelle de sa destitution fût répandue dans la capitale, au moment où tout était prêt pour notre voyage. Mais je fus d'avis qu'il fallait attendre pour cela le moment de notre départ de Grenade, afin que l'effet de surprise fût plus grand et que tout espoir fût ôté à mes sujets. Je pensai également que si je faisais connaître cette décision, moi-même étant dans la capitale, il se mettrait en rapport avec ses clients, ne dirait rien à personne et que sa femme susciterait des intrigues dans le palais. Quand donc nous fûmes arrivés à Guadix, je fis suggérer à la population qu'elle pouvait se plaindre des actes d'arbitraire dont elle avait été victime. Le gouverneur de la ville était alors Ibn Abi Yus, un client de Samaya. Saisi des réclamations des habitants, je le fis arrêter. Les gens désapprouvèrent alors mon vizir et se soucièrent peu du sort qui lui advenait. Je réunis ensuite la population d'une part, et les vizirs d'autre part, et fixai exactement à ces derniers les limites de leurs attributions, pour éviter qu'entre mes sujets et moi, il y eût désormais le moindre intermédiaire. J'ordonnai à Samaya de s'occuper uniquement de ses propres affaires et ajoutai que je ne voulais, pour celles de mon gouvernement, d'autre vizir que moi-même. Je fixai à chaque fonctionnaire la ligne de conduite qu'il avait à tenir et dont il ne devait pas s'écarter. Tous les vizirs se réjouirent de ma décision, du moment qu'ils étaient traités sur le même pied. Je leur donnai libre accès auprès de moi, pour leur permettre de me présenter leurs affaires en dehors de l'intermédiaire de l'ancien premier ministre, qui devenait leur pareil, sinon leur inférieur. Mes sujets furent satisfaits de la destitution de leurs oppresseurs. Je révoquai tous ceux sur lesquels pesait un soupçon de malhonnêteté. Je nommai de nouveaux gouverneurs des territoires, afin de rénover mon gouvernement. Je destituai les parents de Samaya des commandements de châteaux-forts qu'ils avaient reçus. Quelques-uns parmi eux, apprenant ma décision, avaient pris la fuite et abandonné leurs postes, si bien que les garnisons m'avaient fait demander de nouveaux chefs. Tout cela se fit sans difficulté. Il ne resta qu'un cousin de Samaya, le gouverneur d'Almuñécar; l'ancien ministre, craignant des représailles de ma part s'il le laissait faire, me mit au courant et me demanda d'envoyer dans cette ville un nouveau gouverneur, lequel remplaça l'autre, qui fut destitué. Zawi me demanda de ne pas laisser son

frère Balbar à Guadix. La fortune la plus grande marqua tous ces évènements, qui coïncidèrent ainsi, grâce à la décision divine, avec la fin de ma période du vizirat de Samaya. Puis j'accordai à ce dernier l'*amān* ; je lui laissai la libre disposition de ses biens, à l'exception de l'or et de l'argent ; je lui attribuai un fief pour son entretien et lui donnai l'ordre de venir assidûment à mes audiences, en l'assurant qu'il serait traité avec honneur tout le temps que je vivrais. Il accepta sa nouvelle condition et me témoigna sa soumission en toutes choses, sans la moindre défaillance ni la moindre tentative extérieure de rébellion : il était en effet de tempérament craintif et manquait d'audace pour se lancer dans de graves entreprises ; il ne trouvait pas non plus de partisans qui pussent l'assister. Bien assuré de ses dispositions d'esprit, je lui accordai donc l'*amān*, et un laps de temps assez long s'écoula pendant lequel il se rendit régulièrement à mon conseil, bien que dépourvu de la moindre charge, et ne cessa d'y être assidu. Les dignitaires qui avaient contribué à sa chute eurent alors peur qu'il ne revînt en place : la haine qu'ils lui témoignaient continuellement, les médisances qu'ils lui attribuaient et leur crainte de le voir se départir de son attitude de soumission les portaient à croire que je me rendrais compte qu'il ne fallait pas, dans mon intérêt même, le laisser demeurer plus longtemps dans la ville ; peut-être même, pensaient-ils, certaines calomnies qu'ils lui attribuaient me dicteraient sa mise à mort. Je n'avais pas alors la possibilité de le châtier du crime qu'il avait commis vis-à-vis de la famille royale elle-même, quand il avait décidé l'exécution des princesses dont j'ai parlé et des gens qui avaient été de connivence avec elles ; en effet, en même temps que lui, des sayjs Talkata avaient trempé dans ce complot. Son exécution m'aurait ainsi valu la désapprobation de tous et le risque de compromettre la situation du royaume ; ce risque et les conséquences qu'il pouvait entraîner ne valaient pas l'application d'une peine pour un crime antérieur. Aussi jugeai-je sage de décider simplement le départ de Samaya, sans le mettre de nouveau au pilori et sans lui infliger un châtement trop dur, afin de me concilier par là la sympathie des gens et montrer mon désintéressement des richesses d'autrui. Samaya s'en alla donc et prit la route d'Almería avec ses serviteurs et ses bêtes de somme chargées de ses meubles, de toute sa garde-robe et de ses objets de literie. Là, al-Mu'tasim le traita avec bienveillance, avec une arrière-pensée à mon égard : il avait en effet l'espoir que je replacerais plus tard Samaya dans sa charge, et qu'alors celui-ci lui tiendrait compte, dans nos rapports ultérieurs, de la façon dont il avait traité. La femme de Samaya s'en alla elle aussi, avec de nombreux bijoux ornés de pierres précieuses, sans compter l'argent monnayé qui put échapper à nos investigations ; je ne me fis restituer que les pièces d'or et d'argent que je lui avais données de ma main au début de mon règne, au moment où l'on ouvrit le trésor royal ; je ne savais pas exactement à combien, au

cours de l'exercice de sa charge, s'étaient élevés ses gains, et je ne fis pas d'enquête à ce sujet.

Hostilités contre le prince d'Almería

Après en avoir terminé avec Samaya, je m'attachai de mon mieux et complètement à m'occuper des affaires du pays et des sujets, et je désignai des personnages de confiance pour faire des enquêtes, contrôler les comptes et renvoyer devant moi les plaintes relatives aux abus de pouvoir (*mazalim*). Il en fut ainsi durant un long espace de temps. Puis, après le départ de Samaya pour Almería, j'appris qu'il avait parlé avec mépris de ma principauté à Ibn Sumadih et que, connaissant comme tout le monde l'ambition bien connue de ce souverain (qu'Allāh lui fasse miséricorde !), il avait encouragé à s'en rendre maître ; mais le prince d'Almería, en dépit de sa grande cupidité, manquait d'audace et était faible. Il fut très impressionné par ce que lui dit Samaya et conçut l'espoir qu'en se conciliant ce dernier, et en le traitant avec familiarité, il trouverait grâce à lui l'occasion de faire tourner les choses à son avantage, de la même manière qu'il en avait été avec le juif. Dans le même temps, il se trouva qu'un conflit éclata entre les gouverneurs (le mien et le sien) du district compris entre Fiñana et al-Munturi. La possession de ce district dépendait avant tout de la restauration du château d'al-Munturi. Lors de mon voyage à Fiñana, j'avais envoyé à Ibn Sumadih un messenger pour lui faire connaître que je me rendais à cet endroit et lui demander de me donner les villages du voisinage de cette place, qui, à cause de leur proximité, devaient normalement lui être rattachés ; et je lui avais fait, en vue de cette remise, les propositions de dédommagements les plus libérales. Mais il répondit entre autres choses à mon messenger : « Je n'accepte rien de pareil ! On ne prend possession des territoires qu'en y bâtissant des châteaux-forts et en les occupant militairement ! » Dès lors, sachant combien cette place était vitale pour Almería, ayant par ailleurs appris que Samaya avait excité son avidité, et irrité par sa réponse en ce qui concernait les villages que je lui avais demandés, je ne perdis pas de temps et fis restaurer en hâte la place d'al-Munturi, qui bientôt devint un solide point d'appui, où je plaçais une garnison de soldats intrépides. Cela mit Almería en situation gênante, et le prince de cette ville se vit dans l'obligation de remettre en état plusieurs autres châteaux, où il craignait de me voir arriver avant lui, afin de compenser grâce à eux la perte d'al-Munturi. Mais c'est moi qui, très activement, les fis restaurer. Tous ces châteaux formèrent une ligne de protection des confins de mon territoire, empêchant tout passage et formant au contraire une menace pour

ceux du royaume d'Almería. Ce fut un dur coup pour Ibn Sumadih que de se voir ainsi devancer dans ses projets. Il ne pouvait envoyer de troupes contre un endroit sans qu'elles fussent battues, et nous fîmes prisonnier ses principaux officiers sous les murs de Torralbas (*Turrabalbas*). Le nombre des châteaux-forts remis en état face à son territoire s'éleva à sept : j'avais donné l'ordre à leurs garnisons de ne pas maltraiter les gens du pays et de bien garder les alentours, pour couper court à toute tentative d'incursion sur mon territoire. Je n'avais d'ailleurs restauré ces châteaux que pour manifester ma force et me faire respecter, en attendant le moment où je ferais la paix avec Ibn Sumadih, après avoir conclu avec lui un traité et lui avoir fait reconnaître ma puissance.

Aussi bien, lorsque les chrétiens se jetèrent comme l'on sait sur al-Andalus, que je me vis assuré du succès si je voulais déclarer la guerre à Ibn Sumadih, qu'enfin je me rendis compte de son incapacité à prévoir les événements, je pris la décision de ne point persévérer dans mon attitude et de ne plus continuer à le harceler, en me disant : « Dans cette affaire, je suis parvenu à mes fins, et, quand je le voudrai, j'en tirerai tous les avantages possibles. Mais les résultats acquis me suffisent. Il vaut mieux laisser les choses en l'état et faire la paix avec son voisin, surtout quand il est faible, assurer son maintien, que préparer les voies à un adversaire puissant et indésirable ! »

Al-Muzaffar voyait clair quand il le raffermi sur son trône et le laissa subsister à ses côtés. Je n'ai qu'à l'imiter et à suivre son exemple ! « C'est pourquoi je fis la paix avec Ibn Sumadih, donnai l'ordre de démanteler les châteaux-forts en question, et Almería sortit comme ressuscitée de son linceul. Après cette paix, Ibn Sumadih recouvra ses esprits, me fit des avances et devint à mon égard le plus sincère des hommes. Comme dit le poète, « la mansuétude de l'homme ne vaut rien s'il ne s'y mêle pas quelques précautions qui gardent du trouble sa pureté ». Nous fûmes donc dès lors liés par un traité d'amitié et réglâmes à l'amiable tous nos sujets de réclamations, légers ou importants, jusqu'au moment de notre chute à tous deux.

Hostilités contre Tamīm Ibn Buluggin, prince de Malaga

Peu de temps après, je fus de la part de mon frère Tamīm l'objet d'une noirceur qui ne fut pas de mon goût, après les succès que j'avais obtenus, la paix que j'avais conclue avec les sultans d'al-Andalus et ce que je venais de faire dans la région d'Almería. Il ne voyait pas la différence entre ma situation présente et celle du début de mon règne, au temps où égaré par mon jeune âge, je laissais les guerres civiles s'entrechoquer dans mes Etats et tout travailler contre moi. Il pensa qu'il en était toujours de même, et, du moment qu'on l'avait auparavant laissé faire, à cause de la mauvaise situation intérieure, ainsi que je l'ai déjà dit du début de son règne, il se crut autorisé à continuer à agir de la même façon. Ainsi, donc, il envoya ses galères attaquer Almuñécar et Jete (*Sāt*) et, après elles, une petite troupe de cavaliers faire des incursions sur le territoire voisin. Les habitants de cette région vinrent me trouver pour se plaindre. Je me dis alors : « Voilà un homme que le temps n'a pas rendu clairvoyant et que n'ont pas mûri les expériences ! Si je laisse poursuivre ses ravages et ne le châtie pas pour ce qu'il vient de faire, il continuera à exercer ses méfaits et se figurera que je ne réagis pas à cause de la crainte qu'il m'inspire ! Il recommencera de plus belle : mes exhortations et mes propos ne lui serviront de rien ! Il faut absolument le châtier et employer contre lui la force ! Car on est trop porté à mépriser une petite chose, qui ensuite grandit ! Si jusqu'ici j'ai fermé les yeux, c'était par crainte de certains évènements, et aussi parce que j'attendais de sa part un retour à de meilleurs sentiments et une vue plus juste des réalités. Mais si maintenant je restais coi et m'écoutais encore pour négliger de le mettre à la raison, ce serait faire preuve de faiblesse et me couvrir de déshonneur, en laissant impunis de tels abus ! »

Juste au même moment, il se trouva qu'al-Mu'tamid était occupé avec Alphonse, qui, sous prétexte de réclamer des redevances, était venu investir Séville et avait rendu critique la situation de cette ville. C'était donc le moment propice pour agir par surprise et profiter des évènements. Je me mis en route en personne en direction du territoire de la principauté de Malaga. Mais, par Dieu ! les occupants des châteaux-forts de cette région avaient à peine reçu la nouvelle de mon départ, à peine moi-même avais-je eu le temps de me mettre en marche ce matin-là, que je fus avisé de la reddition du château-fort d'Alcazar (*al-Qasr*) situé du côté de Zalia (*Sâliha*) et de la soumission de la garnison : cette place était toujours la première à embrasser la cause des vainqueurs et la dernière à la rejeter. Je me réjouis de cette bonne nouvelle et me rendis à Alhama (*al-Hamma*), afin de pouvoir, de cette ville, prendre les décisions nécessaires. Je me rendis compte que mon effort devait se porter contre Sajrat

Dumis, au château-fort qui commandait tout le pays de Riya (Reiyo) et en formait le point stratégique vital. La plus grande partie des troupes de Malaga s'y était réunie, avec les généraux du prince de cette ville. Cette épine arrachée, il serait dès lors facile d'enlever les autres places. Nous nous préparâmes à combattre et mêmes en déroute les occupants dès le premier assaut. La garnison, prise de peur, m'envoya au cours de la nuit des parlementaires pour demander l'*amān* : les soldats sollicitaient l'autorisation de s'en aller, avec leurs chevaux, la vie sauve. Je leur accordai une réponse favorable, pensant que par cette mesure de clémence, je rallierais à ma cause les autres châteaux. Ils évacuèrent la Sajra, où j'installai une garnison. De là, je me portai sur un château-fort que le prince de Malaga avait bâti pour couper les communications entre nos deux territoires, au moment où commença son attitude hostile que j'ai déjà décrite. A peine étions-nous arrivés devant cette place que ses occupants eurent tous leurs moyens annihilés, et elle fut enlevée : c'était le château-fort d'Astanir. Puis je me mis en route pour Torre del Mar (*Mariyyat Ballis*) qui tomba, et projetai de continuer en direction de Bizilyana.

Kabbāb ibn Tamit, qui était pour mon compte gouverneur d'Archinoda et d'Antequera, s'était conduit de façon injuste dans cette région et prétendait faire fi de mon ordre de destitution. Mais quand il apprit le succès que j'avais remporté sur ces châteaux, il eut peur que, débarrassé de tout autre soucis, d'arriver jusqu'à Bizilyana et me mit-il en garde contre ce projet. J'avais alors laissé derrière moi le château-fort de Monte Mas (Bentomiz), mais je me rendis compte que je ne pouvais entreprendre le siège de Malaga sans m'en être emparé : il risquait en effet d'empêcher le ravitaillement de parvenir aux colonnes. Je quittai donc la direction de Bizilyana avec Monte Mas comme objectif, en laissant croire à Kabbāb que je me rangeais à son avis, ce dont il se réjouit. Arrivé devant Monte Mas, je me trouvai en présence d'une grande place forte dans laquelle tous les habitants du voisinage s'étaient rassemblés. Je leur proposais de se soumettre à moi, mais ils refusèrent, craignant que, si le lendemain je conclusais la paix avec mon frère, ils ne fussent châtiés par lui. Je les rassurai sur ce point. Mais il y avait aussi dans la place une bande de scélérats auxquels je fis proposer de se ranger à mon parti. Je les laissai donc dans ces conditions réfléchir, en me contentant de placer à proximité des postes de surveillance, et je repris la route de Grenade. Sur le chemin de retour, d'autres châteaux-forts se rendirent à moi : ainsi Airos (*Airus*) et Sajrat Habib. Dès le début de mon voyage, la place de Riana avait été prise de force, et celle de Jotron s'était rendue : c'étaient les deux citadelles qui défendaient Malaga. Le prince de cette ville vit au cours de cette campagne s'échapper de ses mains vingt châteaux-forts. Un peu plus tard, je revins une seconde fois à Monte Mas. Les occupants, demeurés abandonnés à eux-mêmes et désespérant

de voir des renforts leur arriver, se rendirent, et je fis mettre cette place en état de défense. Je fis démolir ceux des châteaux qu'il n'était pas nécessaire de conserver, et rétablis la paix dans la région. Je fis une enquête sur le revenu fiscal qu'on pouvait en tirer et j'en fis consigner les résultats par écrit. J'assurai enfin la population de ma bienveillance.

Quand mon frère apprit ces évènements survenus à l'improviste et la défection de ses sujets, il eut peur de voir les habitants de Malaga s'en prendre à sa personne. D'autant plus qu'au moment de la prise de Monte Mas, j'étais venue devant sa capitale faire une parade militaire qui se déroula de la façon suivante :

Un groupe de combattants ennemis s'étaient repliés loin de l'endroit où je me trouvais moi-même et furent poursuivis par la plupart de mes soldats. Les gens de Malaga, voyant que ma suite était dès lors peu nombreuse, voulurent profiter de l'occasion, sortirent par la porte de Fontanella et chargèrent mon escorte. La mêlée fut très vive. Voyant mes compagnons en fuite et aux prises corps à corps avec les troupes de Malaga, je fis dresser les étendards et battre du tambour, une fois le premier moment de surprise passé ; quelques-uns de mes soldats vinrent ainsi se grouper autour de moi, après avoir vu les étendards déployés. L'engagement finit par tourner à notre avantage ; un certain nombre des miens faits prisonniers furent délivrés par mes troupes qui mirent en déroute celles de Malaga ; celles-ci comprenaient entre autres trois cent braves cavaliers de l'armée berbère, mais ils furent impuissants devant notre fermeté, et la plupart passèrent dans mes rangs. Certaines personnes de mon entourage, après ce vif engagement, me conseillèrent de faire demi-tour, en me faisant craindre l'arrivée à Malaga de renforts fournis par Ibn 'Abbad, chose que je jugeai impossible. Je leur dis : « Partir dans ces conditions serait preuve de faiblesse ! La nouvelle se répandrait alors dans le pays que notre retraite est la conséquence d'une défaite ! Il vaut mieux que nous restions deux jours, pendant chacun desquels nous ferons une parade à l'endroit même où s'est déroulé le combat. Ce sera ainsi une façon de leur dire : si vous avez quelques moyens, recommencez donc ce que vous avez fait ! » Je donnai l'ordre qu'aucun de mes soldats ne s'écartât. Il en fut comme je l'avais décidé ; nous levâmes le camp de manière honorable, et je rejoignis mon territoire, ayant tiré les résultats les plus complets de mon expédition. Si j'avais décampé aussitôt après cette rencontre, tous les châteaux qui s'étaient soumis à moi auraient été évacués, et le résultat eût été nul.

Malaga demeurant dans une situation critique, mon frère m'envoya une députation pour faire appel à ma bonté et me demander de lui pardonner et de lui remettre sa faute. Je réfléchis sur son cas et m'arrêtai à la solution qui me parut raisonnable. Je me rendis compte en effet qu'avide, emporté et irascible comme il l'était, la restitution des châteaux-forts lui donnerait

de nouveaux moyens d'exercer ses méfaits ; que si je lui rendais ses anciennes possessions, je ne pourrais plus rien contre lui et m'en aliénerais définitivement la population, au cas où par la suite j'aurais besoin de son concours : celle-ci se verrait livrée par moi à ses sévices, aurait peur de subir son châtement ; elle m'accuserait en même temps de m'être mal comporté à son égard et en rependrait la nouvelle partout, ce qui serait d'autant plus déplorable que nous avions échangé un pacte formel sous la foi du serment. Les gens de cette région avaient d'ailleurs donné à entendre qu'au cas où ils seraient replacés sous l'autorité de leur ancien maître, il refuseraient, entreraient en dissidence et livreraient leurs places à un autre prince que nous. Ces raisons m'inspirèrent une certaine crainte. Mais par la suite, je m'aperçus que je n'avais aucun profit à persévérer dans mon attitude vis-à-vis de lui, car il se pouvait que dans sa sottise, il abandonnât sa principauté à quelque autre prince, à l'exemple de ce qu'avait fait à Jaén notre oncle paternel Māksan : ce serait alors une calamité pour le pays et une grande honte pour notre famille que d'obliger mon frère germain à se réfugier auprès d'un autre que moi et à s'exiler. Au surplus, sa mère était encore en vie, ne l'eût-elle pas été que je l'eusse épargné quand même, car je l'avais suffisamment châtié. J'abandonnai donc libéralement à mon frère une région où je n'avais rien à craindre de la population, et dont la possession présentait pour lui une grande importance ; je fis évacuer en sa faveur les places de Riana et de Jotron, dont les habitants étaient chrétiens ; se trouvant placés entre nos deux territoires, ils ne pouvaient se rebeller contre l'un ou l'autre de nous. Je lui donnai également des villages pour lui faciliter son approvisionnement.

Les châteaux de la Garbiyya, tels que Cartama (*Qartama*), Mijas (*Misas*) et Humaris demeurèrent en son pouvoir. Je lui remis aussi Camara (*Qamara*), pays de céréales, pour qu'il pût disposer de terres arables. Par contre, je le privai de la possession d'autres endroits, dont je pouvais craindre de voir les habitants, à son instigation, jeter du trouble sur mon territoire. La situation fut ainsi bien rétablie, à la grande satisfaction de notre mère, et tout le monde s'en loua : j'avais respecté les liens du sang, je lui avais pardonné quand j'aurais pu ne point le faire et je l'avais puni de ses initiatives qui eussent pu être funestes. Il recouvra donc ses moyens, mais il me garda rancune, et l'on me rapporta ses médisances sur mon compte. Je ne m'y arrêtai pas, me disant : « J'aime mieux voir sa méchanceté se traduire par des paroles que par des actes, ce qui aurait sûrement eu lieu si je lui avais rendu les places-fortes. Je sais d'ailleurs qu'il se trouve dans une situation matérielle très favorable, grâce aux richesses laissées à Malaga par son grand-père, et qu'il n'a jamais besoin d'en dépenser un seul dirhem. Il n'a jamais eu à souffrir d'aucune révolte, à subir aucune mésaventure. C'est à moi qui me suis trouvé toujours en première ligne, obligé de tenir tête pour lui à la fois aux Arabes et aux

Chrétiens, de payer à sa place le tribut, alors qu'il était en repos. Il serait excessif qu'il disposât de moyens supérieurs à ceux qui lui suffissent pour obvier aux difficultés de son ravitaillement et à ses propres besoins pour faire la guerre et les dépenses qu'elle nécessite. » Je me trouvai bien d'avoir ainsi raisonné ; de son côté, il s'abstint, alors qu'il se trouvait en sécurité complète, de la plupart des méfaits qu'il commettait auparavant, meurtres ou actes d'oppression ; et même chaque fois que j'avais la visite d'un de ses messagers, habitant Malaga ou faisant partie de son armée, il ne manquait pas de me recommander de bien tenir mon frère et de me dire : « La façon dont tu l'as châtié a eu pour nous un résultat excellent et il nous laisse maintenant tranquilles ! Chaque fois en effet qu'il croit que tu le laisses libre de faire à sa guise, il se jette sur nous et nous plonge dans le mal. Tu as bien su ce que tu faisais, en conservant par devers toi ces places-fortes ; sans quoi, tu n'aurais jamais pu ensuite le réfréner ! » Les résultats de ces événements furent donc excellents : je rétablis la paix sur mon territoire en le maintenant à l'abri dans sa capitale, et j'évitai à notre mère l'affliction que lui eût causé sa perte.

Soulèvement du gouverneur Kabbāb

Mon gouverneur de la région d'Archidona et d'Antequera, Kabbāb ibn Tamit, avait été contrarié du succès de mes armes à Malaga ; il en eut du souci, assuré qu'il fut dès lors que c'était contre lui que j'allais diriger mon activité ; il avait pensé pouvoir persister dans son attitude hostile et continuer à ne me témoigner qu'une soumission frisant la révolte. Dans la période de troubles qui avait précédé, il avait pris comme principe de réunir des réserves d'approvisionnements en vivres, de s'emparer des biens d'autrui en coupant les routes et d'attirer à lui de partout des gens de mauvais aloi. Sa désignation avait été l'un de mes griefs contre Samaya, qui l'avait placé au commandement de cette région et la lui avait donnée en toute propriété ainsi qu'à ses cousins, jusqu'au moment où il eut à s'en repentir. Alors que j'avais entièrement fait la paix avec al-Mu'tamid Ibn 'Abbad, il fut un nouveau sujet de désaccord entre ce prince et moi ; il se mit à violer les conventions que nous avions échangées et ne cessa de faire des incursions (sur le territoire du royaume de Séville). A plusieurs reprises alors, je le fis avertir de ce que finiraient par lui valoir ses initiatives, et lui fis dire : « Du moment qu'un traité de paix est intervenu, il convient de le respecter. Si tu le violes, c'est que tu es de ceux qui cherchent à me faire du tort ! » Mais cela ne l'intimida nullement, et les avertissements lui furent inutiles, tant sa vanité et sa sottise étaient grandes.

A tout instant m'arrivaient des lettres d'al-Mu'tamid pour se plaindre de lui. Kabbāb conçut à mon égard une haine violente, mais ce fut une chance pour moi que sa maladresse vis-à-vis du parti sévillan et du mien. Les réclamations d'al-Mu'tamid se faisant plus pressentes, je dis à l'envoyé de ce souverain : « Je ne pourrai rendre la destitution de Kabbāb effective qu'à la condition de mettre tous mes soins à le combattre. Si je reçois de vous l'assurance qu'au cas où il serait obligé de se réfugier sur votre territoire, vous ne l'y accueillerez pas, je puis me porter garant de son renvoi ! » Le roi de Séville s'engagea vis-à-vis de moi à ne pas le laisser passer chez lui et à ne lui fournir aucun moyen. Confiant dans les termes de ma convention avec al-Mu'tamid, j'insistai vivement auprès de Kabbāb pour qu'il abandonnât les deux places (d'Archidona et d'Antequera). Mais cela ne fit que renforcer son attitude hostile. Sur le champ, il écrivit à Ibn 'Abbad pour le prier d'accepter la possession des châteaux-forts de la région. Al-Mu'tamid m'envoya sa lettre, en m'engageant à m'appliquer sérieusement à le réduire et à me débarrasser de lui. C'est ce que je fis. Ce fut là une nouvelle preuve de l'attitude équitable et conciliante qu'al-Mu'tamid, comme je l'ai dit plus haut, avait prise envers moi depuis qu'il s'était séparé d'Ibn 'Ammar. De mon côté, je devais pareillement bien agir à son égard, lors de l'affaire de Baeza ; quand les habitants de cette ville se révoltèrent contre lui, je lui renvoyai en effet la lettre qu'ils m'avaient adressée.

Quelque temps auparavant déjà, Kabbāb, se rendant compte des résultats que j'avais obtenus à Malaga et réfléchissant à son attitude rebelle, s'était dit à mon sujet : « Voilà ce qu'il a fait de son frère ! La population s'est soumise à lui ! Que va-t-il faire dès lors de moi qui ne suis que l'un de ses esclaves ! » La même réflexion vint à l'esprit du préfet de ma capitale (*sahib al-madīna*), Ibn Tagnaut, homme enclin au mal et plein d'orgueil. Ce personnage avait un frère qui commandait le château-fort de Yarisa, et auquel Samaya avait confié également le gouvernement de tout le district (*iqlim*) de Nimes : il était resté sept ans au commandement de ce château-fort et finit par adopter la même attitude de révolte que Kabbāb. Il conclut une alliance avec ce dernier, et ils se promirent par serment d'être solidaires l'un de l'autre, au cas où je voudrais prononcer la révocation de l'un d'entre eux. J'eus vent de leur accord, mais je décidai tout d'abord de régler l'affaire d'Ibn Tagnaut : c'était en effet la question plus importante à mes yeux, vu qu'il s'agissait de ma capitale, placée sous son autorité, de même que Yarisa l'était sous celle de son frère. Je jugeai qu'un accord avec al-Mu'tamid contre ce dernier était la chose la plus urgente, sachant qu'irrité comme il l'était contre Kabbāb, il ne chercherait pas à se récuser. Là encore, il m'accorda son concours le meilleur et m'envoya à bref délai des troupes qui devaient être pour moi un appoint de force si j'en avais besoin pour attaquer Yarisa. D'autre part, il s'employa de son mieux à servir d'intermédiaire entre le

révolté et moi-même, et il lui envoya un messenger lui dire : « Si tu as peur de ton maître, abandonne son château-fort, et je me porterai garant pour lui qu'il t'accordera la paix et l'*amān* et te traitera avec bonté. Mais si n'as pas confiance en cette promesse, viens me rejoindre, après que je t'aurai donné sous la foi du serment l'assurance que je ne te livrerai jamais à ton souverain ! » L'autre se bornera à répondre : « Et que ferez-vous du château-fort ? - Je le rendrai à son possesseur ! » Il refusa et dit : « Je n'ai qu'un désir : rendre maître de cette place quelqu'un qui fera goûter le mal au roi de Grenade et lui fera la guerre ! » L'ambassadeur d'al-Mu'tamid, Ibn al-Asbahi, qui avait servi d'intermédiaire, vint me trouver et me dit : « Décide-toi à aller assiéger cet homme ! Il n'y a aucun moyen d'arriver avec lui à une solution pacifique. Il est disposé au mal, et n'a d'autre que de te causer du dommage ! » Pendant toutes ces tractations, il coupait les routes, remplissait les habitants d'effroi, tuait des gens des caravanes dont il faisait monter les marchandises au château-fort : la nouvelle dans le pays en était claire comme le jour, et personne n'osait plus s'aventurer dans les parages. Je pris la résolution d'aller l'assiéger et je demeurai six mois devant son repaire, sans me soucier des dépenses qu'entraînait cette expédition, jusqu'au moment où sa situation s'affaiblit. Pendant tout ce temps, je lui faisais des avances et le faisais avertir que j'étais prêt au pardon. Son, frère, qui était mon prisonnier, reçut de moi l'ordre suivant : « Ecris-lui que si je m'empare de lui sans qu'il ait demandé la paix, je le ferai mettre à mort publiquement, mais que s'il n'attend pas pour se rendre et demander l'*amān* d'être pris, même si c'est une heure avant, il n'aura rien à craindre de ma part ! » Mais, par Allāh, des lettres de ce genre, n'avaient pour effet qu'accroître son attitude de rebelle, son insolence et sa stupidité. Enfin, Allāh me permit sa capture ; le château-fort fut occupé et on vit la fin des méfaits de cette famille, dont le pays fut purifié et les hommes délivrés. Je consultai les dignitaires et les juristes de Grenade sur le sort qu'il fallait réserver aux deux frères, et ils me conseillèrent d'agir suivant les paroles divines : « Certes, la rétribution de ceux qui combattent contre Allāh et son Prophète et s'appliquent à faire du mal sur la terre (sera la mise à mort, ou leur crucifixion, ou l'amputation de leurs mains et de leurs pieds...) ». Je jugeai qu'ils méritaient d'être mis en croix, et que ce serait pour eux un châtement plus terrible et plus amer que l'exil, lequel leur permettrait peut-être de nouveaux méfaits. Combien de musulmans attendaient leur exécution ! et par Allāh ! Je ne pouvais m'entretenir avec n'importe lequel des gens de mon pays, qu'il appartînt à l'aristocratie ou à la plèbe, sans qu'il me rapportât les mauvaises actions par lesquelles ils avaient fait du tort à tout le monde. Le jour de leur exécution fut pour toute la population un jour de grande fête, tant elle était satisfaite de se sentir enfin délivrée de leurs méfaits.

Quand à Kabbāb ibn Tamit, la nouvelle du sort des Banū Tagnaut augmenta encore sa sottise et son inquiétude et il écrivit, come nous l'avons déjà dit, à al-Mu'tamid. Je lui envoyai de mon côté un messenger pour lui proposer d'évacuer les deux places qu'il occupait. Il refusa et prit ses dispositions pour soutenir la guerre. Il rassembla des gardes, sema la peur sur les routes, y arrêta la circulation et répandit tout le mal que l'on sait. Je pris alors la résolution d'aller l'assiéger et donnai l'ordre qu'on réunit les troupes régulières et qu'on convoquât les contingents susceptibles d'être appelés, afin de les combattre. Tout se passa pour le mieux, et lorsqu'il se rendit compte de sa faiblesse et de son isolement, qu'aucun souverain n'était disposé à lui accorder un asile, il se soumit à moi et demanda son pardon, craignant qu'il ne lui arrivât la même mésaventure qu'aux Banū Tagnaut, pour n'avoir pas demandé l'*amān* avant d'être réduits par les armes. Je lui accordai le pardon qu'il sollicitait, pour que cela poussât ceux qui m'avaient offensé à faire le même geste et les engageât à ne pas désespérer de ma clémence ; la mesure prise la première, contre les Banū Tagnaut, devait au contraire servir d'avertissement et d'expérience aux révoltés qui ne demanderaient pas l'*amān* et persisteraient dans leur rébellion.

Dans toutes ces circonstances, je ne prenais de décision qu'après avoir longuement réfléchi à ses conséquences possibles et en laissant de côté les conseils des gens, j'avais en effet éprouvé leur manque de pénétration et la passion de leurs discours : les uns, séduits par une affaire, l'enjolivaient à mes yeux et s'en faisaient les champions ; les autres étaient ennemis du bien ou calomniaient leur prochain, et me mettaient dans l'embarras pour tout ce qui ne correspondait pas à leurs désirs, « et si Dieu avait suivi leurs désirs, les cieux et la terre auraient été corrompus ! » Quand j'eus donc mis à l'épreuve le caractère de ces gens et compris que chacun d'eux eût voulu que j'en fisse selon son gré, je me remis à prendre des décisions de mon propre choix, pensant que le jugement que je portais sur mes affaires était plus judicieux que celui des autres. Comme dit le proverbe, « rien ne vaut ses ongles pour gratter son dos ! »

En même temps, je n'accueillais les propos des gens qu'avec mes oreilles et non avec ma raison ; je les comparais à d'autres, essayais de percer le fond du désir de ceux qui m'avaient parlé et ne montrais pas à ces derniers que je n'étais pas de leur avis pour ne point me les aliéner : au contraire, je leur faisais bon accueil et ma mansuétude feignait de s'accommoder de leur ignorance ; mais ensuite j'en faisais à ma guise, d'autant plus que rien ne me forçait à prendre une décision plutôt qu'une autre, à moins que je n'y fusse obligé par les circonstances politiques et en vue d'un résultat heureux ; j'étais alors dans la situation de celui qui pour guérir sa maladie, doit bien accepter d'avalier le remède. Je ne sacrifiais jamais la vérité, soit

par ignorance, soit par inadvertance, mais je demeurais bienveillant et faisais semblant de ne pas faire attention à l'affaire que l'on désirait précisément voir aboutir ; ou bien encore, je laissais la conversation se poursuivre par pure complaisance, pour ne pas montrer que mon avis était tout opposé. Il m'arrivait parfois aussi de concilier les points de vue. Car, à mon avis, l'homme dépourvu d'intelligence est précisément celui qui, ayant donné un conseil, puis voyant qu'on a fait le contraire, revient à la charge ; s'il est intelligent, il sait que la répétition est la marque de l'incapable ; s'il ne sait pas que la décision a été prise, le nouvel appel qu'il fait à la mémoire de son maître constitue de sa part à la fois une bévue et une façon indirecte de le blâmer. Il faut dès lors et à plus forte raison, quand on entend de sa bouche un conseil, se hâter de faire tout autrement ! Il peut arriver qu'un homme de ce genre se rende compte du jugement opposé du prince, alors que celui qui parle ne s'en aperçoit pas, et qu'il se garde bien d'en avertir ce dernier : il croit alors que l'avis qu'il va formuler va permettre aux deux parties de se mettre d'accord ; on l'entend alors blâmer des choses dont il ignore le fondement, continuer à faire preuve d'imbécillité, parler à tort et à travers et se couvrir de ridicule sans aucune raison : ce n'est alors qu'à lui-même qu'il porte tort.

Ainsi donc, pour en revenir à Kabbāb, je lui donnai une preuve de ma mansuétude et lui accordai ma grâce. Il continua à me servir dans mon armée régulière, en demeurant l'objet de ma bienveillance et de mes attentions, mais je lui confiai plus de commandement d'un château ou d'un point fortifié, car, comme dit le proverbe, « un vrai croyant ne se laisse pas piquer deux fois par le scorpion de la même pierre ».

Interventions des Almoravides en Espagne

Ma situation demeura aussi satisfaisante que possible, et j'étais arrivé à l'extrême limite de mes espérances, jusqu'au moment de la première intervention des Almoravides (qu'Allāh les illustre !). C'était alors l'époque où Alphonse s'était jeté sur la Péninsule et avait pris Tolède ; il ne se montrait plus du tout accommodant, après s'être rassasié des tributs que nous lui versions. Il éprouva le désir de s'emparer de nos capitales ; ayant pris Tolède grâce à la faiblesse de cette ville, qui allait s'accroître davantage chaque année, il se proposait d'employer le même procédé pour conquérir le reste du pays : il avait pour principe de ne pas mettre le siège devant un château-fort et de ne pas épuiser ses troupes contre une ville qui aurait pu, ainsi que ceux des ennemis de sa nation qui l'habitaient, lui opposer de la résistance ; il se contentait d'en exiger chaque année un tribut et de la traiter durement en

usant à son gré de tous les procédés de violence, jusqu'au moment où elle s'affaiblissait et tombait en son pouvoir, comme ce fut le cas pour Tolède. La nouvelle de la chute de cette ville eut dans al-Andalus un énorme retentissement, remplit ses habitants d'épouvante et leur ôta l'espoir de pouvoir continuer à vivre dans le pays. De nombreuses causes de désaccord se produisirent entre al-Mu'tamid et Alphonse, et celui-ci demanda de lui abandonner des places-fortes, à la cession desquelles la mort était bien préférable. Al Mu'tamid, en proie à la crainte la plus grande, fut alors pris du désir de le battre en faisant appel aux bandes des Almoravides ; il fut ainsi, dans les conditions fixées par la providence, à l'origine de la perte de nos Etats respectifs ; car, « lorsque l'homme n'a point pour lui l'assistance divine, ce dont on peut par la suite l'accuser le plus, ce sont les efforts qu'il a déployés ! »

Déjà auparavant mon frère, le prince de Malaga, au moment où nous étions en guerre l'un contre l'autre, avait adressé une requête aux Almoravides pour leur demander secours, dans l'espoir de tirer grâce à eux vengeance de moi et d'obtenir la partie du royaume de son grand-père qui ne lui était pas échue ; il pensait, une fois victorieux, pouvoir partager entre lui et moi le trésor (de notre aïeul). Toutes ces contestations créaient une situation très favorable pour l'émir des Musulmans, qui se rendit compte, devant nos dissensions, qu'il n'aurait aucune peine de nous réduire les uns par les autres quand il le voudrait. L'émir, jugeant que son temps n'était pas encore venu, laissa sans réponse les propositions de mon frère, tandis que celui-ci, dans son inexpérience, insistait auprès de lui.

Un peu avant l'époque où j'en suis arrivé, al-Mu'tamid avait envoyé à l'émir almoravide des ambassadeurs pour l'informer qu'il eût à se préparer à faire la guerre sainte et lui promettre l'abandon d'Algésiras en sa faveur ; il lui conseillait en outre de s'emparer au passage de la ville de Ceuta. Ayant pris ses dispositions, l'émir, avec ses troupes, arriva sous les murs de Ceuta et envoya à al-Mu'tamid des députés, dont le cadî 'Abd al-Mālik et Ibn al-Ahsan ; le prince les retint longtemps à Séville, ce qui provoqua l'impatience de l'émir des Musulmans ; puis, il les lui renvoya avec une ambassade de sayjs sévillans chargés de lui dire : « Reste dans l'attente de Ceuta pendant trente jours, afin de permettre à notre maître d'évacuer Algésiras pour que tu t'y installes ! ». Il leur fit part de son acceptation, et ils lui demandèrent un écrit de sa main pour garantir qu'il attendrait que ce laps de temps fût passé ; on mit l'émir en garde contre cette exigence, et on lui dit : « Si Ibn 'Abbad t'oblige à cette expectative, c'est qu'il veut envoyer un message à Alphonse pour l'avertir de ta venue, dans l'espoir d'obtenir de lui ce qu'il désire en se servant de toi pour l'intimider, et pour lui demander de lui accorder un traité lui faisant pour plusieurs années la remise du paiement du tribut. Si l'autre accepte, Ibn 'Abbad lui demandera des renforts pour se rendre à Algésiras et t'empêchera de traverser

le Détroit. Va donc le devancer dans cette ville ! S'il n'était pas de connivence avec le roi chrétien, il t'aurait déjà fait dire de passer la mer ! »

Les ambassadeurs du roi de Séville s'en retournèrent, persuadés que l'émir allait attendre pendant trente jours l'évacuation d'Algésiras ; mais celui-ci mit sur le pied de guerre une troupe d'avant-garde composée d'environ cinq cents cavaliers et la fit partir tout de suite après. A peine les ambassadeurs étaient-ils arrivés à Algésiras, à la fin de la journée, que les soldats almoravides, sur leurs traces, avaient traversé le détroit de Gibraltar et avaient débarqué au chantier des constructions navales (*dar al-sina'a*). La population de la ville s'aperçut tout d'un coup qu'une troupe de cavalerie avait dressé son camp, sans qu'on sût quand elle était arrivée. Le lendemain matin, de bonne heure, elle fut suivie d'un autre contingent, puis d'autres se succédèrent, jusqu'au moment où toute l'armée almoravide fut concentrée devant Algésiras, sous les ordres de Dawud Ibn 'A'isa. Elle entoura la ville pour surveiller ce qui s'y passait. Dawud convoqua al-Radi et lui dit : « vous nous avez promis Algésiras ! Mais nous ne venons pas pour prendre des villes ou faire du tort à quelque sultan ! Nous ne venons que pour faire la guerre sainte ! Tu vas évacuer la ville d'ici à midi, aujourd'hui même, sinon fais ce que tu pourras ! » D'autre part, l'émir des Musulmans écrivit à Ibn 'Abbad pour l'informer de ce qu'il avait fait et lui dire : « Je t'épargne le soin d'approvisionner ma flotte et d'envoyer des vivres à mes troupes, comme tu me l'avais promis. » Al-Mu'tamid envoya alors à son fils al-Radi l'ordre d'abandonner Algésiras aux Almoravides. Dawud en prit possession. L'émir y arriva et y entra, en l'examinant avec soin. Puis il s'en retourna à Ceuta où il demeura jusqu'au moment où il repassa en Espagne. Il donna alors à Dawud l'ordre de gagner Séville ; les troupes au complet prirent le chemin de cette ville.

J'avais envoyé mes ambassadeurs en même temps que ceux d'al-Mu'tamid auprès de l'émir des Musulmans : nous étions tombés d'accord pour cette démarche commune en présence de la situation. L'émir des Musulmans nous accorda un traité, aux termes duquel nous joindrions nos efforts pour combattre les chrétiens avec son concours, et lui-même s'engageait à ne point s'immiscer dans les affaires de nos principautés respectives et à ne point écouter les suggestions des fauteurs de désordre. A son arrivée à Séville, il manda tous les princes musulmans. Ibn Sumadih fut le seul à ne pas répondre à sa convocation ; il préférait attendre quelle tournure prendraient les choses et l'issue de la rencontre avec les chrétiens ; il alléguait son grand âge et son impotence et lui envoya son fils pour lui présenter ses excuses. Quant à moi, je me hâtai d'aller le rejoindre, satisfait de la marche des événements ; et affectant à la guerre sainte tout ce qu'il me fut possible de réunir comme argent et comme troupes.

J'adressai d'autre part des cadeaux à l'émir des Musulmans. Quand sa lettre m'annonçant son arrivée à Algésiras me parvint, je fis battre du tambour et ordonnai des réjouissances publiques, pensant que son arrivée dans al-Andalus était une marque de la bonté divine, d'autant plus considérable en ce qui me concernait que nous étions l'un et l'autre unis par des liens ethniques (c'est-à-dire : de race berbère), par ailleurs, la nouvelle s'était répandue dans le pays que les Almoravides étaient des gens vertueux, qu'il venaient afin de s'assurer le Paradis dans leur vie future et qu'ils pratiquaient la justice. Nous nous proposons de contribuer chaque année, de nos personnes et de nos biens, à la guerre sainte avec l'émir. Ceux d'entre nous qui survivraient se couvriraient de gloire, à l'ombre de sa protection, ceux qui succomberaient tomberaient en martyrs pour la foi. Au cours de cette campagne, la sincérité de nos intentions et la pureté de nos sentiments firent merveille : nos esprits semblaient uniquement tendus vers le but commun à atteindre. Je rencontrai l'émir des Musulmans, alors qu'il se dirigeait vers Badajoz, à Jerez de los Caballeros (*Yarisa*). Il me témoigna de tels égards et me réserva un si bon accueil que j'eusse volontiers, si je l'avais pu, donné pour lui ma vie, à plus forte raison mes biens. Nous rencontrâmes ensuite al-Mutawakkil Ibn al-Aftas, entouré de ses troupes. Chacun n'avait qu'un désir : faire la guerre sainte, s'y appliquait tout entier et se préparait au trépas.

Victoire de Sagrajas

Nous nous arrê tâmes quelques jours à Badajoz, jusqu'au moment où nous apprîmes avec certitude qu'Alphonse avançait à la tête d'une armée et désirait une rencontre ; il était persuadé qu'il mettrait les troupes musulmanes en déroute, tant il avait été peu renseigné sur leur nombre. Poussé par le destin, il s'avança profondément à l'intérieur du territoire musulman et s'éloigna de ses possessions. Nous demeurions dans l'expectative en face de Badajoz : si nous étions victorieux, derrière nous, nous servirait d'abri et de point d'appui vers lequel nous battrions en retraite. Cette décision fut prise dans sa sagesse par l'émir des Musulmans : il préférait attendre, de sorte que la rencontre eût lieu dans la région même, sans qu'il lui fût nécessaire de s'enfoncer en territoire ennemi, d'autant plus que les siens, venant de pénétrer dans al-Andalus, ne savaient pas encore distinguer leurs alliés de leurs adversaires. Il avait l'espoir que le roi chrétien ne trouvant aucune opposition sur sa route, continuerait son avance et qu'Allāh permettrait aux croyants de n'engager le combat qu'au moment favorable. On fit courir le bruit que l'émir ne demeurait dans l'expectative que parce

qu'il était immobilisé par une courbature, sans quoi il serait déjà en train de conquérir le pays chrétien. Cependant Alphonse approchait plein d'arrogance ; comme il ne doutait pas du succès, il ne se rendait pas compte qu'en cas de défaite, il se trouverait éloigné de ses territoires et que son armée serait mise en pièces au cours de sa retraite, et que même dans le cas contraire, le chemin à parcourir et la distance lui feraient le plus grand tort. Peu après, par l'intermédiaire d'Ibn al-Aftas, le roi chrétien envoya le message suivant à l'émir des Musulmans : « Je suis venu avec le désir de te rencontrer sur le champ de bataille, mais tu demeures sur place à te cacher aux abords de Badajoz ! » Il fallut alors déplacer l'armée musulmane pour la rapprocher de l'armée chrétienne. Les deux souverains convinrent de fixer le combat à un certain jour. Les camps ennemis n'étaient séparés que par une distance d'environ trois milles ; en attendant le jour convenu, les Musulmans ne furent plus sur le qui-vive et reprirent le cours de leur existence normale. Ce qui d'ailleurs valut mieux : car si les deux partis avaient marché à la rencontre l'un de l'autre, le combat n'aurait pris fin qu'avec la perte de la plupart des troupes musulmanes, ainsi qu'il arrive toujours lorsqu'on a convenu à l'avance le jour de la bataille. Au contraire, ce furent les troupes chrétiennes qui vinrent attaquer à l'improviste les Musulmans, qui n'avaient pas fait leurs préparatifs de combat. Cette attaque inopinée permit aux chrétiens d'avoir d'abord l'avantage et de jeter leur venin sur le camp musulman, où périrent un certain nombre des nôtres qui se trouvèrent dans l'impossibilité de résister. Mais bientôt les cris d'alarme retentirent à travers l'armée et l'on monta à cheval, tandis que les chrétiens étaient déjà fatigués par le poids de leurs armes et la distance qu'ils venaient de franchir. Les musulmans s'attachèrent à leurs pas et les poursuivirent à coups de sabres, en leur causant des pertes ; bientôt la route fut jonchée de cadavres de leurs soldats, ayant péri de mort violente ou naturelle sous le poids qui les accablait. Si cette bataille s'était déroulée entre les deux armées, préparées par avance au choc de la rencontre, l'une et l'autre auraient perdu la plupart de leurs effectifs, ainsi qu'il est de règle. Mais Allāh est bienveillant pour Ses esclaves, et les Musulmans n'eurent que des pertes minimales. L'émir des Musulmans se remit ensuite en route, pour rentrer à Séville, sauf et victorieux.

A l'issue de cette expédition, l'émir nous rassembla, les autres princes d'al-Andalus et moi-même, en une audience au cours de laquelle il nous invita à nous mettre d'accord et à faire cause commune, et nous dit que si les chrétiens nous guettaient pour se jeter sur nous, c'était parce que nous étions divisés et que les uns, parmi nous, les appelaient à l'aide contre les autres. Nous lui répondîmes tous que nous allions tenir compte de sa recommandation et que, grâce au succès qu'il venait de remporter, tout le monde lui témoignerait sa soumission et

s'appliquerait à suivre le droit chemin. Dans le même temps, mon frère, le prince de Malaga, vint le trouver et lui tint, sans y avoir réfléchi à l'avance, les paroles suivantes : « Je suis dans une situation diminuée depuis que mon frère a empiété sur mon territoire et sur l'héritage que je détiens de mon grand-père ! » Il voulait ainsi inciter l'émir à prendre fait et cause pour lui contre moi. Quand il eut fini de parler, l'émir des Musulmans lui dit : « As-tu eu un entretien avec ton frère sur cette question et t'en es-tu ouvert à lui avant de m'en parler ? » Il répondit négativement. Alors l'émir lui dit : « Il ne convient pas que j'intervienne dans votre différend si je n'ai pas son assentiment ! » Je ne pus alors garder le silence, car il me fallait remercier le souverain et lui donner mes raisons, afin que par la suite il ne pût me reprocher d'être moi-même à l'origine du différend. Et je dis à mon frère : « L'émir des Musulmans n'a d'autre but que la guerre sainte qu'il est en train de faire. Il ne consentirait pas à modifier le partage que nos ancêtres ont fait de leur territoire entre leurs descendants. Aucun de nous n'a obtenu une partie de ce qu'il possède par des moyens de perfidie ; ce que nous avons, nous le devons à la décision d'Allāh d'abord, de nos ancêtres ensuite, avec l'agrément unanime témoigné par les Musulmans à celui qu'ils ont choisi pour régner sur eux. C'est le sayj, notre grand-père (qu'Allāh lui fasse miséricorde !) qui a organisé cet état de choses et a jugé que Malaga ne pouvait être détachée de Grenade : aussi m'en a-t-il transmis la souveraineté après lui, comme il en était déjà de son vivant. Mais toi, tu n'as pas tenu compte de ce qu'il a décidé, tu t'es séparé de moi et tu as voulu devenir indépendant en dehors de toute raison valable. Si ton grand-père avait jugé que ce que tu as fait fût de quelque profit, il t'aurait donné des moyens qui t'eussent permis de te passer de moi. Après les manifestations successives de ton hostilité, j'ai fait mon possible pour rétablir en partie la situation telle que notre ancêtre l'avait fixée. Mais je n'ai pu parvenir au résultat souhaité, à cause de ton agitation et de ton emportement. Voilà donc ce qui s'est passé ! Et maintenant, si l'émir des Musulmans veut décider un nouvel état des choses, en faisant table rase des dispositions arrêtées par le sayj, considérons-le à l'égal de notre aïeul et inclinons-nous devant ses ordres ! Mais s'il juge que notre grand-père a agi en l'occurrence avec raison et sagesse, pour quel motif viens-tu l'importuner pour une affaire qui ne l'intéresse pas ? » Quand j'eus prononcé ces paroles, un silence se fit. L'émir nous congédia, et ensuite il ne fut plus question de cette affaire à ses audiences, sauf au cours de la maudite campagne d'Aledo. L'émir des Musulmans se mit ensuite en route pour regagner son pays. Il s'était rendu compte de notre désaccord à tous, de ses yeux et de ses oreilles, de telle sorte qu'il ne pouvait avoir de raison valable de nous maintenir dans la Péninsule. Il avait fait bonne impression sur nous tous, et il ne s'attarda pas dans notre pays pour ne pas susciter la méfiance des sultans qui

craignaient de voir leurs sujets lui demander de devenir leur souverain. A tous ceux qui, à cette époque se plaignaient à lui, il répondait : « Je ne suis pas venu ici pour cela ! Vos princes savent ce qu'ils ont à faire dans leurs Etats ! » Et cette attitude lui valut de notre part un surcroît d'affection, ainsi que notre confiance et notre sympathie. Chacun de nous, à son départ, s'en retourna dans son pays.

Campagne d'Aledo

La situation se maintint la même pendant quelque temps ; la défaite subit par les chrétiens les avait remplis de crainte et d'amertume, et tous fut pour le mieux jusqu'à la campagne d'Aledo, qui fut décidée dans les circonstances suivantes. Al-Mu'tamid Ibn 'Abbad, devant l'attitude rebelle qu'Ibn Rasiq avait prise à son égard, et dans son désir de donner à son fils al-Radi le gouvernement de Murcie à la place de celui d'Algésiras, s'en alla trouver lui-même l'émir des Musulmans. Il traversa donc la mer, pour lui montrer qu'il mettait en lui toute sa confiance et arrêter avec lui les décisions qu'il voulait prendre concernant Murcie et d'autres localités. En même temps, il lui expliqua l'importance qu'aurait pour les Musulmans la possession d'Aledo ; cette place était située au cœur de leur territoire, et la sécurité ne serait rétablie que si on l'enlevait aux chrétiens. Il conclut avec lui un traité, aux termes duquel l'émir viendrait lui-même mettre le siège devant ce château-fort avec ses troupes ; de leur côté les sultans d'al-Andalus se préparaient à participer à l'expédition en fournissant du matériel de guerre et des contingents ; celui qui leur arracherait cette épine du pied serait assuré de toute leur reconnaissance. Nous reçûmes en conséquence des lettres de l'émir, dans lesquelles il nous invitait à faire des préparatifs de campagne en vue de son prochain passage. Nous fîmes avec empressement ce qu'il nous demandait, dans notre désir de participer à la guerre sainte et de lui témoigner notre affection et notre estime. Je partis à sa rencontre à la limite de mon territoire, en lui apportant des cadeaux dignes de lui, et nous convînmes de nous diriger sur Aledo. Nous mîmes le siège devant cette place, avec toutes les troupes et tout le matériel de guerre nécessaires. Chaque prince participait aux opérations dans la mesure de ses moyens, en mettant en œuvre toutes ses possibilités d'armement et de tactique. Tous les habitants chrétiens de la région s'étaient massés dans Aledo, où ils avaient accumulé tout ce dont ils pouvaient avoir besoin ; ces précautions étaient normales de leur part, car ils avaient eu toute latitude pour les prendre. Ils essayaient de nous intimider en nous annonçant la venue d'Alphonse et, dans leur crainte de nos subterfuges, ils allumaient des feux toute les nuits.

Chaque jour, nos attaques se succédaient sans relâche ; des constructions étaient élevées aux endroits qui pouvaient les gêner ; des mangonneaux et des balistes étaient dressés devant la place assiégée ; toutes les machines que l'on utilise dans la guerre de siège furent employées. Ibn Sumadīh apporta un « éléphant » (de bois), engin tout à fait extraordinaire : un tison embrasé lancé du haut du château l'atteignit et l'incendia. Le siège se prolongea sans succès, et les Musulmans ne surent pas trouver une occasion de surprendre leurs adversaires, tant ils étaient en désaccord, de par la volonté divine.

Ce fut au cours de cette campagne que la haine dont les sultans d'al-Andalus étaient l'objet se manifesta véritablement. Leurs sujets venaient en masse exprimer leurs doléances sur n'importe quoi à celui auprès duquel ils comptaient trouver un appui. Les moins mauvais cherchaient à obtenir quelque augmentation de solde, les pires espéraient pouvoir exercer leur vengeance. Ils se servirent pour leurs plaintes de l'entremise des faqīhs qu'ils venaient trouver : parmi eux se trouvait le faqīh Ibn al-Qulay'i, dont la tente, dans le camp, devint le point d'attraction de tous les arrivants, et grâce auxquels il arriva à précipiter notre destin. Les sultans d'al-Andalus s'aperçurent alors combien leurs sujets étaient irrités contre eux : leur refus de leur payer les impositions féodales qu'ils leur devaient, alors qu'ils avaient justement besoin d'argent pour continuer le siège, les remplit d'impatience et leur noircit l'esprit : une armée à mettre sur pied chaque année ; l'obligation de faire aux Almoravides des gracieusetés nombreuses et des cadeaux sans interruption, sous peine de voir les choses se gâter ; par ailleurs, des sujets se refusant aux contributions exigées par les circonstances, telle était alors la situation ; et il n'y avait pour y remédier que cette alternative : ou bien s'armer de patience et encourir ainsi le blâme et le châtement correspondant, ou bien réagir, et risquer ainsi la déposition, ce qui, du reste, arriva. Nous eûmes pendant tout ce temps à entendre les menaces et les injures de nos populations et à montrer la répugnance qu'elles nous causaient, l'exercice de la royauté et la moindre entreprise devenant impossible dans ces conditions. Cet al-Qulay'i, du camp d'Aledo, écrivait à ses concitoyens dans ma capitale, de ne plus rien me donner et leur faisait entrevoir déjà l'imminence du nouvel état de choses qui allait se produire. Et quand les agents du fisc allaient les trouver de ma part, ils me faisaient dire leur refus de payer. J'avais pourtant alors le plus grand besoin d'argent, surtout étant donné qu'au camp d'Aledo, le ravitaillement de mes troupes ne pouvait se faire que sous forme d'achats quotidiens. Tout cela me causa les plus graves préjudices. Ce maudit siège se prolongeait ; on eût dit d'une pierre de touche permettant de distinguer le bon du mauvais et de mettre au grand jour les défauts de chacun. La méfiance des princes allait croissant, tout comme l'excitation de leurs sujets et l'avidité des instigateurs du désordre. C'est à eux qu'on donna

raison, en tenant compte de la mésentente mutuelle des princes andalous ; ceux-ci en effet ressemblaient à des gens en train de se noyer : l'un, dans son aveuglement, appelle à son secours un compagnon qui lui-même aurait besoin d'être secouru, il s'en embarrasse (et tous deux périssent) ; l'autre, ayant plus de discernement, demeure isolé et ne trouve personne pour lui venir en aide jusqu'au moment où, poussé vers la pleine mer, il est emporté par une lame. Toute cette période fut comme les prémisses de notre malheur ; l'heure était critique pour les princes (andalous), tandis qu'elle devenait de plus en plus favorable pour les Almoravides.

Dans le même temps, Ibn Rasiq nous rejoignit, en prétendant qu'il allait faire en sorte que l'engagement qui avait été conclu entre Ibn 'Abbad et l'émir (au sujet de la possession de Murcie) fût rompu. Il distribua de l'argent aux Almoravides, se hâta d'exaucer leurs vœux et se concilia par ses largesses l'émir Sîr (qu'Allāh l'illustre !) en qui il plaça toute sa confiance : celui-ci lui témoigna dès lors des égards que nous jugions disproportionnés au personnage. De son côté, Ibn 'Abbad chercha à se concilier l'influence de Garrûr, mit sa confiance en lui et lui offrit des sommes d'argent considérables. C'est en définitive celui qui donne plus qui a l'avantage sur qui donne moins, même s'il ne s'agit que d'une petite différence. Aussi l'*amān* fut-il accordé à Ibn Rasiq, et il arriva à un tel degré de familiarité avec les Almoravides qu'il se crut tout permis, traita Ibn 'Abbad avec hauteur et lui témoigna son insoumission et son indépendance, en se réclamant de l'émir et s'appuyant sur lui. Il finit même par donner l'ordre de faire prononcer à Murcie le prône du vendredi (*jutba*) au nom de l'émir des Musulmans au lieu de celui d'Ibn 'Abbad. Tout cela causa à al-Mu'tamid une violente irritation, l'affligea et lui rongea le cœur à juste titre. Ne négligeant point cette affaire, il s'en ouvrit aux faqīhs et fit exciper en sa faveur des règles de la Sunna. Il s'assura pour cela entre autres concours celui d'Ibn al-Qulay'i, qui s'en fit gloire auprès de moi et dit : « Ibn Rasiq va voir ce qui va lui arriver, car j'ai été consulté sur son cas ! Et si nous sommes, nous juristes, réunis à nouveau en conseil pour discuter du cas d'autres princes, nous leur réserverons le même sort ! » Ces paroles contribuèrent à me rendre ce personnage odieux, de même que ses essais d'intimidation au cours de cette campagne, les sous-entendus dont il faisait usage en citant des proverbes, l'acuité de ses raisonnements et son penchant à la médisance. L'émir des Musulmans ne soupçonnait rien de tout cela, et je ne pouvais me plaindre du faqīh sans apporter de preuves ou d'arguments : car, alors, c'est lui qui se serait justifié à ses yeux, et je serais devenu l'objet du mépris du souverain, étant donné surtout la considération que celui-ci accordait aux gens de science.

Quand l'émir des Musulmans se fut rendu compte de l'état des relations existant entre Ibn 'Abbad et Ibn Rasiq, il y réfléchit, pesa le pour et le contre, et dit : « Je n'ai pas d'intérêt à m'aliéner Ibn 'Abbad à cause d'Ibn Rasiq, car j'ai pour mon entreprise présente besoin de son concours, étant comme je le suis sous la menace du roi chrétien. Aussi dois-je m'attacher à ménager Ibn 'Abbad jusqu'au moment où je verrai la tournure que prendront les événements. » Et il reprocha violemment à Ibn Rasiq l'attitude de révolte qu'il avait prise à l'égard de son suzerain, et il lui dit : « Il ne fallait pas te proclamer le champion de ma cause pour te soulever contre ton prince et faire naître de l'inimitié entre lui et moi ! » Et il ajouta en lui-même : « Ce n'est pas par sympathie ni par affection pour moi qu'Ibn Rasiq a agi comme il l'a fait ! Il a simplement voulu allumer le feu de ma haine contre son maître, de façon à lui susciter des ennuis de ma part. D'autant plus que personne n'ignore qu'il aide les chrétiens d'Aledo, persuadé qu'il est, qu'il se maintiendra lui-même à Murcie tant qu'ils demeureront maîtres de cette place. » En effet, Ibn Rasiq ravitaillait constamment les ennemis et leur fournissait ce qu'ils ne pouvaient obtenir par ailleurs, afin de leur conserver un dernier souffle de vie, dans sa crainte de voir fondre sur lui les calamités s'ils étaient réduits à se rendre. L'émir eut bientôt la preuve certaine de ses agissements. Quant à al-Mu'tamid, il ne demeurait pas inactif : il demandait aux faqīhs des consultations juridiques sur le fait qu'il s'était rebellé, après lui avoir fait acte de soumission, dès le moment où il avait pris Murcie. Les choses tournèrent alors complètement contre lui, et un conseil de juristes, réuni à cet effet, fut connaître qu'il y avait lieu de l'écarter de la communauté musulmane et de le livrer à son sultan. Il implora alors l'assistance de l'émir, qui lui dit : « S'il s'agissait d'une faute que tu aurais commise à mon encontre, je t'en aurais fait la remise ! Mais du moment qu'il s'agit des règles de la Sunna, je ne puis m'opposer à leur application ! » Et il ordonna son arrestation et le fit livrer à al-Mu'tamid : il fut enchaîné et connut les plus grandes humiliations. Al-Mu'tamid donna à son fils al-Radi l'ordre de le garder captif dans son camp, et ce fut la fin de sa carrière. L'émir envoya un message aux Murciens pour leur ordonner de reconnaître de nouveau l'autorité de leur souverain et de se soumettre à lui. Mais tous les habitants qui s'y trouvaient refusèrent l'obéissance au fils d'al-Mu'tamid et aux gens de son entourage, mirent leur ville en état de défense et expulsèrent tous ceux qui vinrent les trouver. La situation demeura sans issue, malgré plusieurs entremises successives, mais on ne put rien contre eux. Cependant le siège s'éternisait, et nos troupes étaient fatiguées d'être restées si longtemps en place. Puis on apprit qu'Alphonse se portait sur Aledo, ce qui fit sur l'armée une impression très fâcheuse. L'émir des Musulmans jugea alors qu'il était préférable de faire demi-tour et de rentrer, non pas seulement à cause de la longueur du siège et de la lassitude des soldats ; mais

il apprit aussi que les chrétiens qui arrivaient étaient fort nombreux et que sans doute ils trouveraient un appui, sous forme de vivres, auprès des Murciens rebelles qui avaient demandé à Alphonse de venir, au moment de leur sédition. L'émir dès lors s'en retourna.

Des querelles et des contestations malséantes s'étaient produites à cette époque entre al-Mu'tamid et al-Mu'tasim, le prince d'Almería, au sujet des châteaux-forts du district de la montagne (*nazar al-yabal*) et de Sorbas (*Surba*), et avaient abouti à une réclamation auprès de l'émir ; mais ils se quittèrent sans s'être mis d'accord, et ce fut le début des événements néfastes qui les attendaient. Il m'arriva pareille chose avec mon frère, le prince de Malaga, qui se mit à exprimer les mêmes prétentions que lors de la campagne de Badajoz. Il se déclara prêt à entrer en action contre moi et, dans son peu d'expérience, il me dit :

« C'est le fait d'avoir exprimé mes doléances au moment où l'émir se mettait en marche qui a empêché qu'elles fussent prises en considération, lors de la première campagne. Il ne m'a pas compris, et je n'ai rien obtenu. Mais maintenant, il faut que je l'en entretienne tout à mon aise, et si le résultat est négatif, ce sera à nous deux de vider notre querelle ! » Sans prendre ses paroles à la légère, je ne m'exagèrai pas non plus leur gravité, car je savais que l'émir n'attacherait aucune importance à ce différend. Mon frère lui adressa contre moi de multiples réclamations, et le souverain m'envoya Garrûr qui me dit : « Que la plainte de ton frère ne t'inquiète pas ! Il n'est pas possible au sultan de lui intimer l'ordre de mettre fin à ses réclamations. Mais il ne lui donnera aucun appui contre toi. Nous nous contenterons d'entortiller l'affaire un plus à chaque étape, jusqu'au moment où elle se terminera d'elle-même ! »

Je le remerciai de ces paroles, et il ajouta : « Grenade a bien plus d'importance que Malaga pour mon maître : il lui est en effet nécessaire de la traverser pour se rendre en expédition, et elle représente en même temps pour lui des commodités pour son ravitaillement. Aussi bien, mets-toi à l'œuvre à l'instant et fais tout ce que tu peux pour lui offrir une hospitalité digne de lui, car sur son chemin de retour, il va passer par Grenade. » Cette nouvelle me réjouit ; je pris les devants et partis pour Guadix, et fis préparer à son intention tout ce qui était digne de lui. Une fois arrivé à Guadix, je me rappelai que Garrûr, à Aledo, s'était montré dur envers moi, m'avait inspiré de la crainte et m'avait fait des reproches de la part de l'émir, reproches auxquels ce dernier était d'ailleurs étrangers ; mais je m'étais imaginé qu'ils provenaient bien du souverain, au courant comme je l'étais de l'influence que Garrûr avait sur lui. Tout cela m'avait rempli de frayeur. Mon inquiétude ne fit que croître quand je fus témoin du sort d'Ibn Rasiq et quand j'entendis les menaces dont m'accablait al-Qulay'i, sa dureté à mon égard, son rejet de toute responsabilité dans ce qui m'arriverait. Comme au surplus j'étais naturellement

porté à l'inquiétude et à la mélancolie, je faillis mourir d'accablement, alors que jusque-là je n'avais jamais éprouvé ni humiliations ni déboires. Je vis alors tout en noir, et les égards que le sultan avait eus pour moi lors de la campagne de Badajoz, je les interprétei à l'opposé de la réalité. Cependant Garrûr ne me cachait pas son hostilité, faisait faire contre (sur mon propre territoire) une propagande offensante et m'intimait pendant les opérations d'Aledo des ordres ridicules, pour m'humilier et me témoigner son arrogance et sa tyrannie. Nos relations en étant là, Garrûr voulut, en arrivant sur mon territoire, les rendre bonnes ; mais je savais que ce n'était point de sa part pureté d'intentions, mais qu'il avait besoin de moi et que la nécessité de passer à travers, mes Etats l'y obligeait. C'est pour cela qu'il me tint au nom de l'émir les paroles que j'ai rapportées plus haut au sujet de mon frère. Mais je me rendis compte que si ces paroles provenaient de l'émir lui-même, Garrûr ne m'aurait pas réclamé, pour la bonne nouvelle qu'elles m'apportaient, le versement d'un pot-de-vin : en effet, il ne laissa pas de m'en demander la remise, et me fit comprendre qu'à cette condition seule, mon frère ne m'attaquerait pas. Je dus lui donner mille dinars de frappe almoravide, dont je n'osai jamais parler tant qu'il vécut, de peur qu'il ne dît du mal de moi à l'émir. A peine, ensuite, une heure s'était-elle écoulée depuis son départ, qu'il revint me demander cinq cent dinars pour son beau-fils ; je les lui donnai de même tout ce qu'il exigea d'une manière autoritaire et menaçante, en faisant preuve d'aussi peu de clémence que de douceur....

Fragment 3

Défection d'al-Qulay'i

« Je me trouverais alors dans un état qui me vaudrait la désapprobation de mes sujets et des troupes régulières. Cette solution aurait donc pour effet de créer une situation mauvaise et de me mettre en posture critique. » Al-Qulay'i me dit alors : « Si tu indisposes contre toi l'armée, tu pourras faire venir du Maroc des renforts qui te permettront de te passer d'elle. Ne t'occupe plus de moi, maintenant que je suis associé avec Ibn Sahl et ne soucie pas de l'endroit d'où te viendra l'argent ! » Je me trouvai ainsi en présence d'une affaire obscure et qu'il se proposait de régler en dehors de moi ; à cela s'ajoutaient les menaces et les intimidations qu'il prononçait sans arrêt à mon sujet en présence de ses amis et de gens qui me les répétaient de sa part. C'est ainsi que j'appris qu'il disait : « Par Allāh, je traiterai le petit-fils de Bādīs comme son grand-père nous traitait, moi et d'autres ! » Il affichait ainsi son peu de circonspection, sa médisance, son mépris pour moi et le besoin que j'avais de lui. Tout cela ne fit qu'augmenter l'impatience des soldats des troupes régulières, qui projetèrent tous alors de s'en aller. M'étant rendu compte de cette situation, je me dis : « Je risque en devenant odieux à mes troupes régulières, qui sont comme mes deux ailes, de rester seul en face de ceux qui désirent ma destitution. Dès lors, de tout façon, il vaut mieux me concilier mes soldats et les ramener à ma cause, et n'avoir à encourir que le courroux d'al-Qulay'i, ce qui donnera satisfaction à la masse de mes 'Abid et de mes troupes régulières ! » Je les rassemblai en sa présence et leur appris que, revenant sur ma dernière ligne de conduite, je leur rendais le droit d'*inzal*. Tous alors se dressèrent contre al-Qulay'i et l'auraient arraché de ma présence si je ne les en avais empêchés. Je craignis aussi qu'ils ne le missent à mort, ce qui eut constitué une manifestation et une preuve de manque d'autorité dont les conséquences eussent été regrettables. Aussi leur dis-je : « Laissez à moi seul le soin de décider de son sort ! » Puis je donnai l'ordre de le garder prisonnier, avec tous les ménagements possibles, dans une chambre sise à proximité du palais, où il fut traité d'une manière honorable ; j'allais auprès de lui m'excuser de ce soulèvement populaire et lui promettais de le relâcher dès que cette agitation s'éteindrait. Il devait d'ailleurs en être ainsi. Une fois le calme revenu et la situation rétablie, je donnai l'ordre de le relâcher et lui prescrivis de retenir sa langue et de ne pas dépasser la mesure dans ses paroles et dans ses actes, sauf pour les choses le concernant personnellement et relevant de son ressort. Il me répondit : « C'est entendu ! Je vais me retirer

dans des ermitages (*rabita*) et mener une vie paisible, s'il plaît à Allāh ! » Mais à peine libéré, il se précipita chez l'émir des Musulmans pour se plaindre, et cela ne fit qu'aggraver la situation. Les troupes régulières me firent dire alors : « Si tu l'avais gardé prisonnier, il n'aurait pas attisé le feu contre toi ! Tu ne tarderas pas à regretter de l'avoir relâché ! » Mais, dans leur totalité, elles me témoignèrent une obéissance, une soumission et une fidélité telles que je pensais qu'elles auraient, s'il l'avait fallu, combattu pour moi l'Antéchrist. J'en éprouvai de la satisfaction et de la sécurité, et me dis : « Voilà des gens aux yeux desquels personne ne serait susceptible de me remplacer, tant je leur donne de preuves d'équité et de commodité de vie. Ils ont pu voir comment sont traitées les troupes du Maroc et que le moindre des 'Abid parmi eux a plus d'aisance et une meilleure existence que les soldats des autres armées. Il n'est pas possible d'échanger le mieux contre le pire ! » Je sus ensuite quel jugement portaient sur moi les Magrébins en garnison dans les châteaux-forts et combien leurs dispositions étaient bonnes ; je ne pensais pas une seconde que quelqu'un parmi eux fût susceptible de me trahir. Seuls mes sujets me donnaient du souci : ils désiraient en effet vivement l'abolition des taxes dites *magarim* et savaient les dispositions prises par les Almoravides concernant les impôts, *zakat* et dîme. Je me dis : « Avec les aigles qui sont sur leurs têtes (c'est-à-dire : les garnisons de mes châteaux-forts), ils n'oseront rien faire. Du moment que les places-fortes sont en état de défense, il m'est facile de maintenir mes sujets dans l'ordre. Comment l'armée qui vient pourrait-elle envahir à la fois le territoire tout entier ? Il lui faudra du temps avant que la seule garnison d'un château soit gagnée à sa cause et que sa défection n'entraîne des changements. » Aussi mis-je tous mes soins à relever les châteaux-forts, à les restaurer, à les mettre en état de soutenir un siège éventuel. Je pris toutes les décisions nécessaires et les fis exécuter : établissement de citernes et de moulins, dépôts de boucliers, de flèches, de machine à lancer des projectiles et de vivres de toutes sortes, toutes choses que je retirai des bourgades. Je fis apporter dans chaque château-fort des vivres pour plus d'un an. Surtout mon activité se porta sur ma capitale ; les préparatifs que j'y fis sont assez connus pour que je puisse me dispenser de les décrire.

« Il n'est pas possible, me disais-je alors, que l'émir des Musulmans vienne s'en prendre à l'un quelconque des princes musulmans d'al-Andalus avant d'en avoir terminé avec le roi chrétien ! Leur différend doit nécessairement prendre fin d'une façon ou d'une autre. Si c'est l'Almoravide qui est vainqueur, nous ne pourrions nous dispenser d'accepter sa suzeraineté ; nous ne prendrions pas contre lui des dispositions dont l'issue pourrait nous être bien plus néfaste que si nous acceptons de le laisser occuper nos territoires et cherchons à nous concilier sa bienveillance. L'âne n'étant pas tombé, l'outre ne s'est pas déchirée, comme dit le

proverbe. Je vois nettement quelle est la situation. Il ne me faut pas tendre aux Almoravides une main hypocrite ! Si c'est le chrétien qui est vainqueur, je suis sur mes gardes ; la mise en état des châteaux, leur restauration et leur approvisionnement, que j'ai décidés, me seront fort utiles : ils permettront de protéger les Musulmans et d'attendre les évènements. Mais il ne me faut pas espérer tirer parti contre l'Almoravide de cette ligne stratégique ! » C'est dans cet esprit que je fis faire des préparatifs de défense à Almuñécar : si c'était le chrétien qui avait la victoire, je pourrais ainsi gagner la côte à portée des Musulmans (d'Afrique), et repousser de là les attaques de mon mieux jusqu'au moment où je serais obligé de traverser la mer, pour m'y mettre à l'abri avec mes proches les plus chers et quelques bribes de mes richesses. On exécuta donc sur mon ordre à Almuñécar les travaux de fortification que l'on y connaît bien.

De ce qui avait provoqué cette décision et de ce que j'attendais de son exécution, les gens non avertis ne pouvaient rien comprendre, pareils à des aveugles se débattant dans les ténèbres : chacun en parlait à sa guise. Quant à moi, en ce qui concernant les Almoravides, je n'avais – Dieu m'en est témoin !- en aucune façon l'idée de les dissuader de faire la guerre sainte, ni celle de m'allier contre eux à qui que ce fût ; je n'avais à leur rencontre aucune des mauvaises intentions qui me furent alors attribuées ; tout se borna chez moi à la grande crainte que me causèrent les évènements dont je fus témoin et que j'ai rapportés, la mésaventure d'Ibn Rasiq et l'inquiétude que j'en ressentis, l'abattement qui s'empara de moi et mon pessimisme corroboré par une réalité tangible. Et je tins le raisonnement suivant : « Tant que chrétiens et Musulmans demeureront en présence, j'aurai à craindre pour ma capitale une brusque attaque : c'est pourquoi je juge qu'il vaut mieux la mettre en état de défense, ce qui, en tout état de cause, ne peut être qu'utile. Au cas où l'émir des Musulmans me demanderait de lui fournir des troupes, de l'argent ou quelque autre chose du même genre et de lui prêter ainsi, comme il se doit, mon concours et mon aide, je me garderais bien de tergiverser, car alors je lui fournirais des arguments à mon encontre et attirerais le mal sur moi ! Par contre, s'il me demande de me rendre moi-même auprès de lui, j'allèguerai quelque empêchement et m'efforcerai de n'en rien faire : peut-être alors me laissera-t-il tranquille et acceptera-t-il mes excuses. Mais s'il n'en fait rien, je saurai qu'il désire effectivement s'en prendre à mes possessions et s'acharner contre moi, sous l'influence de médisances et des mensonges de mes ennemis. Dès lors, il me faudra veiller à ma propre vie, me mettre en garde, et le considérer du même œil que ceux des princes musulmans qui désirent m'expulser de mon royaume. J'aurai alors Allāh pour moi, du moment que je n'aurai eu à son égard aucune intention mauvaise, ni prêté contre lui mon concours à personne, ni essayé aucunement de le gêner dans la guerre sainte. Quel prétexte, pourrait-il trouver à mon encontre, sinon, s'il le

désire, celui d'une fausse accusation que sa puissance lui permettra de prendre en considération ? Contre cela, je serai impuissant, pareil à l'individu qui était allé trouver un roi et avait préparé à l'avance les réponses qu'il ferait à ses questions ; comme on le conduisait en prison, on lui demanda à quoi, comme il l'avait prétendu, ses réponses toutes prêtes lui avaient servi : J'avais bien, répondit-il, une réplique toute trouvée à chacune de ses paroles, sauf à celle-ci : Saisissez-vous de sa personne ! Ne sachant comment y répondre, je m'en suis remis au destin ! » Dans cette période de mon règne, j'étais donc partagé entre l'espérance et la crainte ; par contre, j'étais sûr de tout mon entourage de militaires et de fonctionnaires et savais qu'il ne me trahiraient point. Cette assurance et les préparatifs que j'avais faits me rendirent quelque confiance.

Tractations avec Alphonse VI

Au moment de notre départ de devant Aledo, nous avons demandé à l'émir des Musulmans de laisser des troupes chez nous, dans al-Andalus, pour parer à une offensive du roi chrétien ; celui-ci essaierait sans doute de se venger des succès remportés par nous au cours de cette campagne et de la précédente, et lui-même ne serait pas dans le pays avec les troupes suffisantes pour le repousser. Mais l'émir nous répondit : « Unissez-vous avec sincérité et vous repousserez votre ennemi ! » Et il ne nous donna pas de troupes. Nous eûmes alors la certitude qu'Alphonse ne laisserait pas échapper cette occasion de nous poursuivre, et c'est effectivement ce qui arriva. Il ne tarda pas à réunir ses troupes, à accourir et à exiger de nous de l'argent, en menaçant ceux qui s'y refuseraient de mettre leur territoire à feu et à sang. Il conclut un traité avec le seigneur de Saragosse et les princes des Etats voisins, dans le Levant ; ils se mirent ainsi à l'abri de ses mauvais traitements et ils payèrent le montant des tributs précédents. Quand la nouvelle m'en parvint, mon angoisse ne fit qu'augmenter et je me rendis compte que ma situation était aussi périlleuse que celle de qui chevauche un lion : en effet, si j'étais obligé de livrer mon pays, n'ayant pas de troupes à ma disposition, il serait ravagé ; je ne pouvais y recouvrer un seul dirhem d'impôts ; malgré quoi, je ne serais pas à l'abri des critiques ; mes détracteurs ne cesseraient de m'accuser d'avoir plongé mon pays dans la misère ou d'y avoir attiré l'ennemi ; leurs propos sur mon compte seraient ceux que j'avais précédemment lus et entendu dire sur celui d'Ibn Rasiq ; en plus, ce serait la ruine de mes Etats. Je ne pourrais trouver l'argent nécessaire pour entreprendre les expéditions de chaque année et verser aux Almoravides des sommes d'argent à titre de *diyāfa*. Je subirais

dans ces conditions un double dommage. Par contre, si j'acceptais de devenir tributaire des Chrétiens et obtenais ainsi la paix pour moi-même, on ne manquerait pas de dire : « Il a conclu un traité avec le Chrétien ! » et l'on me noircirait pour un crime que je n'aurais pas commis. C'est bien pourtant ce qui arriva dans la réalité, car je ne pus échapper à l'objet de mes craintes, à cause des décrets du sort.

Alvar Hâñez était le chef des Chrétiens qui tenaient les confins des royaumes de Grenade et d'Almería. Alphonse lui avait donné mission d'agir dans ces deux régions au mieux de ses intérêts, en déchaînant des hostilités contre les Musulmans qui se déclareraient dans l'impossibilité de se soumettre à ses exigences, en se faisant donner de l'argent et en intervenant dans toutes les affaires qui pourraient lui procurer quelque profit. Il m'envoya tout d'abord une députation qui vint, en son propre nom, m'avertir de son dessein d'occuper Guadix ; seul, un paiement suffisant l'empêcherait de donner suite à son projet. « Avec quels moyens, me dis-je alors, pourrais-je me prémunir contre son intention ? Quel pouvoir ai-je de le repousser ? Les almoravides ne m'ont pas laissé de troupes pour faire face à ses attaques ! De la captivité de combien de Musulmans ce nouveau péril ne va-t-il pas être la cause ? Combien de richesses ne vont-elles point être perdues, qui n'allègeront en rien le montant du tribut que je me suis engagé à payer aux Chrétiens ? A Dieu ne plaise qu'ils mettent leur projet à exécution, que j'apprenne que des Musulmans sont devenus leurs captifs ! Ne vaut-il pas mieux leur donner tout de suite un gage estimable ? Je suis en mesure de le faire, avant qu'ils ne commencent à maltraiter le pays. Je vais faire ce geste pour l'amour d'Allāh très Haut, qui sait les pensées secrètes de chacun ! Si c'était de gaîté de cœur et en ayant à ma disposition des troupes permettant de repousser l'ennemi que je prenais cette décision, ce serait évidemment fournir un gros argument contre moi à ceux qui me veulent du mal ! » Je pris donc la résolution de satisfaire au moindre prix Alvar Hâñez, en lui faisant promettre par traité de ne plus s'approcher de l'une de mes villes, une fois qu'il aurait reçu les sommes que j'allais lui verser. Il s'y engagea ; mais quand le paiement lui en fut effectué, il me fit dire : « En ce qui me concerne moi-même, je n'ai maintenant que de bonnes intentions à ton égard. Mais ce qui doit attirer surtout ton attention, c'est qu'Alphonse se prépare à la guerre contre toi et les autres princes musulmans. Celui d'entre vous qui lui paiera ce qu'il lui doit n'aura rien à craindre ; mais de celui qui s'en dispensera, il n'en sera pas de même : mon maître me chargera de le traiter avec rigueur. Or, je ne suis que son esclave et dois me rendre à ses désirs et exécuter ses ordres ! Ce que tu viens de me donner ne te sera d'aucune utilité si tu ne t'entends pas avec lui. Le seul profit que tu en retireras, ce sera d'être en bons termes avec moi personnellement, mais dans la mesure où mon maître ne me prescrira pas le contraire ! »

Me rendant compte que ses paroles étaient justes et rationnelles, je me dis : « Il ne m'est pas possible de prendre les devants et de lui envoyer de ma propre initiative une députation : ce serait l'engager à avoir à notre égard des exigences constantes. Mais, quand il m'enverra un message pour me demander de lui faire un paiement, j'essaierai de prétexter un empêchement. Peut-être acceptera-t-il ma supplique, car lui donner la moindre des choses serait exciter davantage son avidité ! Je chercherai à faire traîner en longueur les négociations, jusqu'au moment où peut-être viendront des troupes (almoravides) qui le battront, et alors il ne sera plus question de ses exigences. Si au contraire nul secours n'arrive, je bénéficierai quand même du fait de n'avoir pas eu à me brouiller avec lui et n'aurai pas à souffrir des conséquences de cette brouille. »

Les circonstances m'obligèrent donc à aller trouver Alvar Hàñez et à lui exposer l'impossibilité dans laquelle j'étais de faire à Alphonse le moindre versement, en alléguant les charges que m'avait imposées la venue des Almoravides et les autres dépenses auxquels ils m'avaient entraîné. Mais le pourceau ne me fit pas de réponse et, comme il le devait puisqu'il était à son service, il adressa une lettre à son maître pour lui demander de lui envoyer un messenger qui viendrait me demander le versement du tribut ; si ce messenger s'en allait les mains vides, lui-même se chargerait de le venger en envahissant mon territoire. Alphonse fit alors ses préparatifs d'expédition et se fit devancer par un messenger. La nouvelle de l'arrivée imminente des troupes chrétiennes me plongea dans une vive émotion. Je ne savais ce qu'il y avait de mieux à faire : ou quitter le pays et l'y laisser exercer ses violences à sa guise, ou au contraire l'amadouer en lui payant ce que je pourrais. Mes sujets furent saisis d'une crainte et une agitation si grandes que je ne croyais pas qu'Alphonse accepterait de moi de l'argent sans occuper en permanence mon territoire, pour se venger de l'irritation que lui avaient causée le siège d'Aledo et mon alliance avec les Almoravides.

Je cherchai à obtenir que mon messenger se contentât de peu de chose, mais il me dit : « Je ne suis venu que pour te faire savoir que tu as à payer à mon maître le montant du tribut déjà échu, soit trois annuités formant un total de trente mille mitqāls. Aucune réduction ne te sera faite. Si tu refuses, il continuera son avance vers ton territoire. Fais ce que tu pourras ! » Ayant réfléchi à l'affaire, je jugeai qu'une attitude arrogante serait une sottise inutile et me dis : « Si je prélève sur mes sujets le montant de ce tribut, ils ne manqueront pas de s'agiter et de se plaindre ; les principaux d'entre eux se rendront à Marrūkus (Marrakech) pour y exprimer leurs doléances et dire : 'Il nous a pris nos biens et les a donnés aux Chrétiens !' Non, dans les circonstances présentes, il me faut puiser dans mes réserves personnelles et m'en servir pour conserver intacts mon royaume et mon honneur. J'ai les moyens de faire ce

versement en puisant dans mon trésor : ainsi mon territoire sera sauf, mes sujets me sauront gré de les avoir débarrassés de leur ennemi sans les avoir mis nullement eux-mêmes à contribution, et je ne serai pas couvert d'opprobre ! » J'en fis donc ainsi et envoyai à Alphonse les trente mille mitqāls, sans spolier personne du moindre dirhem.

Je jugeai en même temps nécessaire de conclure avec Alphonse un nouveau traité par lequel il s'engageait à ne plus attaquer aucun de mes territoires et à ne plus me menacer par la suite, car je craignais de voir changer ses dispositions à mon égard. Il accepta mon offre. « Puisqu'il faut absolument verser cette somme, me disais-je, il vaut mieux qu'elle me serve à obtenir un traité. Si les circonstances nous forcent à avoir recours à ce traité, nous le trouverons, et il nous servira. Si je puis me passer de le respecter, c'est que j'aurai en échange, par une disposition divine, les lances brunes et les épées aux fines lames d'une armée qui pourra repousser l'ennemi ! Car la guerre n'est faite que d'expédients, et comme l'on dit, 'si tu ne peux venir à bout de ton adversaire par la force, sers-toi de cajoleries !' » Alphonse accepta donc de traiter avec moi, parce qu'il était avide d'argent ; de mon côté, je n'avais pas hésité : il me trahirait ou ne me trahirait pas, mais j'étais comme celui qui joue son existence dans un cas de force majeure. Son messenger me dit en même temps : « Alphonse me charge de te dire que si tu veux ajouter à votre traité une clause d'assistance relative à la récupération d'une des parties de ton territoire occupées par Ibn 'Abbad, il est prêt à y souscrire et t'apportera pour cela son concours effectif au cours de l'expédition qu'il est en train d'entreprendre. » A quoi je répondis : « Je n'apporterai aucune aide à une campagne contre un prince musulman. Ce qui m'a poussé à conclure ce traité, c'est le désir de préserver du mal mon pays et mes coreligionnaires. Vous voir tenir votre promesse à ce sujet est mon désir et mon seul but. » Alphonse avait en effet l'intention de susciter des hostilités entre Ibn 'Abbad et moi, afin de pouvoir ainsi envahir son territoire, y soutenir la guerre avec mon argent et en faire le prétexte de nombreux appels à mes subsides ; les trente mille mitqāls que je lui avais versés ne constituaient dans son esprit qu'une dette de ma part comme prix de la paix accordée, et il aurait voulu entamer de nouveaux pourparlers pour une demande de fonds. Du reste, il n'ajouta pas foi à mes paroles et crut que ce n'était que duperie de ma part. Quand je lui fis dire : « En agissant avec toi comme je l'ai fait, j'ai eu une mauvaise inspiration, dont je vais bientôt subir les conséquences de la part des Almoravides qui m'en demanderont raison ! », il me répondit, pour me rendre moins pénible le versement que je lui avais fait : « Quand tu recevras de leur souverain une demande de subsides, c'est à moi qu'il appartiendra de verser la part incombant à ta ville ! » - « Non, repris-je, c'est lui qui aura à apprécier à leur juste valeur les raisons qui m'ont forcé à traiter avec toi. J'ai plus à espérer de son approbation et

de sa bienveillance que ton assistance ! » Les choses en restèrent là quelque temps, puis son ambassadeur me dit : « Alphonse va être obligé d'envahir tous les territoires du royaume d'Ibn 'Abbad et de ceux de ses voisins, s'il ne le paie pas ! » - « C'est là, répondis-je, une affaire dont Allāh ne me demandera pas compte au Jour de la Résurrection ! Chacun n'est responsable que de ses sujets ! En ce qui me concerne, j'ai cherché des expédients en faveur de ceux à la tête desquels Allāh m'a placé, j'ai donné de l'argent pour préserver leurs personnes et leurs biens. Si les autres sultans désirent conserver leurs Etats, ils n'ont qu'à faire face à vos exigences dans la mesure de leurs moyens, soit en vous payant, soit en vous combattant. Mais je n'ai aucun avis à donner sur la question, et ce n'est pas mon affaire. Vous n'êtes pas sous mes ordres, pour que je puisse vous interdire quoi que ce soit à ce sujet. Ce n'est qu'à grand peine que je suis arrivé à prémunir mon propre royaume, et les efforts que j'au dû déployer dans ce sens, c'est vous qui m'y avez forcé. Je me considère comme hors de cause, et ne désire tremper en rien dans cette affaire, ni par mes paroles ni par mes actes ! » Je n'eus alors, pour venir en aide à mes frères musulmans, d'autre ressource que celle d'écrire à al-Mu'tamid pour l'aviser de l'état de mes relations avec les chrétiens et de leur projet de porter la guerre sur son territoire ; je l'en avertis pour qu'il pût prendre les dispositions énergiques qu'exigeait la situation et se préparer à y faire face.

Menaces almoravides

Puis j'écrivis à l'émir des Musulmans pour lui exposer à la lettre tout ce qui était arrivé et ce à quoi j'avais été poussé par la nécessité ; je lui montrais que celui qui est sur la place voit mieux que l'absent ce qui se passe, et que, si les circonstances m'avaient permis, en retardant ma remise d'argent aux chrétiens, même juste le temps nécessaire à l'arrivée d'une lettre de lui me donnant son avis sur la question, d'offrir ainsi une planche de salut aux musulmans, je me serais bien gardé de prendre moi-même une décision hors de son agrément, comme il se devait ; mais la situation était trop pressante pour que je pusse songer à exposer à leur perte les Musulmans ; j'ajoutai enfin que, grâce à lui et à la puissance divine, nous pourrions bientôt prendre sur nos ennemis notre revanche. Je ne doutai pas que la réponse de l'émir viendrait me louer la décision que j'avais prise en toute connaissance de cause, vu surtout que la somme que j'avais versée était ma propriété personnelle et que je n'avais pas exigé un seul dirhem d'un Musulman pour la réunir. Mais la réponse qu'il me fit fut toute empreinte des médisances et des fausses représentations dont j'étais l'objet à ses yeux, et cela ne fit

qu'augmenter ma terreur. « Je sais bien, me disait-il dans sa lettre, que tu es de connivence avec les chrétiens et que tu dis des mensonges. Mais j'apprendrai bientôt si tu as l'agrément de tes sujets et quelle est ta ligne de conduite, puisque tu prétends prendre soin d'eux. Ne crois pas qu'il s'agisse d'un avenir lointain, non, il est tout proche ! » Mais je ne me décourageai pas pour cela, et devant la réalité et sachant bien ce qui s'était passé, j'envoyai un messenger dire de ma part : « Que l'émir ne prête pas attention aux paroles de mes ennemis ! Voilà le résultat des calomnies dont je suis l'objet de la part d'al-Qulay'i et d'Abu Bakr Ibn Musakkan : l'un et l'autre ne parlent sur mon compte qu'en écoutant leur passion ! » Cet Abu Bakr Ibn Musakkan avait fait preuve à mon égard d'une extrême insolence et m'avait couvert d'insultes ; il espérait que l'émir des Musulmans lui assignerait en fief une partie de mon territoire, ce qui en ferait mon égal ou plus encore ; il se targuait en effet d'une ascendance ziride, en tirait gloire et se déclarait supérieur à tout le monde ; il s'efforçait de rendre vaines toutes les décisions de gouvernement que je prenais, et mettait ainsi en brèche mon autorité souveraine. Je n'avais pas tardé à le juger aussi criminel qu'al-Qulay'i, car il ne faisait qu'attiser par ses paroles le foyer d'intrigues allumé par ce dernier, au lieu de l'éteindre comme il eût dû le faire s'il avait été l'ami du bien ; au contraire, il conservait délibérément son attitude hostile. Aussi considérai-je que le souci que l'un et l'autre me causaient ne faisaient qu'un. Je finis par adresser à Ibn Musakkan un sévère avertissement et lui ordonner de cesser ses agissements : alors, il s'enflamma de colère et, sans pourtant être l'objet d'un arrêt d'expulsion, il prit la fuite et s'en alla tout droit trouver l'Almoravide pour l'exciter contre moi et s'attacher, à force de mensonges et d'hypocrisie, à me noircir à ses yeux.

J'écrivis alors à plusieurs reprises à l'émir des Musulmans pour lui expliquer tout ce qui s'était passé et me plaindre du manque de scrupules de ces scélérats à mon égard. Mais à ces lettres, l'émir ne me fit que des réponses dans lesquelles il me traitait avec dureté et me montrait qu'il tenait pour vraies les médisances dont ces personnages m'accablaient. Je demurai, au cours de toute cette période, dans une situation fort malheureuse, ne sachant quel était le meilleur parti à prendre, ni comment me tirer de ce mauvais pas.

Le roi chrétien ayant envahi le territoire d'al-Mu'tamid et ayant au contraire respecté le mien, le roi de Séville conçut des soupçons à mon endroit et crut que je m'étais mis d'accord à ce sujet avec l'ennemi. Mais s'il y avait eu accord entre nous, il m'eût fallu lui payer une somme d'argent en plus du tribut ! La vérité, c'est que les Sévillans ne disposaient que de mercenaires n'obéissant aux ordres de personne, et que l'armée almoravide n'arriva à Séville que lorsque le pays eut été ravagé. Allāh très Haut sait en tout cas que, dans cette malheureuse affaire, je n'apportai aux chrétiens nul concours financier, et Il ne me demandera compte

d'aucune mauvaise parole contre un musulman ! Néanmoins, ceux qui exprimaient des médisances sur mon compte furent unanimes à réclamer contre moi de l'émir des Musulmans un châtement exemplaire. Mais si j'avais vraiment eu les désirs que l'on m'imputait et été, comme on le disait, inféodé à Alphonse, l'armée almoravide ne serait pas encore arrivée à Ceuta que déjà la ville de Grenade eût été pleine de troupes chrétiennes ; cela m'eût en effet été fort possible ; j'aurais ainsi pu attendre les évènements et jouir d'un délai bien suffisant ; mais c'est par les intentions que se jugent les actes ! Quoi qu'il en soit, ce furent ces médisances qui motivèrent le sort qui m'attendait ; mais si l'on avait cherché des éclaircissements sur ce qui me concernait, on n'y aurait rien trouvé qui eût prêté le flanc à des critiques ou à des racontars, ni un témoignage contre moi, ni aucune tractation secrète au détriment des Musulmans, ni une participation à une affaire fâcheuse pour eux. Comment d'ailleurs cette accusation aurait-elle pu se confirmer, alors que précisément le premier sabre dégainé contre les chrétiens le fut sous mon ordre, lors de la célèbre bataille de Nivar (*al-Nibal*), livrée sur mon territoire, quand les chrétiens attaquèrent cette place à l'improviste, juste au moment où les Almoravides, en vue de leur première intervention, venaient d'arriver à Ceuta ? A ce moment, Alphonse m'avait adressé un ambassadeur pour essayer de le disculper, et je l'avais renvoyé par le même chemin, pour couper ainsi court à toutes relations et montrer ma préférence pour la cause de l'émir des Musulmans ! C'est devant Allāh que se rencontreront accusateurs et accusés !

Rébellion des juifs de Lucena

Sur ces entrefaites, des circonstances se firent jour qui indiquèrent le changement de ma fortune et furent comme les prémisses annonçant ma chute. Ce fut en premier lieu la rébellion des habitants de Lucena (*al-Yussana*), sous un prétexte que je vais rapporter, et pour un motif futile et sans importance aucune. Voici ce qui se passa : Lorsque je donnais l'ordre de construire le rempart contigu à l'Alhambra (*al-Hamrā'*), à la suite de la décision que j'avais prise en vue des évènements qui sont trop connus pour que je les commente, la chance fit découvrir aux maçons occupés aux fondations un vase rempli d'or. Je fus avisé de la trouvaille et j'y découvris trois mille mitqāls ya'faris. Je me réjouis de la chose et en tirai bon augure pour la réalisation de mes désirs (mais ce bas-monde se moque de nous, comme il s'est moqué de ceux qui nous ont précédés !). Et je dis : « Cet argent trouvé en faisant les fondations, du rempart va servir à en payer la construction. » Or, la maison du juif Abū-l-

Rabī, qui était trésorier sous le règne de mon grand-père (qu'Allāh lui fasse miséricorde !) s'élevait précédemment à l'emplacement de ces fondations. Je sus donc ainsi que l'argent découvert provenait de ses richesses enfouies sous terre. Ibn al-Marra vint me trouver pour me conseiller d'envoyer chercher le fils d'Abu-l-Rabi et de lui ordonner de me faire connaître l'emplacement du reste des richesses enfouies par son père. Je le convoquai donc à Grenade sous un prétexte quelconque. Or, ce personnage était le gendre d'Ibn Maymun, que j'avais placé, en qualité d'*amin*, à la tête de la population juive de Lucena et comblé, pour l'honorer, de mes bienfaits ; mais il avait attiré à son service dans cette ville des bandes d'étrangers, à l'aide desquels il faisait peser son joug sur ses coreligionnaires. Cet Ibn Maymun, qui était plein de dissimulation, se douta du motif pour lequel je convoquais son gendre, s'en alarma et l'empêcha de répondre à mon appel. Le fils d'Abu-l-Rabi de son côté conçut de l'inquiétude et craignit (s'il venait) d'être mis à la question au sujet des trésors de son père.

Il se trouvait par ailleurs qu'auparavant, lors de mon retour d'Aledo, j'avais imposé aux habitants de Lucena le paiement d'une somme en or considérable, à titre de contribution exceptionnelle (*taqwiya*) que ne prévoyait pas leur droit coutumier (*'ada*) ; et je les avais invités à s'en acquitter comme d'une chose due et normale. Leur répugnance à me satisfaire fut pour Ibn Maymun l'occasion de les pousser à la révolte. Ils firent bon accueil à son appel et se rassemblèrent en armes, et Ibn Maymun leur fit la proclamation suivante : « Soyez énergiques, ô fils d'Israël, dans la défense de vos biens ! » Cette attitude d'Ibn Maymun me le rendit d'autant plus odieux qu'il avait déjà un crime à son actif : il avait en effet tué Ibn Abi Lawla, l'intendant de mes biens personnels (*mustajlas*), pour marquer son désir de commander et son hostilité à mon égard. En fin de compte, Lucena se trouvait entièrement rebelle à mon autorité. En présence de cette situation, il m'apparut nécessaire de régler l'affaire sans employer la violence. Mu'ammal se fit fort d'y arriver, et il partit. Mais je réfléchis après son départ et jugeai qu'il se trouverait en présence de deux cas possibles : ou bien une soumission extérieure et trompeuse de la part des habitants de Lucena, ou bien leur rébellion pure et simple, et que suivant l'un ou l'autre aspect de cette alternative, un envoi de troupes serait nécessaire pour les réduire, éveiller leur crainte et leur montrer la gravité des crimes dont ils s'étaient rendus coupables. Je partis donc, avec des troupes convoquées à cet effet, à la suite de Mu'ammal, mais je rencontrai ce dernier qui rentrait ; il me détourna de mon projet, me disant : « J'ai arrangé les choses avec Ibn Maymun, et ton départ pour Lucena ne pourrait qu'exciter davantage les habitants de cette ville à la révolte ; peut-être même alors demanderaient-ils l'aide des troupes d'Ibn 'Abbad, d'autant plus que celles-ci se trouvent actuellement à Cordoue, et alors tu ne pourrais prendre la place, ni en l'assiégeant, ni en y

livrant combat ! » Je savais pourtant qu'Ibn 'Abbad ferait pendant toute cette période mauvais accueil à leur requête et qu'il ne la provoquerait pas, mais que ce n'étaient que des racontars dont Ibn Maymun se prévalait pour exciter les gens de Lucena. J'approuvai néanmoins les paroles de Mu'ammal et je fis demi-tour pour aller camper à proximité de la capitale. « Il m'est égal, me disais-je, d'être installé ici ou d'être arrivé jusqu'à eux ; je désirais les effrayer et j'y suis arrivé ! » Puis, je dis à Mu'ammal de me raconter ce qui s'était passé. « Ibn Maymun, le chef (*za'tm*) de Lucena, me répondit-il, m'a énuméré diverses mesures prises par toi qu'il a désapprouvées : la convocation de son gendre, la grosse contribution pécuniaire que tu sais et tous les autres impôts obligatoires dont tu as décrété la levée dans cette ville. J'ai alors garanti à ses habitants que ces mesures seraient rapportées par des lettres officielles, et à Ibn Maymun que les biens de sa famille seraient respectés. » J'ordonnai alors la rédaction de ces documents et leur envoi à Lucena, et la situation ainsi se rétablit. Mais Ibn Maymun continua à me causer de l'inquiétude, pour sa rébellion qu'il avait rendu publique ; je me rendis compte qu'il n'avait accepté la trêve qu'avec l'arrière pensée de la violer, que je ne devais pas m'attendre de sa part à une soumission loyale, et qu'il ne désirait que de nouveaux prétextes pour reprendre la même attitude qu'auparavant. Peu à peu, les Juifs qui avaient été éclipsés jusque-là par Ibn Maymun glissèrent jusqu'à moi leurs doléances ; je leur promis de les bien traiter. A plusieurs reprises à cette occasion, Ibn Siqi servit d'intermédiaire entre eux et moi, et je finis par arriver au résultat que j'avais espéré : la capture d'Ibn Maymun devait d'ailleurs être facile, car il n'avait pas de partisans et ne se doutait de rien. Je fis également appel à l'entremise d'Ibn al-Marra et d'Abu-l-Abbas le médecin (*al-hakīm*) ; mais je tins éloigné de cette affaire Mu'ammal, qui devait m'en tenir rigueur. Quand les Juifs de Lucena, suivant leur coutume, vinrent bientôt en visite à Grenade, je donnai l'ordre d'arrêter Ibn Maymun ainsi que son fils, avec l'assentiment des sayjs ; je leur prescrivis également de ne plus avoir dorénavant de chef (*za'tm*), mais que tous seraient préposés aux intérêts de Lucena, cette décision ne pouvant qu'être avantageuse pour eux. Ils me remercièrent et acceptèrent ma proposition. J'écrivis aux habitants de Lucena pour les aviser du profit qu'ils allaient retirer de cette décision. Nos relations demeurèrent dès lors pacifiques et stables, jusqu'au moment où tout fut perdu.

Affaire des Zénètes

Une autre affaire, postérieure à celle qui précède, fut celle qui concerna les Zénètes. Au moment où je réfléchissais aux conséquences possibles de tous ces troubles de mon royaume, je jugeai que l'une de mes principales préoccupations devait être de porter une attention toute spéciale aux places-fortes ; je pensai que non seulement, comme j'ai eu l'occasion de le rapporter plus haut, il y avait lieu de veiller à leur ravitaillement et à leur remise en état, mais qu'encore il était essentiel de remédier aux mauvaises dispositions des officiers qui les commandaient. Or jusque là, je n'avais confié de commandement de place-forte qu'à des Sanhadja ou des esclaves noirs ou blancs (*wusfān* et *'abīd*), à l'exclusion des Zénètes qui formaient l'armée régulière (*yund*) en garnison à Grenade. Le groupement formé par les premiers s'était affaibli et avait perdu de son importance dans l'Etat, à la suite des exactions dont ses membres avaient été victimes de la part des vizirs du royaume tels que le juif (Ibn al-Nagrālla) et d'autres : ces dignitaires se rendaient compte en effet qu'ils ne pourraient jamais exercer pleinement leur charge à cause du mépris que leur témoignaient les Sanhadja et du dédain avec lequel ceux-ci accueillaient leurs nominations. Aussi ces vizirs n'avaient-ils de sympathie que pour le groupement des étrangers (Zénètes). Quand les Sanhadja déclenchèrent contre le vizir juif (Yūsuf Ibn al-Nagrālla) l'émeute qui le perdit, al-Nāya en conçut des craintes pour lui-même et eut peur qu'il ne lui advînt le même sort. Il se mit alors à les pressurer, à les disperser, à les établir dans des fiefs à revenus minimes. Tous ceux qui parmi eux disposaient de quelque argent en furent dépossédés sous des prétextes quelconques. Leurs ressources devinrent dès lors fort réduites. Au contraire, il améliora la condition des Zénètes, renforça leur situation et leur octroya des fiefs d'un bon rapport ; je dois d'ailleurs à la vérité de dire qu'ils constituaient l'élite des troupes musulmanes d'al-Andalus et qu'on pouvait faire confiance à leur courage et à leur vaillance. Ce groupement de Zénètes était nombreux, et un prince disposant d'argent pour les payer n'aurait pas consenti à se priver de leurs services. Je me dis : « Si les officiers qui commandent les châteaux-forts sont dans de mauvaises dispositions et jugent qu'ils ont à se plaindre de moi, comment, le cas échéant, conserveront-ils ma ligne stratégique, avec quel cœur soutiendront-ils ma cause ? Je n'ai personne sur qui je puisse compter pour les remplacer à la tête des forteresses ! Car je n'ai pas à avoir confiance en ces Zénètes qui ont pris pied ici, ni pour la défense de la partie haute de Grenade, ni pour celle des châteaux-forts. Le plus que je puisse leur demander, c'est un service militaire purement actif, que tous peuvent rendre. Il m'est toutefois possible d'« associer » aux

Sanhadja qui sont dans la gêne des Zénètes aisés, qui ont bénéficié de protection, et décider que chacun des derniers aura à pourvoir à l'entretien de cinq ou six cavaliers. Ceux qui parmi eux se contenteront de leur sort resteront ; ceux qui refuseront, je n'aurai aucune peine à les remplacer ! » Je fis donc comme j'avais décidé et « associai » Sanhadja et Zénètes. Mais tout cela ne fut qu'un moyen d'exciter les uns et les autres au mal et à la médisance. Et, comme dit le poète, « lorsque l'homme n'a point pour lui l'assistance divine, ce dont on peut par la suite l'accuser le plus, ce sont les efforts qu'il a déployés ! »

Quand les principaux personnages des Zénètes connurent ma décision, ils s'émurent et furent pris de soupçons ; leurs dispositions devinrent mauvaises, et lorsque je les convoquais, pour quelque entreprise, je me heurtai à leur mauvaise volonté, qu'il s'agît de Zénètes « associés » ou non. Je fis une enquête à ce sujet et l'on me dit : « Ce sont les grands qui, parmi eux, corrompent les petits ! Si tu expulses de la ville ceux d'entre eux qui sont des fauteurs de désordre, tous les autres te redeviendront dévoués ! » J'ordonnai alors l'expulsion de trois Zénètes sur lesquels pesaient des soupçons, et chargeai de l'exécution de cet ordre Labīb l'eunuque, qui était alors préfet de Grenade (*sahib al-madīna*) : j'avais confiance en ce dernier, car c'est moi qui m'étais occupé de son éducation. Mais, dans le conseil de l'Etat, se trouvaient des gens qu'il jalousait et qu'il accusait mentalement d'être des colporteurs de sa mauvaise conduite. Il vit là une occasion de les perdre et envoya quelqu'un dire de sa part à ceux qui étaient sous le coup de mon arrêt d'expulsion et à quelques autres de leurs tributaires : « On vient de décider au conseil royal de vous poursuivre, et c'est moi qui suis chargé de vous expulser. Mais ne vous laissez pas abattre ; au contraire conjurez-vous énergiquement contre le souverain et faites-lui peur. Je suis avec vous. Quand il verra votre unanimité contre lui, il fera ce que vous lui direz de faire ! » Une heure ne s'était pas écoulée qu'une importante partie de l'armée régulière (des Zénètes) s'était massée à la porte de la ville et fit entendre les paroles suivantes : « Qu'il abroge les dispositions relatives à notre association ! Sinon, nous allons tous partir et nous mettre au service d'un autre prince ! » Ce scélérat de Labīb, avec ses complices, vint alors me trouver pour justifier à mes yeux leurs arguments, soutenir leurs doléances et exciter ma crainte. Considérant la question et me rendant compte qu'il ne s'agissait là que d'une manifestation où l'on n'obéissait qu'à un mot d'ordre, je dis, m'armant de sévérité : « Je ne reviendrai pas sur ma décision ! Ceux que je leur ai « associé » tomberaient alors dans les mêmes dispositions qu'eux-mêmes ! Que ceux qui veulent s'en aller, s'en aillent, et que ceux qui veulent rester, restent ! » Après avoir entendu ces paroles, le groupe se dispersa. Dans cette affaire, Mu'ammal était de connivence avec ce Labīb : il allait trouver avec lui les chefs de l'armée régulière, et ils leur disaient :

« Nous sommes étrangers à ce qui se passe et n'en sommes pas responsables ! », tout en leur montrant combien ils étaient fâchés de ce qui arrivait et en leur disant du mal de moi.

Je fus renseigné exactement sur leur attitude qu'avait partagée également un groupe de sayjs des 'Abid, compagnons de Mu'ammal. Je pensais bien que tous les Zénètes demeureraient en place, que leur geste n'avait eu pour but que de m'intimider et que le fait de revenir sur ma décision ne pourrait que les pousser à provoquer d'autres troubles et les encouragerait à la violence et à un fol orgueil de révolte. Au contraire, leur obéissance aux ordres donnés, suivie de leur part d'une demande de pardon, serait préférable et me fournirait le meilleur moyen de négocier avec eux. Aussi, un jour qui suivit, allai-je les passer moi-même en revue, afin de ne pas permettre à ceux dont j'ai parlé plus haut de me cacher la moindre chose. Je donnai l'ordre de faire appeler les Zénètes par les crieurs publics et d'apporter le registre d'appel, pour savoir qui était véritablement parti ou demeuré. Je les trouvai tous rassemblés : ils étaient revenus pendant la nuit par petits groupes, et il n'y avait d'autre absents que les trois personnages dont j'avais ordonné l'expulsion. Ils se mirent à me présenter leurs excuses et à essayer de se disculper. « Allāh est le plus grand ! » me dis-je alors. « Tout cela est excellent et très profitable pour mon royaume ! » Quant à Mu'ammal, Labīb et leurs complices, ils étaient navrés du loyalisme des Zénètes, alors qu'ils avaient espéré qu'une catastrophe insurmontable se produirait.

Comme dit le poète, « ils regardaient dans les yeux de celui qui parlait, pour savoir s'il était de leur parti, ou bien de celui de leurs ennemis ! »

Défection de Mu'ammal

Quelque temps après le règlement de l'affaire des Zénètes, Mu'ammal vint me trouver pour me dire : « Ce n'est pas le désir de demeurer à ton service qui les a poussés à accepter ainsi tes conditions. Ils cherchent simplement à te ménager jusqu'au moment où ils entreront en possession des revenus de leurs fiefs et pourront en disposer ! Tu n'auras plus d'autres bénéfices à attribuer à d'autres (cette année), et personne ne demeurera à ton service ! » Je continuais alors à accorder ma confiance à Mu'ammal. Ses paroles firent impression sur moi, et je me dis : « Pour qu'il m'ait parlé ainsi, de deux choses l'une : ou bien, il a remarqué que tel est leur dessein, et alors, c'est un bon conseil qu'il me donne ; ou bien il ne l'a pas remarqué, et alors, c'est qu'il ne cesse pas de les poursuivre de son envie de les perdre ; il mettra cette idée dans leurs têtes et m'obligera à des pertes d'argent ! Si en effet je suis dans

la nécessité de les remplacer (par d'autres soldats), je n'aurai pas assez de fiefs disponibles ni de l'argent du trésor public, car les sommes qu'il me faudra pour ce remplacement viendront s'ajouter à celles que je suis en train de dépenser pour tous les autres groupements ethniques (de mon royaume) ! ». Cet avertissement de Mu'ammal m'ayant enlevé jusqu'au sommeil, je finis par ordonner l'expulsion de tous ceux des Zénètes qui s'étaient signalés par leur insolence : le nombre de ces cavaliers atteignit environ la centaine. Ils quittèrent Grenade, où la situation s'éclaircit et où il ne resta que des contingents d'un entier loyalisme.

L'attitude de Labīb et des sayjs des 'Abid dans cette affaire me rendit soucieux : j'acquis en effet la certitude qu'ils avaient détourné les Zénètes de leur devoir et qu'ils étaient, plus que quiconque, mes adversaires. Les Zénètes en parlaient, et, au moment où ils firent leur demande d'excuses, ils dirent : « Nous ne sommes pas coupables ! Nous ne sommes que des soldats ! N'étaient les hommes de confiance du souverain et ses 'Abid, qui nous y ont poussés, nous n'aurions pas commis la faute qu'il nous reproche ! ». Ils les avaient même forcés, au moment de leur rébellion, à circuler dans les bazars et à inviter la population à se soulever, en disant : « A peine serons-nous partis qu'il voudra livrer votre ville aux chrétiens ! ». Mais les Grenadins ne prêtèrent aucune attention à ces paroles, car ils voyaient que cette opinion n'était partagée ni par les grands personnages de confiance du gouvernement, ni pas les Sanhadja. Après le départ des Zénètes, j'ordonnai donc l'expulsion de deux des sayjs des 'Abid dont j'avais acquis la certitude qu'ils avaient provoqué cette affaire, et fis mettre Labīb en prison. Au moment où les deux sayjs quittèrent Grenade, Mu'ammal se trouvait en dehors de la ville. Ils le rejoignirent et lui dirent : « Nous sommes expulsés ! Demain le même sort t'advient ! Prends tes dispositions ! ». Il s'en alla alors avec eux sur le champ, en direction de Loja accompagné de ses complices parmi lesquels se trouvait, entre autres, le secrétaire de cours Ibn al-Barā'. En vertu d'une entente ancienne, qu'ils avaient conclue avec les Banū Mālik, gouverneurs de Loja, ils savaient que s'ils se trouvaient en posture critique, ils trouveraient un abri dans cette ville. Ils arrivèrent à Loja pendant la nuit, et personne, vu la position qu'il occupait auprès de moi, ne s'opposa là-bas à l'entrée de Mu'ammal : le chef militaire (*qā'id*) de la ville et la garnison supposèrent qu'il y venait remplir une mission. Il gagna la citadelle, rassembla autour de lui les soldats et la population, implora leur assistance en fondant en larmes, inventa des mensonges et leur dit : « Je n'ai quitté Grenade, comme vous le voyez, qu'avec ma tunique sur le dos ! J'y ai laissé les chrétiens triomphants, et j'ai perdu tout crédit. Tenez bon avec moi et adressons des messages à chacun des princes musulmans ! Ceux qui accueilleront notre demande, nous nous appuierons sur eux ! ». Il écrivit aux garnisons des châteaux-forts de la partie occidentale du

royaume pour les inviter à se révolter et envoya des émissaires aux Zénètes expulsés pour leur demander de se joindre à lui pour mettre Grenade en position difficile.

A ces nouvelles, les habitants de la zone des confins et ceux des châteaux-forts se concertèrent sur la position à prendre. De chacune des places-fortes, des officiers furent envoyés dans la capitale pour se rendre compte exactement de la situation : si les dires de Mu'ammal se trouvaient infirmés, ils ne chercheraient point à perdre mon estime ; s'ils correspondaient à la réalité, ils verraient ce qu'ils auraient à faire. Ils vinrent ainsi me trouver en grand nombre, pour me féliciter de m'avoir trouvé à l'abri du péril des Chrétiens et m'interroger sur ce qui s'était passé. Je leur expliquai, et ils ne trouvèrent rien qui correspondît au tableau que Mu'ammal leur avait tracé. Ils m'en témoignèrent leur satisfaction et se rendirent compte que ce n'était qu'un rebelle et un imposteur. Tous me proposèrent alors d'aller l'assiéger sans tarder et me demandèrent de leur donner à cet effet les troupes de ma capitale. J'avais moi-même, au moment où j'avais appris ce qui se passait à Loja, essayé d'arranger les choses avec les rebelles, et je leur avais envoyé des lettres et des émissaires pour leur promettre de ne pas leur infliger le traitement qu'ils redoutaient et les avertir du châtement qui les attendait s'ils préféraient persister dans leur attitude ; j'ajoutai que j'étais disposé à relâcher leurs familles et qu'ils pourraient sortir de la citadelle de Loja pour aller où ils le voudraient, pourvus de mon *amān* et d'écrits officiels qui le leur garantiraient. Mais en dépit de ces promesses, ils persistèrent dans leur rébellion, aggravant leurs menaces, faisant fond sur leurs mauvais desseins et recherchant une vengeance sans motif. En désespoir de cause, et devant l'unanimité des garnisons des châteaux-forts, je fis partir les troupes, à la tête desquels je plaçai Yūsuf Ibn Hayyāy, dont je dirai plus loin comment il devint mon parent par alliance. L'armée se mit donc en route ; à peine était-elle arrivée devant Loja que les compagnons de Mu'ammal, pris d'épouvante, évacuèrent la citadelle où elle entra. Mu'ammal et tous ses compagnons furent faits prisonniers, et ce fut pour moi une victoire considérable. Je donnai l'ordre d'occuper solidement la citadelle et de ramener les captifs à Grenade. Je les fis incarcérer, en attendant le résultat d'une consultation juridique que je demandai à leur sujet. Il me fut répondu qu'en vertu des prescriptions de la Sunna, il n'était pas permis de les faire exécuter, dans la mesure où c'était la crainte qui avait provoqué leur dissidence ; ils auraient pu pourtant, en ce cas, aller se réfugier sur un point du territoire autre que Loja, mais ce qu'ils désiraient, c'était mettre le pays à feu et à sang. D'autres juristes émirent au contraire l'avis qu'ils devaient être condamnés à mort. Je pris le parti le plus convenable et le moins susceptible de me faire commettre un péché, car l'occasion pouvait se représenter, et parce que la patience et la clémence, quand on a le pouvoir de faire le contraire, sont le propre des

natures nobles. Toutefois, il me parut nécessaire et de bonne politique de m'assurer de leurs personnes et de les traiter avec rigueur, pour éviter que leur aventure ne frayât la voie à d'autres tentatives analogues : car c'est là comme une porte dont l'ouverture est nuisible à un gouvernement, et un monarque attentif doit se garder de s'en montrer insouciant. Alors qu'ils étaient à Loja, les rebelles avaient envoyé des messages à tous les princes musulmans d'Andalus, même à (mon frère), le prince de Malaga. Mais ils ne reçurent de réponse favorable....

TABLES DES MATIÈRES

Fragment 1	2
Mort du prince Buluggin Sayf al-Dawla.....	2
Relations du Royaume de Grenade avec la principauté d'Almería.....	6
Arrivée d'al-Nāya à Grenade.....	8
Expulsion du prince Māksan ibn Bādīs.....	9
Complot du vizir juif. Sa mise à mort.....	11
Campagnes contre Guadix et Malaga.....	16
Reprise de Jaén.....	20
Prise de Baeza par Al-Nāya.....	21
Complot contre al-Nāya. Sa mise à mort.....	22
Rappel du prince Māksan ibn Bādīs.....	24
Fragment 2	28
Hostilités contre Ibn 'Abbad. Prise de Belillos.....	28
Accord avec Ibn Sumadih.....	30
Tentatives d'Ibn 'Ammar et d'Alphonse VI contre Grenade.....	30
Prise de Tolède par Alphonse VI.....	34
Prise de Dénia par Ibn Hūd.....	35
Révolte d'Ibn 'Ammar contre al-Mu'tamid.....	36
Signature de la paix avec le roi de Séville.....	39
Destitution du vizir Samaya.....	40
Hostilités contre le prince d'Almería.....	44
Hostilités contre Tamīm Ibn Buluggin, prince de Malaga.....	46
Soulèvement du gouverneur Kabbāb.....	50
Interventions des Almoravides en Espagne.....	54
Victoire de Sagrajas.....	57
Campagne d'Aledo.....	60
Fragment 3	66
Défection d'al-Qulay'i.....	66
Tractations avec Alphonse VI.....	69
Menaces almoravides.....	73
Rébellion des juifs de Lucena.....	75
Affaire des Zénètes.....	78
Défection de Mu'ammal.....	80